

8e Année - No 5

Mai 1915

NOTRE ROMAN :

UN DE PLUS

Par Arthur Doulliac

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Des femmes qui sanglottent s'empresent... (Voir article p. 133)

Dans ce numéro: Articles d'actualité. Faits de guerre très intéressants. Un émouvant épisode: Le Train rouge. Deux nouvelles captivantes et un superbe roman complet. L'abondance des articles et des gravures fait du numéro de mai un livre étonnant de bon marché. Voir le sommaire à la page suivante.

POIRIER, BESETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DU No DE MAI 1915

	Pages
Mois de mai	3
Les légendes des roses	5
La jalousie orientale	11
Le plus gros canon du monde	13
Les bateaux en papier	14
En pays Lorrain. La ville de St-Dié morraine du nouveau Continent	15
La bravoure des artilleurs alliés	19
On fume dans certaines églises	21
Les Jaghans de la Terre de Feu	22
Guillaume-Frégoli	23
Les Supplices d'Orient	25
La durée de la vie des animaux	27
Gourmets et gourmands. Les Estomacs complaisants	28
Les ossements de Charlemagne	31
La fièvre de printemps	33
Le Panhandle de l'Alaska	34
ROMAN.—Un de plus , par Arthur Dourliac	35
Entre voleurs	76
Asphyxie et mal de mer chez les poissons	77
Les loisirs agréables. Fabrication d'un fauteuil	78
Le vol au cinéma	81
Nouvelle. Légende des plantes	83
Pourquoi les vieux généraux sont les meilleurs	94
Nouvelle. L'homme au manteau	95
La nostalgie ou le mal du pays chez les soldats	99
Le mystère des eaux profondes	101
Coutumes funéraires	102
La cuisine des Gauchos	104
La fête des maïs	105
Le bois de fer du Mexique	106
Quelques endroits dont on parle depuis la guerre	107
Oeufs d'oiseaux	109
Comment on peut être tué dans un match de boxe	110
Au pays des Cannibales d'Afrique. Yoka le sorcier	112
Sacrifices humains	114
Fait-on fortune au théâtre. Une carrière trompeuse	115
Les métiers dangereux. Comment on devient acrobate	119
Les machines intelligentes	121
Un 75 à l'huile de sardine	123
Des hommes qui se tuent pour une tête de mort	125
Une visite au pays de la dentelle	126
Le mariage en Serbie	128
Une maison tragique	129
Le Train-blindé. Un puissant engin de guerre	131
L'invention des obus	132
Le Train rouge, par Georges Prade	133
Le Chant du sable	136
Les inconvénients de la vie moderne	138
La balle mystérieuse	140
La bravoure d'un aumônier	144
Pour assassiner le roi Albert	146

La Revue Populaire

Vol. 8, No 5

La Revue Populaire

Montréal, Mai 1915

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

**Parait tous
les mois**

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200,, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 5 et le 12 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Mois de Mai

C'EST le mois des fleurs... et des déménagements.

C'est le mois où les arbres de nos parcs reprennent une nouvelle parure et où les murs de nos chambres revêtent de préférence de nouvelles tentures; on peut même ajouter que les uns comme les autres, arbres et murs voient leur habituelle population redoubler d'activité.

Dans les arbres ce sont des milliers d'oiseaux qui font entendre leurs joyeux hymnes au printemps; dans les murs, ce sont les millions, les milliards peut-être, de coquerelles, punaises et autres insectes du même acabit qui mènent une danse infernale dans le tohu-bohu des meubles dérangés...

Et cela ne donne pas précisément un côté poétique au joli mois de mai!

C'est le mois du libre-échange où les divers quartiers d'une ville se gratifient mutuellement de leurs produits particuliers; l'importation et l'exportation des puces a lieu avec un succès d'autant plus grand qu'aucun service de douane ne vient réglementer ce transit d'un genre tout spécial.

Les diverses races se mélangent, se confondent et le résultat, dans une ville comme Montréal, où quarante nations se

coudoient, c'est l'apparition d'une sorte de punaise cosmopolite vive comme un français, tenace comme un anglais, rusée comme un italien et rancunière comme un allemand sans tenir compte de ses multiples autres aptitudes...

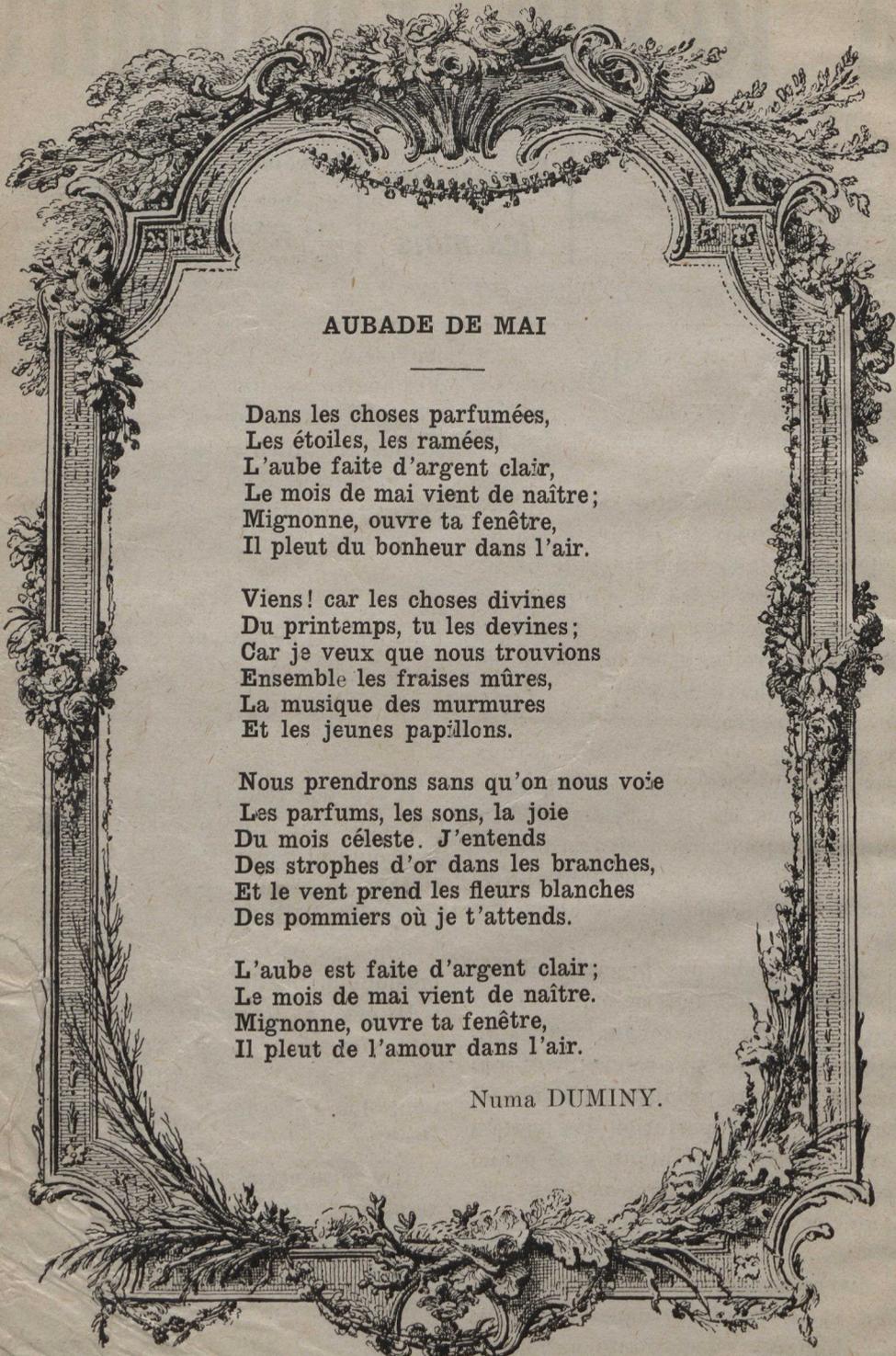
Et malgré tous les inconvénients du déménagement, ses fatigues et les dépenses qu'il occasionne, chacun soupire après le premier mai et l'attend comme le jour béni de la délivrance!

Il y a pourtant des exceptions à la règle: ceux que le propriétaire expulse sans tambours ni trompettes. Tel est le cas des Boches en France et en Belgique, ce déménagement se fera avec tambours et trompettes et même un autre genre de musique moins de leur goût.

Le général Joffre aura sans doute voulu se conformer à la règle en usage ici et il aura attendu le mois des déménagements pour donner congé à ses locataires indésirables.

Il y aura certes un grand ménage à faire après leur départ et de la désinfection en masse à opérer; ce sera quelques notes de plus à ajouter au prix du loyer qui leur sera réclaté.

Roger Francoeur.



AUBADE DE MAI

Dans les choses parfumées,
Les étoiles, les ramées,
L'aube faite d'argent clair,
Le mois de mai vient de naître;
Mignonne, ouvre ta fenêtre,
Il pleut du bonheur dans l'air.

Viens! car les choses divines
Du printemps, tu les devines;
Car je veux que nous trouvions
Ensemble les fraises mûres,
La musique des murmures
Et les jeunes papillons.

Nous prendrons sans qu'on nous voie
Les parfums, les sons, la joie
Du mois céleste. J'entends
Des strophes d'or dans les branches,
Et le vent prend les fleurs blanches
Des pommiers où je t'attends.

L'aube est faite d'argent clair;
Le mois de mai vient de naître.
Mignonne, ouvre ta fenêtre,
Il pleut de l'amour dans l'air.

Numa DUMINY.



LES LÉGENDES DES ROSES

Suivant les plus anciens oracles de la Perse, chaque fleur est consacrée à un ange particulier; chaque rose a sa divinité, et la rose aux cent feuilles est consacrée à un archange.

—Dans la vieille mythologie de la Grèce, nous apprenons que le Zéphir (vent de l'ouest), qui était le dieu de l'Aurore et le compagnon du Printemps, pendant qu'il s'amusa un jour avec la belle déesse Flore, aperçut un petit arbuste dont un bourgeon le charma tellement que, tout tapageur qu'il était, il caressa cependant très gentiment cette chose vermeille, lui parlant tout bas à l'oreille et soupirant très souvent. Doucement le beau bouton s'ouvrit, et depuis ce jour le bouton de rose attend et s'ouvre seulement à la douce caresse du Zéphir—la brise.

—Basile, un de nos premiers pères, nous a fourni plusieurs faits des Orientaux, et quels sont ceux des Orientaux qui n'ont rien écrit concernant les roses? Il nous affirme qu'au commencement, les roses furent créées sans épines. Elles étaient désignées pour réjouir avec leur beauté, pour égayer avec leur parfum et pour flatter avec la douceur de leurs traits. Mais plus l'homme perdait de sa

pureté, plus les roses croissaient avec des épines.

—Dans les vieilles annales du Zoroastre, on nous dit que la rose croissait belle et sans épine jusqu'à l'entrée dans le monde d'Ahriman—le péché même.—Suivant ce vieux récit, l'esprit du mal devint universel, et non seulement l'homme souffrit par ce moyen, mais même les plus vils animaux, aussi bien que les arbres et les plantes.

—Les Indiens de la côte ouest de l'Amérique du Nord ont aussi une tradition d'après laquelle les roses furent créées sans épines. Elles croissaient si grandes et si belles, que toutes les créatures étaient charmées de leur beauté et de leur grâce.

Les animaux qui broutaient l'herbe des prés découvrirent bientôt le feuillage abondant et la tendre saveur des roses, car chaque rosier attirait l'attention, ce qui provoquait leur destruction. La gloire des roses avait été donnée à chacune des parties de la terre mais à tous ces endroits, il y avait des animaux qui recherchaient ces arbustes pour les dévorer, et alors toutes les espèces de roses couraient un grand danger de disparaître. Dans cette extrémité, elles tinrent conseil; parce

qu'alors dans ces temps éloignés du monde, les plantes aussi bien que les animaux avaient l'usage de la parole. A ce conseil, toutes les roses étaient présentes, et chacune eut son histoire de souffrance et de désastre à raconter. Enfin il fut décidé de demander du secours au dieu de leurs tribus—le Hiawatha de l'Ouest. Des délégués furent choisis parmi celles qui étaient les plus estropiées et déchirées et avaient le plus souffert. D'autres grandes, belles et gracieuses furent aussi envoyées. Sagement ce conseil découvrit que quand même la justice contredirait les tribus, leur beauté l'emporterait dans leur cause.

—La conférence fut longue et grave. A sa clôture une armoire d'épines fut donnée à chaque rose, et ainsi les tribus de roses furent délivrées de leurs ennemis.

—Les traditions de l'Inde disent que les premières roses existaient au temps où les dieux demeuraient sur la terre, et dans l'antiquité la plus reculée les roses avaient toujours eu la place d'honneur dans les grandes fêtes de cette contrée. "La Fête des Roses" était célébrée au temps de leur floraison, et des milliers d'enfants portant sur leurs têtes des couronnes odoriférantes de beaux boutons de rose dansaient à travers les rues, chantant gaiement, et répandant partout les plus délicieuses fleurs.

On nous dit, qu'à cette fête des roses, la ville entière de Delhi était aussi odoriférante, que s'il y eût passé une caravane entière des muses les plus rares.

—Les jardins de roses de la Perse ont été longtemps très fameux, et il est dit que pour faire le tour du jardin de Gulistan sur un chameau, il fallait cinq jours. La Perse, aussi, avait sa fête des Roses appelée: "La Dispersion des Ro-

ses." Sadi, le poète si célèbre de la Perse qui a traversé toutes les contrées depuis la Barbarie jusqu'à l'Inde, a composé un ouvrage fameux en prose et en vers, "Gulistan" (Le Jardin de Roses). Il avait certainement raison d'élever très haut la rose dans ses chansons. La tradition dit que d'abord il était un esclave. Un jour il présenta une rose à son maître, et en même temps il demanda sa liberté en accentuant fortement sa supplique avec les mots suivants: "Fais à ton serviteur tout le bien possible pendant que tu es au pouvoir. La puissance est passagère comme la rose".

—Le plus léger zéphir enlève les pétales de la rose, disait un poète astronome de la Perse, pour qui son élève disait un jour: "Ce roi de la Sagesse a déclaré: je désire que mon tombeau soit un jardin où le vent du nord puisse répandre des roses".

—A Naishapur cet élève visita plus tard le tombeau d'Omer Khayyam, qu'il avait appelé "Le Roi de la Sagesse", et il dit: "C'était tout juste en dehors d'un jardin, les arbres chargés de fruits étendaient leurs branches par-dessus le mur du jardin et dispersaient leurs fleurs sur sa tombe, et ainsi son monument était toujours caché par ces fleurs.

—Il y a une très jolie légende de la rose Cherokee. La blanche rose courante et sauvage des Etats du Sud et des côtes de l'océan Pacifique. Suivant cette légende ces roses croissaient d'abord dans la Caroline, la première habitation des Indiens Cherokee. Un guerrier Séminole, attiré à cette tribu par la beauté d'une vierge Indienne, réussit à devenir son fiancé. Comme elle laissait la maison de son enfance pour le berceau odoriférant de l'oranger du Séminole, elle arracha une

branche de rosier sauvage, fleur qu'elle avait toujours connue et aimée, et la cachant dans son sein, elle l'apporta à la terre que nous appelons maintenant la Floride. Là, elle la planta voisine de l'orange à l'entrée de sa demeure, dans la terre où l'air est si doré.

—Toutes deux la vierge et la rose croissaient gentiment dans ce climat étranger. Pour quelque temps ses doigts firent grimper ses bougeons courbés. Aujourd'hui, la blanche rose sourit — une douce fleur sauvage — et s'incline devant la croisée de la "Belle Dame", ou encore sur les treillis, sur les murailles et sur les hauts pieux de la clôture. Qu'importe où elle croît, elle conserve toujours son nom en mémoire de la vierge Indienne.

—Une autre légende dit que la première rose mousseuse poussa à travers une touffe de mousse qui avait offert la douceur de sa rosée aux pieds de Notre-Seigneur quand il était fatigué et tenté dans sa solitude.

—Une autre — une tradition allemande

—donne l'origine de la rose mousseuse comme suit: Un ange vint sur la terre sous la forme d'un jeune homme. Il chercha une place pour s'abriter et se reposer après ses travaux d'amour, mais aucune porte ne s'ouvrit pour donner abri à ce visiteur du ciel. Enfin l'ange très fatigué, se laissa tomber par terre, et sur lui un rosier s'étendit comme une tente. Il saisit dans ses feuilles ouvertes la rosée tombante qui aurait autrement humecté le messager de l'amour. Se réveillant, l'ange dit au rosier: "Tu m'as donné l'abri que l'homme m'a refusé; comme preuve de mon amour, je demeurerai toujours avec toi, et la mousse verte s'amassera sur ta tige, pendant que les gouttes de rosée brillantes comme un diadème, couronneront ta fleur vermeille."

"La Rose dans son éclat est la plus riche des fleurs", chantait un poète des temps anciens. Les légendes assurent cependant, que les roses étaient primitivement blanches. Mais un jour Cupidon, qui, nous le savons, troublait trop souvent sa

vie par l'ivresse, renversa le nectar des dieux, le répandant sur quelques roses, et immédiatement leurs pétales furent teints de rouge.

Suivant une autre histoire, les roses ont toujours été blanches jusqu'à ce que Vénus mettant le pied sur une épine, tacha de sang sa fleur favorite.

La dernière tradition dans les vers de



La rose blanche sur laquelle marcha Vénus.

Spenser, dit: "Aussi blanche que la rose naturelle avant le changement causé par l'empreinte du sang de Vénus laissée sur ses feuilles."

On raconte encore une autre histoire d'une Vierge de Bethléem aussi pure et aussi douce que la rose blanche. Faussement accusée d'un crime, elle fut condamnée à être brûlée vive. Lorsque les flammes commencèrent à s'élever autour d'elle, elle fit un appel au Ciel pour la sauver et proclamer son innocence. Miraculeusement les flammes firent place à des roses jaunes, et les charbons brûlants à des roses rouges.

Quand, au quinzième siècle, la Guerre des Deux-Roses éclata en Angleterre et dura plus de trente ans, les armées combattantes allèrent au feu portant des roses rouges et des roses blanches, comme les chevaliers de jadis portaient les couleurs favorites de leurs Dames. Il y a une tradition qui dit que pendant cette guerre un rosier dans le jardin du Monastère Wiltshire produisit des roses de diverses couleurs comme des bannières, en signe d'appel et comme une prophétie de ce que la fin serait; quand enfin Henri VII de la dynastie des Lancastre épousa Elisabeth, la fleur de la maison de York, et que la paix fut rétablie, des roses rouges et blanches fleurirent sur le même arbuste.

On nous dit que la pâquerette pourpre croissait seulement où le sang des Danois était répandu, ainsi, écrivait Omer Khayyam: "J'ai pensé quelquefois que jamais une rose croissait aussi rouge qu'à la place où les restes de César reposaient."

Suivant une autre très ancienne légende, la première rose parut sur la terre de Gulistan. Le lotus avait longtemps régné seul, mais les fleurs devinrent mécontentes parce que leur reine somnolente ne

pouvait rester éveillée que durant le jour. Elles désiraient en avoir une qui fut aussi belle dans les réjouissances nocturnes que dans les jours de décoration. Ce fut alors que la rose apparut et fut choisie pour être la reine des fleurs. Elle présidait à la chanson du rossignol, et était d'une blancheur immaculée jusqu'à ce qu'elle fût colorée par le sang de la poitrine du rossignol. Comme les plus doux chanteurs de la terre sont ceux qui ont ressenti des peines, ainsi, il est dit, que le rossignol chante sa plus exquise musique à la rose, quand sa poitrine repose sur une épine.

De plus, une légende nous informe que les autres oiseaux se plainquirent au Roi Solomon que leur sommeil était troublé parce que le rossignol chantait toute la nuit de l'amour et des réjouissances à la rose. Ainsi les légendes ont associé "La Vénus des fleurs avec l'Apollon des oiseaux".

La rose semble encore avoir été le symbole du silence. Il a été dit que la plus formelle impuissance à faire connaître les charmes de la rose a conseillé le silence.

Quand les Grecs s'assemblaient en conseils secrets, une rose était suspendue sur la table comme un signe que tout ce que l'on entendait ne devait pas être répété. Ainsi "sub-rosa"—sous la rose—le secret était gardé.

Tennyson écrit que le silence s'enfuit plus doucement que les pétales des roses qui tombent sur l'herbe. Ce même poète disait aussi que les roses semblent avoir inspiré le bien-être et l'élégance.

Il croissait des roses en Egypte bien avant que les Grecs commençassent leurs rêves. Plus tard, quand les Romains arrivèrent, ils plantèrent des roses dans les plaines fertiles du Nil et commencèrent à établir un commerce avec leurs jardins de

roses. Les roses du Nil avaient une perfection qui n'était pas surpassée, ni même égalée, dans aucune autre partie du monde. Des hommes haut placés se reposaient sur des coussins souvent remplis de leurs pétales odoriférantes.

Quand les Juifs captifs en Babylone suspendirent leurs harpes sur les saules, l'air était rempli du parfum des roses croissantes, et quand ils s'en retournèrent, on dit que les exilés emportèrent avec eux les semences des fleurs qui avaient égayé leur captivité. Ainsi la Syrie est la demeure des roses. Même le nom de cette contrée est dérivé, suivant quelques épilogues, du mot "Seri", qui signifie "rose sauvage".

Damas, le jardin des palmes, n'était pas moins le jardin des roses. Nos roses de Damas sont ainsi nommées à cause de cette ville couverte de roses au centre de la Syrie et dont Mahomet disait un jour, en la contemplant: "C'est trop délicieux. L'homme ne doit avoir qu'un seul paradis.

Dans le Sanscrit, la plus vieille fable des Hindous, il est dit que Vichnou a trouvé sa femme dans le coeur d'une rose. Depuis ce jour de Vichnou, plusieurs autres ont trouvé leurs femmes, sinon dans le coeur d'une rose, mais par le moyen d'une rose. "Je parle d'amour par les fleurs." Le bouton de rose a été spécialement choisi pour signifier un message d'amoureux.

Les roses ont été employées avec la plus extravagante prodigalité dans les premiers temps, et des sommes fabuleuses ont été dépensées à cause d'elles.

En un seul banquet, Néron ordonna une valeur de \$100,000 de roses; et quand il visita la maison d'un noble, il demanda que de sa fontaine, il jaillisse de l'eau de rose. On nous parle aussi d'un autre banquet auquel le plafond était ouvert pour faire pleuvoir des roses sur les invités. Ceci fut d'abord gratifié d'exclamations de joie, mais les fleurs continuèrent de tomber jusqu'à ce que l'empereur eût recouvert ses invités avec des roses.

Une fois que Cléopâtre recevait Marc-Antoine, elle demanda que le parquet fût couvert de feuilles de roses à une épaisseur de 18 pouces.

Lors d'une régata au lac Lucerne, on avait répandu des roses sur toute la surface de ce lac.

Les soldats de Sparte, après la bataille de Cirrhe, refusèrent de prendre du vin avant qu'il



Un beau spécimen d'horticulture moderne.

fût parfumé avec des roses.

De nos jours, les rapports du Département de l'Agriculture nous affirment qu'au nombre de toutes les fleurs préférées, la rose est toujours en tête de la liste, et dans une année récente le montant dépensé aux Etats-Unis pour les roses a été de \$6,000,000.

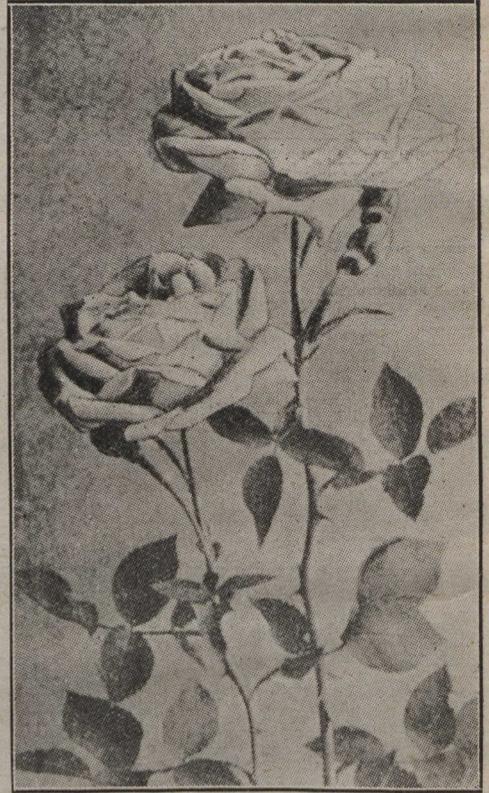
La préparation de la fameuse essence de roses semble avoir été découverte par accident. De l'Inde nous avons cette tradition : La favorite femme du Sultan Sehanghir obtint qu'on lui fit préparer un bain d'eau-de-rose pour son usage. Le soleil brûlant de l'Inde opéra alors ses merveilles sur le bain préparé dans le jardin royal, et bientôt on vit des globules d'huile flotter sur l'eau odoriférante. Jugeant que le bain était impur et entreprenant d'écumer ces pellicules, les domestiques brisèrent les globules et immédiatement le jardin fut rempli de parfum.

La plus pure essence ne provient pas des fleurs les plus rares et les plus dispendieuses ; parce que les plus odoriférantes glandes oléifères sont plus abondantes dans les pétales des fleurs communes et fleurissant librement.

Dans la Bulgarie et la Roumanie qui sont les grands centres où l'on manufacture l'essence de roses, les roses de Damas sont les seules employées. Celles-ci sont cueillies à la pointe du jour, juste au moment où les boutons commencent à s'ouvrir, et l'essence en est distillée avant le coucher du soleil.

“Aussi doux que le parfum d'un jardin”, est-il dit dans une fable de la Perse où l'on parle d'un amas de glaise qui a donné à l'air un parfum qui s'est répandu sur les murs du jardin du bel Iran. “J'ai toujours demeuré avec les roses”, disait l'argile.

Les premiers pères et les premiers colons sur les côtes de la Californie y introduisirent les roses qui ont depuis ce temps rendu très célèbre cette terre où l'air est si doux. Ces vieilles boutures de roses crûrent très vite et couvrirent les murs d'adobe avec leur richesse de tiges et de fleurs.



Les Roses grimpantes.

Comme “Les cendres de roses” sont des mémoires évoquées dans la douce stance de Phoebe Cary qui, en parlant de son maître d'enfance, quoiqu'il fut devenu vieux et épuisé, il lisait encore tendrement des vers sur la rose, et portait une de ces fleurs à sa boutonnière.

“Comme un parfum lointain, nous di-

sons encore : "Quelque part sous la neige, la rose attend le mois de juin."

"Comme le lion est le roi des bêtes; et l'aigle, le monarque des airs, ainsi la rose est la reine des fleurs. Et à cette reine des fleurs les poètes et les philosophes de tous les temps lui ont donné une signification particulière et ont rivalisé entre eux pour lui adresser des louanges.

Voici le tribut de Thomas Moore : "Rose, tu es la plus douce des fleurs qui n'ait jamais vu la pluie d'ambre.

Et voici encore un autre hommage de J. Percival : "O rose! la plus douce des fleurs du printemps la plus belle des fleurs, O rose! la joie du ciel!"

La rose a de tous temps été le symbole de la pureté et le charme de l'enfance, et ainsi pensait Edmond Waller lorsqu'il s'exprimait avec tant de tournure d'esprit et d'élégance dans ces quelques lignes : "Va, aimable Rose, dis-lui qu'elle perd son temps et moi qu'elle connaît à présent, quand je la compare à toi, comme elle me paraît douce et belle.

Le fait que les roses ont des épines a quelquefois été comparé avec l'idée que chaque joie a sa peine; mais maintenant que nous savons qu'elles sont comme des chevaliers armés protégeant la beauté de la reine des fleurs des attaques des ennemis, c'est tout à la fois plus charmant et plus apte à rappeler cette expression du savant optimiste Joubert, qui disait : "Plutôt que de me plaindre parce que les roses ont des épines, je me réjouis au contraire que les épines aient des roses."

Juliette M.

— o —

En Grèce, une condamnation à mort n'est exécutée que deux ans après le prononcé du jugement.

LA JALOUSIE ORIENTALE

Un procédé barbare

Les Turcs ont la réputation d'être jaloux et si l'on en juge par le fait que nous allons raconter, c'est une réputation qu'ils n'ont pas volée.

L'un d'eux a trouvé dans son cerveau de tyran malade cette mirifique invention : Le masque de silence.



La femme muselée.

Qu'est cela et comment fut-il inventé?

Voici : un noble Turc, que le devoir patriotique appelait sur le théâtre de la guerre, ne quittait pas sans un déchirement au cœur sa femme favorite.

(Il l'avait élevée, depuis trois mois à la dignité d'épouse.)

Ce qu'il regrettait surtout, par anticipation, c'était sa voix, une voix harmonieuse et grave, aux douces inflexions qui

le plongeait dans une véritable extase chaque fois qu'il lui était donné de l'entendre.

Et il pensait que, lui parti, d'autres pourraient entendre cet organe enchanteur, que sa femme parlerait et surtout chanterait pour des oreilles étrangères, pendant que lui n'entendrait que le sifflement des balles, l'éclatement des obus et les cris affreux que poussent les blessés pendant que le soir tombe sur les champs de bataille.

Cela lui fut absolument insoutenable.

Alors il inventa un petit appareil — d'ailleurs coquet et fort ingénieux — qu'il fixa sur la bouche de son infortunée conjointe et qui, s'il permet à celle-ci de respirer comme vous et moi, lui interdit par contre de proférer le moindre son.

— Mais, direz-vous, comment la malheureuse se nourrit-elle?

Le Ture noble et jaloux a pensé à tout.

Ce masque de silence est pourvu d'un petit cadenas dont un eunuque porte la clef sur lui.

Et quand la jeune femme éprouve le besoin de se sustenter, le fidèle serviteur, qui, par fortune, se trouve être sourd et muet et qui, par conséquent, ne peut susciter la jalousie de son maître, vient le lui permettre en donnant un petit tour de clef qu'il redonne, mais en sens contraire, lorsque le repas est terminé.

Les mauvaises langues, qui prétendent que rien ne peut être plus douloureux pour une femme que de ne point parler, trouveront sans doute ce traitement d'une effroyable cruauté.

— o —

PELERINAGE

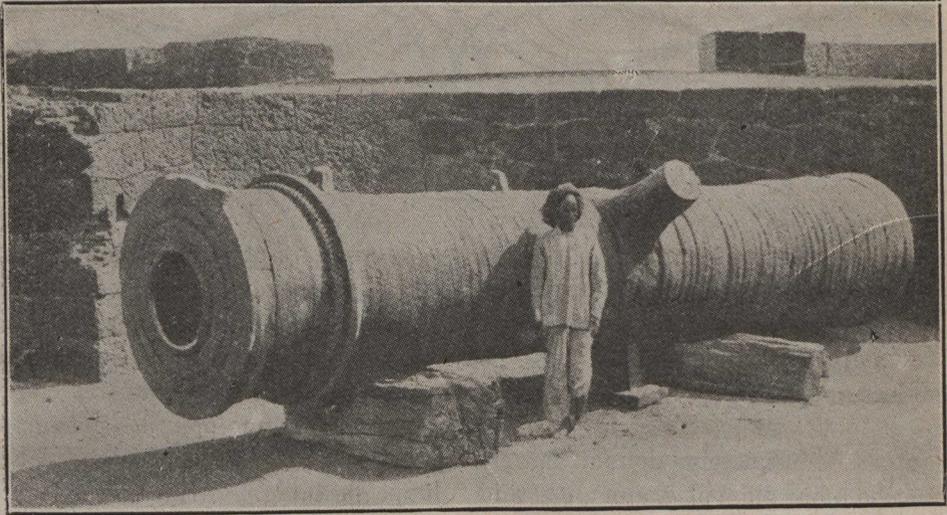
Alors que le Printemps, d'un doigt furtif, épingle
L'étoile blanche et rouge au bois noir des pommiers,
Et qu'oublieux déjà de la bise qui cingle,
Bourgeonnent les lilas, soupirent les ramiers;

Alors qu'un peu grisés par les fleurs juste écloses,
S'en vont les papillons en des vols chancelants;
Alors que les matins ont des éveils plus roses,
Et que les soirs dorés ont des couchers plus lents;

De son pied bondissant couchant les primevères,
L'Amour, cheveux épars, du soleil dans les yeux,
Court à travers les champs, les bois et les bruyères...

Et pour le rencontrer, le soir, vont, deux par deux,
De dévots pèlerins qui disent leurs prières
Sur de longs chapelets faits de roses trémières.

ROSEMONDE ROSTAND.



LE PLUS GROS CANON DU MONDE

Un canon fondu par les Sikhs du Punjab, dans l'Inde, il y a 60 ou 70 ans, et employé par eux dans leurs guerres avec les autres tribus indiennes et finalement contre les Anglais, est certainement le plus gros canon qui ait été fait jusqu'ici. Son calibre est considérablement plus gros que tous ceux des armes à feu actuellement fabriquées.

Le diamètre de l'âme de ce canon a plus de trois pieds; un enfant d'une moyenne grandeur peut s'y asseoir confortablement.

En comparaison de ceci, les calibres de 16 pouces des canons du Canal Panama nous paraissent bien petits.

Le canon Sikh est fait en bronze coulé; il est doublé à l'intérieur de barres d'acier; les parois ont une épaisseur totale de 18. pouces.

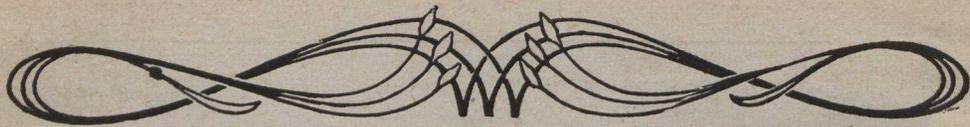
Toutefois sa longueur n'est que de 25 pieds, c'est-à-dire moindre que celle de

plusieurs canons que l'on peut voir aujourd'hui sur les champs de bataille.

Ce canon est décoré en relief avec beaucoup de travail et d'étude par des figures d'éléphants ailés, et il a plusieurs chevilles à boucles pour attacher les câbles lorsqu'on désire le changer de place.

Bien qu'un canon d'un pouvoir aussi apparent pût produire quelque effet moral sur l'ennemi, il prouva en dernier lieu qu'il était une source d'impuissance plutôt qu'une source de force. Trop gros comme calibre pour avoir une portée efficace, et il était également trop lourd pour être changé de place rapidement sur le champ de bataille. Il était monté sur une voiture très lourde et les efforts combinés de 500 hommes et même plus étaient nécessaires pour le transporter.

— o —



LES BATEAUX EN PAPIER

On a commencé par faire des bateaux en bois, on a continué par les fabriquer en métal et maintenant voici qu'on en construit en papier.

Tout extraordinaire que la chose paraisse elle est pourtant exacte et les bateaux ainsi obtenus paraissent donner entière satisfaction pour le but auquel ils sont affectés.

Assurément ce ne sont pas des navires de guerre, pas même des bateaux marchands destinés aux longues traversées, mais ils sont néanmoins capables de tenir la mer, même pendant les tempêtes, à condition, cela va sans dire, d'avoir un pilote expérimenté.

C'est une invention japonaise. Les Nippons qui font du papier tout ce qu'ils veulent, depuis des mouchoirs de poche jusqu'à des murailles de maisons nous réservent sans doute bien d'autres surprises du même genre à l'avenir.

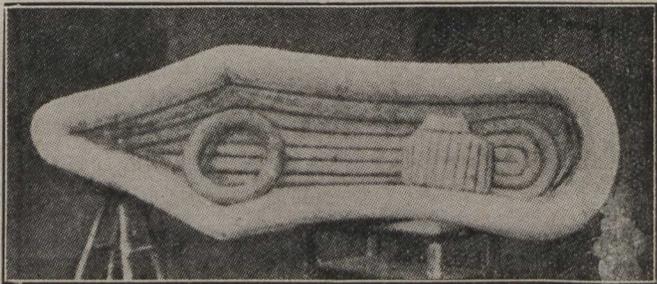
En ce qui concerne leur nouveau bateau de sauvetage, c'est un véritable petit chef-d'oeuvre. Léger, solide et peu volumineux lorsqu'il est replié car—comme le cavalier, ça se démonte—il a de plus le grand avantage d'être à l'épreuve du feu aussi bien que de l'eau.

Le papier spécial avec lequel on le fabrique s'appelle en japonais du doux nom de "Hashikirazu".

Eternuez trois fois de suite pour arriver à prononcer correctement...

Fait de fibres de mûrier, ce papier paraît devoir, par ses qualités, rendre de grands services dans d'autres emplois, on songe à l'utiliser pour les couvertures de maisons, les ailes d'aéroplanes et l'enveloppe de ballons dirigeables.

Ceci peut donner une idée de la résistance énorme qu'il oppose à la déchirure. Il est dommage que le Traité garantissant



Le nouveau bateau japonais en papier.

la neutralité de la Belgique n'ait pas été rédigé sur du "Hashiki... etc."...

Le bateau de papier japonais est destiné aux sauvetages, c'est une excellente raison pour qu'il ait toute notre sympathie et il ne sera pas banal de voir quelquefois ce léger esquif de papier venir en aide aux gros colosses d'acier en détresse.

On disait auparavant que la vie des gens ne tenait parfois qu'à un fil; désormais on pourra ajouter qu'elle dépend d'une feuille de papier.



EN PAYS LORRAIN

La ville de St-Dié morraine du nouveau continent.

A deux pas de la frontière—ou plutôt de l'ancienne frontière, la ville de St-Dié qui fut si jolie et si vivante, présente aujourd'hui aux regards le tableau de dévastation qu'on retrouve partout où ont passé les allemands.

La ville était jolie, le cadre ne l'était pas moins et, heureusement il le restera, car la rage de destruction des Teutons ne peut tout bouleverser. Les barbares d'Allemagne ont peut-être eu foi en leur puissance mais ce n'était pas cette foi qui transporte les montagnes et celles des alentours de St-Dié sont toujours à leur place.

Cette pleine montagne, tout en "balcons", couvert de sapins, est d'un grand air sévère. Si l'on gravit les pentes, sur un sol feutré de fines aiguilles où le pied glisse, et sous une voûte formée par les cimes, seules respectées, de ces arbres que l'administration ébranche, c'est indéfiniment un monotone spectacle de troncs bruns et résineux, tous pareils, s'élevant droit vers le ciel, avec, au bas, une maigre mousse.

Cette monotonie, cette régularité, cette pauvreté même, reposent le nerveux.

Les vallées longues, étroites, étonnent l'oeil par leur propreté parfaite: des ta-

pis d'une herbe luisante, des ruisseaux emportés et limpides sur les vieilles pierres, se détachent d'autant mieux dans le cadre noir des sapins.

Çà et là, des hommes ont imposé une maison de garde, une petite ferme à la montagne; elle reste, pourtant, maîtresse de sa beauté et de ses arrangements, et, dans certains cantons forestiers escarpés, nul ne peut exploiter sa vêtue.

○

La ville de Saint-Dié avait plus de douze siècles d'existence. Elle tire son nom de l'évêque de St-Dié, ou Dieudonné, qui mourut en Lorraine en l'an 679.

L'évêque St-Dié, après avoir renoncé aux fonctions épiscopales, s'était fait ermite et avait habité successivement dans différentes solitudes des Vosges, de l'Alsace et de la Suisse. Grâce aux libéralités de Childéric II, roi d'Austrasie, il bâtit un monastère dans une vallée des Vosges nommée la "Vallée de Galilée."

C'est autour de ce couvent que s'éleva la ville appelée, de son nom, St-Dié.

Ce qu'on ignore généralement c'est que c'est dans cette ville que le mot d'Amérique a été imprimé pour la première fois

et que St-Dié fut réellement la marraine du nouveau-continent.

Au commencement du seizième siècle, les savants de cette gracieuse ville lorraine avaient formé une réunion, le Gymnase Vosgien. Là, se rencontraient le chapelain et le secrétaire du duc de Lorraine, René II, Vautrin Lud, son neveu, Nicolas Lud, Pierre de Blaru, l'auteur du poème latin "La Nancéide"; Jean Basin, Jean Aluys, le médecin Symphorien Champier.

Le Gymnase eut son imprimerie, une

times d'Amerigo Vespucci."

—Ptolémée, répondit Ringmann, ne saurait avoir de meilleure préface.

A propos de la traduction latine que fit Jean Bazin du texte italien de Vespucci, Ringmann imprima ces lignes :

"La nouvelle partie du monde, comment l'appeler, sinon "America," puisque son inventeur s'appelle "Amerigo?" Qu'elle ait un nom d'homme, rien de plus naturel : les autres, Europe, Asie, ont bien des noms de femme."



Saint-Dié.—Vue panoramique prise près de l'église Saint-Martin.

des premières du pays, laquelle était dirigée par "l'éditeur" Mathieu Ringmann.

Parmi les travaux entrepris, en 1507, par l'imprimerie déodatienne, les ouvrages de l'astronome Ptolémée figuraient. Pour les rendre plus clairs, on avait résolu de les faire précéder d'une introduction géographique (on disait alors : cosmographique). Un soir, certain chanoine de Saint-Dié vint dire, de la part de Vautrin Lud :

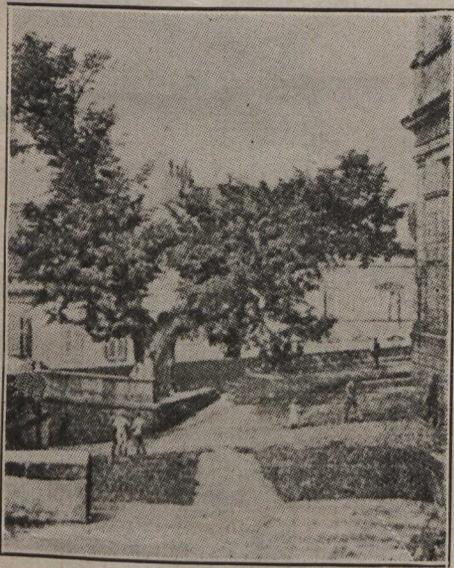
—Le duc de Lorraine a reçu de Gênes une relation des "Quatre Voyages Mari-

On s'est souvent demandé :

—N'est-ce pas là de l'injustice à l'égard du véritable inventeur? S'il fallait un nom d'homme, Colombie eût été un nom aussi harmonieux et plus exact.

En vérité, ni Amerigo Vespucci ni le Gymnase Vosgien ne méritent le moindre reproche. Colomb, opérant pour la Cour d'Espagne, avait reçu l'ordre de se taire sur son voyage. Il ne devait pas révéler le chemin des terres d'or. D'ailleurs, il ne se rendait pas compte de sa découverte. Pour lui, n'étaient-ce pas toujours les In-

des? Pauvre et abandonné, il mourut en 1506. Amerie Vespucece vécut jusqu'en 1512. Géographe savant autant qu'habile pilote, Vespucece revendiquait l'honneur d'avoir découvert la terre ferme, laissant à Colomb la gloire d'avoir abordé aux îles. Nos bons chanoines lorrains avaient sous les yeux les "relations de voyage" rédigées par Amerie Vespucece, et Colomb n'avait rien écrit.



Devant la cathédrale.—Un vieux tilleul, dant du baptême de l'Amérique.

L'Amérique se rattache encore à Saint-Dié par un autre lien. Colomb, qui avait médité sur tous les ouvrages écrits sur la forme de la terre, avait reçu l'impression, peut-être l'impulsion, d'un livre composé au commencement du quinzième siècle par le grand prévôt de Saint-Dié, Pierre d'Ailly, "Imago Mundi" (l'Image du Monde). Il y lisait que le monde est habitable; que d'autres terres existent, encore inconnues de l'Europe, mais non moins peuplées qu'elle, et que, pour y atteindre, il suffit

de sortir d'un port espagnol et d'aller vers l'ouest, par un vent favorable.

A la thèse de Pierre d'Ailly, se mêlaient mille rêveries dont l'extravagance ferait sourire le plus ignorant de nos contemporains. Mais les rêveries elles-mêmes stimulaient l'imagination de Colomb. Elles illuminaient sur ses lèvres l'éloquence dont il avait besoin pour persuader le roi et la reine d'Espagne. On croyait ce monde nouveau très rapproché de l'ancien, on le représentait plein de richesses miraculeuses; on y entrevoyait même une mystérieuse montagne au pied de laquelle s'étendait, fleuri et grand ouvert, le Paradis, le véritable paradis terrestre.

○

Avant le bombardement féroce subi au cours de la présente guerre, St-Dié avait eu jadis pas mal à souffrir des troupes en armes. Charles-Quint en personne essaya vainement de prendre Saint-Dié. La guerre de Trente Ans fit connaître à la ville des tortures nouvelles. Les Suédois s'appliquèrent à ne lui rien laisser d'inconnu en matière de supplice. Entre temps, des incendies! Les maisons, par centaines, étaient réduites en cendres. La paix paraissait aussi dévastatrice que la guerre. L'âme d'une cité se forme, s'éclaire et se trempe ainsi. L'Amérique a une admirable marraine.

— o —

On compte 77 muscles dans la tête: huit pour les yeux et les paupières, un pour le nez, huit pour les lèvres, onze pour la langue, onze pour le larynx, huit pour les mâchoires, onze pour l'ouïe, dix-sept pour les mouvements de la tête et du cou, un pour le cuir chevelu et un pour les sourcils.

LES ORDRES DIFFICILES



— Pourquoi êtes-vous en retard ?
— Mon capitaine... je... je...
— Taisez-vous!!... Allons!... répondez ?
— Je... je...
— Silence, que j'vous dis! On ferme sa boîte quand on parle à un officier!...



La BRAVOURE DES ARTILLEURS ALLIÉS

L'artillerie joue un grand rôle dans la guerre actuelle; de part et d'autre c'est une véritable orgie de projectiles et, suivant le terme consacré, le terrain de combat est littéralement arrosé par les obus.

Les allemands ont certes, sous ce rapport, un matériel de guerre perfectionné, leurs canons et leurs mitrailleuses sont en grand nombre mais de plus en plus, la supériorité penche manifestement du côté des Alliés.

Ceux-ci n'ont pas laissé leurs forges inactives depuis le début de la campagne; sans interruption ils ont fabriqué canons et projectiles et, comme la matière première ne leur manque pas, le succès n'est pas douteux.

Ils ont déjà la supériorité du nombre sur les Allemands mais, ce qui vaut infiniment mieux, ils ont l'énorme supériorité morale qui fait les héros et les traits de bravoure accomplis par eux sont tellement nombreux qu'il faudrait de gros volumes pour les relater tous.

Et combien encore, cependant, resteront toujours ignorés!

Citons-en deux entre mille, accomplis l'un par les artilleurs français et l'autre par les artilleurs anglais.

Dans l'affaire du "Col du Bonhomme" en Haute-Alsace, la lutte fut acharnée entre français et allemands. Le pays montagneux et boisé permettait difficilement le tir précis de l'artillerie, malgré cela et grâce aux reconnaissances effectuées par les avions, le repérage fut fait de part et d'autre assez exactement et le bal eut lieu avec entrain.

Du côté français, un artilleur chargé du pointage se distinguait à chaque coup par la précision avec laquelle il semait les obus sur l'ennemi. Il avait déjà fait sauter la gare Ste-Marie-aux-Mines et culbuté un convoi allemand quand enfin les boches lui retournèrent ses politesses.

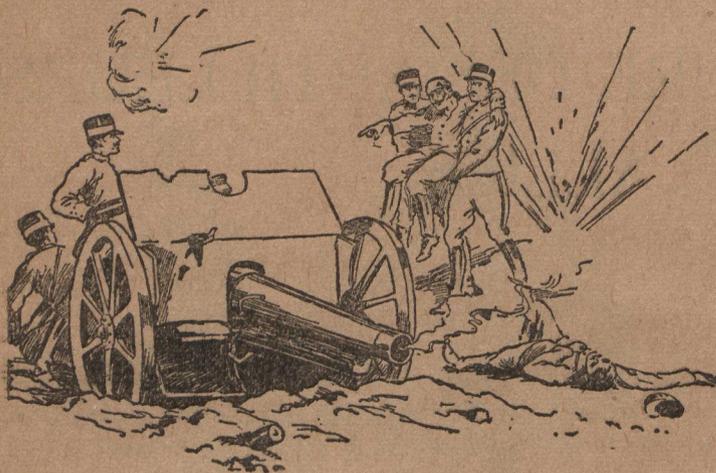
Un de leurs obus lui fracassa les deux jambes. Il y avait certes de quoi s'en trouver légèrement incommodé et se voir dans l'obligation de laisser à un camarade le soin de continuer la musique. Bon gré, mal gré, notre artilleur dut être envoyé à l'ambulance à l'arrière de la ligne de feu et ce fut là son plus gros chagrin.

—Portez-moi jusqu'à mon canon, implora-t-il, et laissez-moi envoyer encore un obus aux boches!

Telle fut sa suprême réclamation à laquelle ses camarades firent droit. Avec précaution ils le portèrent jusqu'auprès de la pièce et le brave soldat eut encore, avant de quitter le champ de bataille, la

satisfaction de bombarder l'ennemi.

Il était probable qu'il faudrait lui couper les deux jambes mais le vaillant artilleur s'en souciait peu; le devoir accompli comptait seul pour lui.



Bien qu'ayant les deux jambes fracassées, cet artilleur français voulut tirer un dernier coup de canon.



Avec le plus grand sang-froid, l'officier anglais abattit une douzaine de uhlands à coups de revolver.

Un autre bel exemple d'énergie morale nous est fourni par un officier anglais d'artillerie à la bataille de Tournai.

Les anglais, au nombre de 700 seulement, furent attaqués dans une position par 5000 uhlands; ils ne disposaient, à cet endroit, que de deux canons qui firent cependant une besogne terrifiante.

Les uhlands tombaient en rangs serrés mais malheureusement aussi les pertes étaient très élevées dans la petite troupe de défenseurs. Un à un les braves jonchaient le sol et quand ils ne furent plus que quelques-uns, les boches se lancèrent en avant pour la charge finale.

On vit alors un officier anglais, debout derrière un canon, un revolver dans chaque main faire feu avec le plus grand sang-froid sur les ennemis qui voulaient tenter de s'emparer du canon. Douze uhlands furent ainsi envoyés "ad patres"; cet exemple de ténacité en-

flamma le courage de la petite troupe de survivants anglais et dans un effort suprême, ils reprirent une offensive qui se termina en déroute pour l'ennemi.

Des cinq mille uhlans, trois cents à peine purent regagner Tournai le soir ; le reste jonchait la plaine.

Avec de tels hommes que les Alliés, on eût raison de dire que la victoire finale est assurée.

— o —

ON FUME DANS LES EGLISES

—

Jadis on nommait le tabac "l'herbe du diable", et en 1690, le pape Jean XIII excommunia tous les fumeurs. Depuis, malgré des ennemis acharnés, le tabac s'est répandu de plus en plus, on en use et on en abuse un peu partout. Certaines statistiques prétendent que c'est dans les pays espagnols qu'on fume le plus. Il paraît que l'herbe du diable atteint une consommation énorme dans l'Amérique du Sud.

Une chose que l'on ignore généralement, c'est qu'on fume maintenant dans presque toutes les églises du Pérou. Un ami qui revient de là-bas me raconte qu'il remarqua une fois dans l'église de Merced, à Lima, un membre de la congrégation fumant un cigare durant le service, et, par la porte ouverte de la sacristie, il aperçut un évêque qui devait quelques minutes plus tard prêcher et qui semblait prendre grand plaisir à fumer lui aussi un imposant cigare.

L'évêque revêtu de ses vêtements sacerdotaux avait pris la précaution de mettre

un mouchoir sous son menton pour empêcher la cendre de souiller la broderie de sa chasuble.

L'usage de fumer est à ce point encouragé dans la cathédrale de Lima, que, dans chaque stalle réservée aux membres du chapitre, se trouve un cendrier.

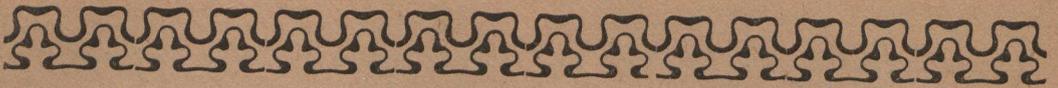
Le tabac plaît aux riches et aux pauvres et ceux qui ont pris le goût de l'herbe du diable ne peuvent plus y renoncer. Les fumeurs invétérés souffrent réellement lorsqu'ils demeurent longtemps dans un endroit où il n'est pas permis de fumer. Il est très compréhensible que pipes et cigarettes soient interdites dans les mines, aussi avec quelle joie les mineurs se hâtent-ils "d'en bourrer une" dès qu'ils sortent de leurs puits noirs. Et cela a donné lieu à un métier nouveau.

Un vieux couple du Nord de l'Angleterre en est l'inventeur. La petite maison qu'habitent l'homme et la femme est située près d'une mine importante.

Dans cette mine, comme je vous le disais tout à l'heure, il est défendu de fumer. Aussi, chaque matin, les mineurs, avant de descendre dans le puits, laissent leurs pipes et leur tabac entre les mains des deux vieillards. Les pipes sont alors nettoyées et bourrées, prêtes à être allumées. Les mineurs en sortant n'ont qu'à frotter une allumette. Ils ne perdent pas une minute en vains préparatifs, ce qui est appréciable pour des gens qui disposent d'un temps très court pour déjeuner.

L'après-midi, la même opération se renouvelle, en vue du retour de la fin de la journée. Le léger tarif hebdomadaire perçu pour leurs services finit par former une somme suffisante qui permet au vieux et à sa femme de vivre en paix à l'abri du besoin.

— o —



LES JAGHANS DE LA TERRE DE FEU

Le peuple le plus méridional du globe, c'est la race des Jaghans qui vit dans les îlots au sud de la Terre de Feu.

Le géographe anglais Charles Wellington Furlong a fait une expédition dans ces parages. Il a demeuré plusieurs semaines chez cette peuplade et il a eu ainsi la possibilité de faire des études intéressantes sur les Jaghans.

Il y a 30 ans environ, trois mille Jaghans voyageaient encore sur leurs canots à travers les canaux de l'archipel. Mais leur nombre a diminué considérablement depuis lors et la race s'achemina vers une complète extinction.

Les raisons qui déterminent la disparition progressive des Jaghans sont plusieurs.

D'abord le climat extrêmement rigoureux même pour les indigènes qui se contentent, ignorant tout vêtement de se couvrir les épaules avec des peaux de loutre, Ensuite les batailles meurtrières et continues que les clans se livrent entre eux, soit pour se disputer le butin de la pêche, soit pour la possession des femmes qui, contrairement à ce qui arrive ailleurs, sont peu nombreuses.

M. Wellington eut la triste chance d'assister à un de ces sauvages combats.

Après la bataille, pendant laquelle les indigènes luttèrent avec des massues, des lances et des pierres, on commença à pleurer les morts. Les parents du mort, après s'être coupé la barbe et les cheveux, se peignaient le visage avec des couleurs de deuil, blanche et noire.

On commença dans les cabanes par les lamentations qui s'élevaient graduellement d'un ton très bas à un ton suraigu.

Le lendemain de la bataille eut lieu une danse macabre à laquelle participèrent également les femmes.

Les Jaghans rappellent par leur type les Japonais. Comme eux, ils ont les pommettes saillantes, les yeux bridés, la figure brune et glabre, la stature petite.

Les femmes sont encore plus petites que les hommes qui mesurent en moyenne 5 pieds.

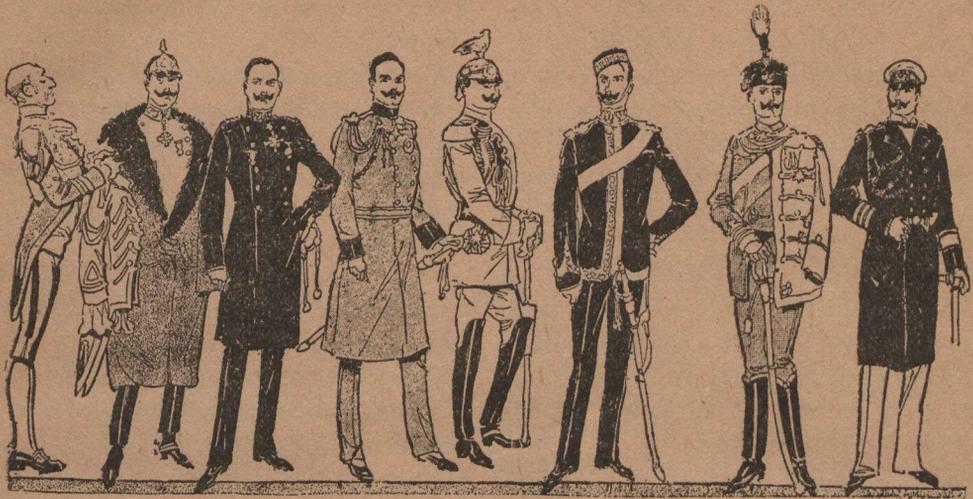
Ces gens demeurent dans des cabanes primitives construites en forme conique par l'assemblage de troncs d'arbre.

Le seul animal apprivoisé qu'ils connaissent est le chien qui aide les hommes dans la chasse aux phoques.

Les hommes chassent et pêchent. Les femmes font des paniers, tannent les peaux, surveillent les enfants et préparent la nourriture.

Elles savent également nager, ramer et pêcher et elles accompagnent souvent les hommes dans leurs voyages.

Car les Jaghans ont des instincts nomades et souvent l'on rencontre des cabanes abandonnées par leurs propriétaires partis pour d'autres territoires. Les Jaghans sont polygames. Ils ont l'habitude de marier les hommes âgés avec les jeunes filles et les jeunes hommes avec les femmes âgées, pour que les jeunes apprennent à vivre, en compagnie de personnes plus expérimentées.



GUILLAUME - FREGOLI

Le Caméléon impérial d'Allemagne

Il n'est point d'homme au monde, même parmi les comédiens, dont pourtant c'est le métier de se montrer sous différents aspects au cours de la même journée, qui change aussi souvent de costume que l'empereur Guillaume.

Il a certainement plus d'uniformes qu'aucun autre souverain, partant, plus qu'aucun homme sur terre. Cela résulte d'un nombre considérable de titres qu'il possède ou qu'il possédait.

Si l'on considère que chacun de ces titres correspond à un costume, on comprend que la garde-robe impériale soit bien montée.

Au palais de Potsdam, quatre immenses pièces sont pleines de costumes et il a douze valets de chambre dont la seule occupation est de préparer les différents

costumes dont l'empereur pourra avoir fantaisie de se vêtir pendant la journée.

Le désir qu'éprouve le kaiser d'être toujours habillé suivant les circonstances est si grand que, lorsqu'il reçoit un officier, il revêt toujours l'uniforme particulier de son régiment.

Si le fils d'un officier vient annoncer à l'empereur la mort de son père, il le reçoit dans l'uniforme de l'armée à laquelle appartenait le défunt. S'il donne audience à une délégation d'un des régiments dont il est chef, il en prend la tenue. Un ambassadeur étranger est-il admis auprès de lui, il revêt l'uniforme de général prussien, orné de toutes les décorations du pays de son visiteur.

C'est au cours de la visite qu'il fit en Angleterre (1902), que Guillaume II mon-

tra avec quelle facilité il opère les "changements", comme on dit au théâtre.

Les dignitaires envoyés à Port-Victoria, pour le saluer attendaient sur la côte quand ils virent paraître son yacht : le "Hohenzollern". Braquant longues-vues et lorgnettes sur le bâtiment, ils virent un général allemand qui s'y promenait : c'était l'empereur ! Ils prirent place dans des vedettes et, quelques minutes plus tard, montaient sur le pont du "Hohenzollern". Mais le général allemand avait disparu et c'est sous l'uniforme d'un amiral anglais que le kaiser leur apparut !

Descendu à terre, il monta dans le train spécial et celui-ci était à peine mis en marche que Guillaume pénétrait dans le wagon-salon revêtu de l'uniforme des "First Royal Dragoons," qu'il allait changer peu après, de telle sorte qu'en arrivant en gare de Wolferton, les curieux qui s'attendaient à contempler un officier tout charmé, virent un monsieur parfaitement correct portant la redingote, le chapeau haut de forme et les gants de peau gris perle.

On remet chaque jour, au premier valet de chambre, la liste des audiences que l'empereur a accordées. Il a pour mission de surveiller la préparation des costumes. Ce n'est point une petite affaire, car en plus des uniformes, il y a de nombreux accessoires : épées, épaulettes, décorations, gants, bottines, casques, etc.

Quel que soit le palais où l'empereur décide d'aller, il faut qu'il y trouve tous ses costumes en parfait état, sans le moindre pli.

En vérité, il déteste être habillé comme tout le monde ; même pour la chasse, il a un costume qui a été dessiné spécialement pour lui : gris, d'aspect presque militaire, avec lequel il porte un chapeau tyrolien

gris également orné d'une grande plume de coq.

Toutefois, son costume le plus caractéristique est l'uniforme étincelant du cuirassier avec le casque surmonté de l'aigle sur lequel il jette un pardessus vague tombant jusqu'aux talons et doublé de fourrure.

Il n'y a qu'un costume qui fait défaut dans l'énorme collection impériale : c'est une robe de chambre.

Quand le kaiser monta sur le trône, un tailleur berlinois lui envoya une somptueuse robe de chambre.



Guillaume à l'âge de deux ans.

Trois heures après on la rapportait avec ce message :

"Les Hohenzollern ne portent jamais de robe de chambre."

Si complète que soit sa garde-robe, elle ne comprend pas encore le costume qui conviendrait le mieux au kaiser : l'habit de forçat. Espérons que les Alliés répareront cet oubli...

Une des plus grosses, des plus constan-

tes préoccupations de Guillaume II fut, on le sait, de constituer à son pays une flotte de guerre formidable capable de tenir tête à celle de l'empire britannique. Certes, il ne négligea point pour cela l'augmentation en nombre et en force de l'armée de terre, mais on peut dire que depuis le début de son règne, peu de questions l'intéressèrent autant que les questions maritimes.

Dans plusieurs discours retentissants, il déclara que l'Allemagne devait posséder des forces navales capables de lui faire envisager sans trouble toutes les éventualités, et il réussit à plusieurs reprises à faire voter par le parlement des budgets considérables destinés à la création de nouvelles unités, à l'amélioration des ports de guerre, au rajeunissement et au perfectionnement de l'armement.

Parmi les innombrables uniformes dont le kaiser aime à se parer, il n'en est point qu'il endosse avec plus de plaisir que celui d'amiral en chef de la marine de l'empire allemand.

A considérer la très curieuse photographie que nous publions aujourd'hui, on aurait des raisons de supposer qu'il y a bien longtemps que la vocation marine naquit en lui.

C'est en 1861—il avait deux ans—qu'il se montra pour la première fois sous les apparences d'un marin en prenant fièrement place dans un frêle esquif portant le nom de "Fortuna", ainsi que le montre notre document.

Mais c'était là un pur effet du hasard.

Cette photographie sort d'un atelier berlinois et l'artiste qui tira ce cliché possédait cette petite nacelle parmi ses accessoires.

LES SUPPLICES D'ORIENT

Jadis, avant l'arrivée des Français et des Anglais aux Indes, les rajahs, gae-kwars et autres potentats qui avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets, graciaient rarement les condamnés et la faute la plus légère entraînait fréquemment la peine capitale.

Les malheureux, malgré l'horreur du supplice, se résignaient à leur triste sort avec une philosophie déconcertante, estimant qu'après tout leur torture aurait pu traîner en longueur et qu'en les faisant exécuter par un éléphant, le maître usait encore d'une certaine indulgence.

Car c'est à un docile et inconscient pachyderme qu'on demandait de remplir l'office de bourreau. Le condamné attaché sur un billot, la face tournée vers le ciel, voyait s'avancer l'énorme bête, conduite par son mahout.

L'éléphant soulevait sa grosse patte et l'appuyait de toutes ses forces sur la poitrine ou la tête du pauvre diable.

Un râle, un craquement sourd... L'homme avait cessé de vivre. C'était atroce, mais expéditif.

Des supplices plus abominables encore étaient appliqués en Chine, au Siam, en Corée et en Indo-Chine.

L'Asiatique attache une importance énorme à la façon dont on l'envoie "ad patres"

Les Chinois, par exemple, se soucient peu de mourir, à condition d'être détériorés le moins possible.

La certitude qu'ils ont, de conserver dans l'autre monde la figure, la forme qu'ils avaient ici-bas, leur fait désirer d'arriver dans le royaume des esprits

avec une anatomie intacte.

La législation chinoise tient compte de ce sentiment et gradue savamment la sévérité des peines: le supplice du dépeçement s'aggrave de la multiplicité des morceaux, et la strangulation est une peine moins élevée que la décapitation.

Sous ce rapport, la mentalité de l'Annamite n'est pas la même que celle du Chinois. La décollation l'effraie peu.

Avant que le protectorat français eut libre action en Annam et au Cambodge, le condamné était exécuté suivant les règles de l'ancien code khmer, qui est bien la plus terrifiante énumération des différentes manières de faire subir la peine de mort. Qu'on en juge:

1o Les exécuteurs, après avoir fait de larges blessures d'où le sang jaillit à flot à la tête du patient, la font mettre sous une barre rougie au feu et l'y laissent jusqu'à ce que toute la chair soit consumée et qu'il ne reste plus que l'os nu ;

2o Ils lui écorchent la tête de manière à faire retomber la peau sur le visage pour le couvrir ;

3o Ils versent de l'huile bouillante dans la bouche du coupable tenue ouverte, et l'enflamment avec une mèche ;

4o Ils lui fendent la bouche des deux côtés jusqu'aux oreilles et la tiennent béante avec un bâillon jusqu'à ce que le patient expire ;

5o Ils lui enveloppent les dix doigts des mains d'une toile imbibée d'huile et y mettent le feu ;

6o Ils taillaient les chairs du patient du cou aux chevilles, sans solution de continuité. Dans cet état, ils le frappent jusqu'à ce que mort s'en suive ;

7o Les exécuteurs l'écorchent depuis le

cou jusqu'aux reins et font retomber la peau qui vient recouvrir la partie inférieure du corps ;

8o Au moyen d'un trident de fer qu'ils lui passent au travers du corps, ils le tiennent comme cloué à terre sans qu'il puisse remuer. Dans cette position, on le brûle jusqu'à ce qu'il rende le dernier soupir ;



Un ancien supplice aux Indes

9o Ils lui arrachent, avec un coutelas, des lambeaux de chair et le couvrent de plaies jusqu'à ce qu'il meure ;

10o Ils lui coupent au pied, avec un couteau, des lambeaux de chair pesant une once jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os ;

11o Les exécuteurs, après avoir enlevé

les chairs avec un couteau, prennent un peigne de fer, qu'ils passent sur le corps du coupable, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os;

12o Ils couchent le patient sur le flanc, puis lui enfoncent une barre de fer pointue qui lui traverse la tête d'une oreille à l'autre et la fixent en terre;

13o Ils lui broient les os avec une pierre, sans enlever ni la peau, ni la chair, puis le plient comme un paquet qu'on écrase ensuite;

14o Ils l'arrosent d'huile et de poix bouillante jusqu'à ce qu'il expire;

15o Ils le font dévorer par des chiens privés de nourriture pendant longtemps et exercés à dévorer les chairs de ceux contre lesquels on les lâche, au point qu'il ne reste que les os nus;

16o Ils le fendent en deux avec une hache;

17o Ils le percent avec une pique.

18o Ils creusent une fosse dans laquelle ils l'enterrent vivant jusqu'aux reins, puis le couvrent de paille à laquelle ils mettent le feu. Lorsqu'il est couvert de brûlures, ils le grattent avec des griffes de fer jusqu'à ce qu'il meure;

19o Les exécuteurs détachent du corps du coupable des lambeaux de chair qu'ils font frire à l'huile et ils l'obligent à les manger;

20o Ils l'assomment à coups de bâton;

21o Ils le frappent avec un rotin couvert de ses épines jusqu'à ce que la mort vienne le délivrer de la torture.

Ajoutons pour terminer que, dans l'exécution d'un patient, on ne doit employer qu'un seul de ces vingt-et-un supplices.

— o —

LA DURÉE DE LA VIE DES ANI- MAUX

La baleine vit mille ans d'après certains auteurs, deux cents d'après certains autres, où est la vérité? De même pour l'éléphant auquel on accorde de cent cinquante à quatre cents ans de vie. Il semble que le premier chiffre soit le plus sérieux.

En général les oiseaux vivent plus vieux que les quadrupèdes: ainsi, le faucon vivrait 150 ans, le corbeau, l'aigle, le perroquet, peuvent certainement vivre un siècle, encore qu'il existe beaucoup de légendes sur leur longévité; parmi les rivaux de Mathusalem, on peut citer le crocodile, la carpe, le pélican, (300 ans).

L'âge auquel parvient le rhinocéros est incertain; les uns disent cinquante ans, les autres vingt-deux; l'oie, le brochet et le lion atteignent, dit-on, soixante ans; les boeufs et les chevaux qui meurent de leur belle mort ne dépassent guère trente-cinq ans. Avec le loup, l'ours, le chien, nous nous trouvons en présence d'animaux dont l'existence est courte: vingt-cinq ans au plus et c'est rare. La chèvre, la brebis, le chat ont fini leur carrière à quinze ans; le cochon, l'écureuil, le lièvre, vont environ huit ans. L'écrevisse, le pigeon, la vache, le chardonneret, le moineau ne dépassent pas vingt ans. Le renard va de dix à quatorze ans. Le roitelet ne dure guère, trois ans tout au plus.

Pauvre petit roitelet, vieillard de trois ans! Rayonnante baleine si jeune à trois cents ans!

Le chronomètre de la vie est un peu déconcertant.



GOURMETS ET GOURMANDS

Les estomacs complaisants.

“Il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger”, dit un sage proverbe, mais on sait que les proverbes sont faits pour être démentis et aucun autre ne l’est mieux que celui-là.

L’art de bien manger, toutefois, ne date pas de bien loin.

Au début du dix-septième siècle, les dîners étaient plus abondants que délicats. Il existait alors des “Sociétés de goinfres” qui méritaient bien leur nom.

C’est en ce temps-là que l’un d’eux disait au sieur d’Ebène, qui refusait de manger de peur de se faire mal à l’estomac: “Es-tu donc de ces fats qui s’amuse à digérer?” Louis XIV appartenait aussi à cette école.

C’était pour ses médecins une tâche laborieuse que d’assurer ses digestions.

De grands personnages, des ducs et des princes, ne dédaignaient pas la gloire de perfectionner des recettes gastronomiques et d’y attacher leur nom.

Sait-on que le régent avait inventé les “pains à la d’Orléans” et que sa fille avait lancé les “filets de lapereau à la Berry?” Richelieu mit à la mode la “sauce mahonnaise”, dont les cuisiniers ont fait la “sauce mayonnaise”. Le marquis

de Béchamel serait dans l’oubli sans sa belle invention de la “morue à la crème”. A la marquise de Pompadour appartiennent les filets de volaille “à la Bellevue” et les “palais de boeuf”. Les “caisses à la Mirepoix”, les “chartreuses à la Mautconseil”, les “poulets à la Villeroy” doivent également leurs noms à trois grandes dames du temps.

Mais arrêtons ici cette citation Pantagruélique... pour en donner une autre

Voici le menu d’un repas de Noël servi jadis à Anvers. On mit d’abord sur la table, deux plats de carbonades — ce que nous appelons des beefsteaks — plus un grand plat d’andouilles, de boudins, de saucissons et de saucisses sur un coulis de jaunes d’oeufs et de moutarde fine; puis encore deux jambons de Malines cuits dans du vin avec une sauce aux tomates; ensuite un plat de côtelettes de porc frais aux oignons et, pour finir, deux cochons de lait avec une sauce au vin et au sucre.

Attendez... ce n’est là que le premier service durant lequel on ne but que de la bière d’orge.

Au second service, il y eut des chapons, un très beau dindon rempli de truffes d’Espagne, un cygne farci aux ciboules et

cuit à l'étuvée dans du vin de Rhin, deux oies aux châtaignes sur un coulis de chair à saucisses, un pâté de pieds de cochon, une salade au lard, et... deux plats de pruneaux.

On ne but, avec tout cela, autre chose que du vin de Hainaut, du vin de Liège, et du vin du Rhin.

Vous croyez que, après tout cela, on peut se lever de table... Eh bien! non... Les bons gargantuas de Flandre n'étaient point rassasiés.

Il y eut un troisième service composé de poissons: huîtres, plats de raie, d'esturgeon, de turbot, une tortue à l'étuvée, des cuisses de grenouilles, des moules au lait, et par là-dessus des beignets, des crêpes, des tourtes chaudes, des neiges de crèmes.

Durant ce service, on but des vins d'Espagne.

Enfin vint le dessert: gaufres, gâteaux feuilletés, fromage de Brie et de Hollande, tartes aux conserves de coings, macarons, confitures sèches, gâteaux de riz et de gruau, figues sèches et dragées. Et l'on but force flasques de vins de Grèce et d'Italie.

Il faut dire qu'il y avait, pour opposer à ces dîners monstres, de monstrueux mangeurs.

L'un des plus connus fut le fameux Montmaur, que sa voracité et son avarice rendirent également célèbre. La table était pour lui un champ de bataille où sans cesse il remportait de nouvelles victoires. Rien n'effrayait son courage ni ne diminuait son ardeur.

Vers la fin d'un dîner où, comme toujours, il venait de se montrer incomparable, on lui reprochait d'avoir oublié le "Benedicite".

"J'ai eu tort, répondit-il, mais il est en-

coré temps de réparer ma faute."

Et, faisant rapporter les plats qu'on avait emportés à l'office, il dit le "Benedicite" et recommença son dîner.

Un autre jour, gêné par les convives qui parlaient et riaient trop fort:

"De grâce, messieurs, s'écria-t-il, un peu de silence! Avec tout ce bruit, on ne sait pas ce que l'on mange!"

Avec le dix-huitième siècle, l'âge d'or de la cuisine française, dans la bonne société on ne se pique plus de beaucoup manger, mais de bien manger. Marmontel, La Harpe, Fontenelle et d'autres hommes lettrés éminents furent de "bonnes fourchettes", mais ils auraient rougi d'être traités de "gros estomacs".

C'est alors que la présidente Doublet se plaignait qu'il fût difficile, même pour une femme d'esprit, d'avoir une table intéressante pendant plus de six mois. "Je puis vous assurer, disait-elle, qu'à l'exception des "bisques à la purée de crabes" et des "timbales aux oeufs de caille", on n'a rien inventé de satisfaisant et de distingué depuis soixante-quinze ans que je mange et que je fais manger."

Brillat-Savarin, l'auteur célèbre de la "Physiologie du goût", illustra cette époque. Gourmet incorrigible, c'est lui qui, pendant la Révolution, comme il tentait de gagner la Suisse, ne put résister à son penchant pour la bonne chère et risqua la vie et la liberté pour l'amour d'une belle poulaarde.

Il s'était arrêté dans une auberge de Mont-sous-Vaudrey pour faire reposer son cheval; mais, bien qu'il eût grand intérêt à ne pas faire de questions, il ne put s'empêcher de demander à l'hôtelier à qui était destinée la jolie volaille qui rôtissait devant un feu vif.

—C'est, répondit l'aubergiste, pour les

membres de la commission révolutionnaire en tournée.”

La prudence exigeait que Brillat-Savarin décampât au plus vite. Mais la gourmandise le rendit héroïque et, comme il n'avait pu obtenir de l'hôtelier qu'il lui cédât le plat convoité, il envoya demander aux convives qu'il lui fût permis, en payant son écot, de s'asseoir à leur table.

Les commissaires consentirent à la requête de cet inconnu de belle mine, et

culinaire du musicien Rossini, fut universelle.

Mais leurs menus merveilleux devaient moins leur splendeur et leur cherté aux plats qu'aux vins qui les accompagnaient.

Le dîner historique des trois empereurs qui fut servi, le 7 juin 1867, au café Anglais, pour le tsar, le tsarévitch, Guillaume Ier et cinq grands-ducs, coûta \$80 par tête. On n'y mangea rien d'extravagant, mais voici quels furent les vins servis :



Préparatifs d'une "difa" chez les arabes.

Brillat-Savarin improvisa même, à la fin du dîner, un couplet en l'honneur de ses compagnons; puis il prit congé d'eux.

Il était temps. Deux heures plus tard, un exprès apportait son signalement... on était sur ses traces.

Le dix-neuvième siècle aura connu aussi des cuisines fastueuses,

De grands restaurants de Paris se sont acquis une renommée mondiale et la vogue de certains plats, comme ce fameux macaroni fourré de foie gras, dû au génie

Madère retour de l'Inde 1846.— Xérès 1821.—Château-Yquem 1847.— Chamber-tin 1846.— Château-Margaux 1847.—Château-Latour 1847.—Château-Laffitte 1848.

Au même café Anglais, le 12 juillet 1898, un dîner splendide fut préparé pour le roi d'Angleterre, Edouard VII ne put y venir. Il délégua un lord pour le remplacer. Il eut en lui un digne substitut. Les convives, ils étaient 23, burent pour 460 dollars de Château-Laffitte.

Bien mieux, Montagné, le chef du

LES OSSEMENTS DE CHARLEMAGNE

Grand-Hôtel, a composé un menu à 400 dollars par tête. On y trouve, faut-il le dire, des plats insolites pour chercheurs de sensations inédites: des nageoires de tortue à l'indienne, de la selle d'antilope, des outardes, etc., et des vins fabuleux.

Pour finir cette revue de mangeailles fastueuses ou étranges, donnons le menu d'une "differa" arabe que les grands chefs arabes offrent à leurs visiteurs de haute condition.

Cheurba (potage)

Taam bel horour (couscouss aux épices)

Kefta (croquettes de hachis)

Tadjim bel batata (ragoût de mouton et poulets)

Tadjim bel berbourg (ragoût aux pruneaux)

Tadjim bel guernia (ragoût aux artichauts)

Tadjim kestel (ragoût aux châtaignes)

Tadjim bel beidh (ragoût aux oeufs)

Mechoui (rôti)

Haouer messouer (chamelon de lait)

Aroui messouer (moufflon à manches)

Chezal messouer (gazelle de plaine)

Allouch messouer (agneau de pré-salé)

Lesfour (couscouss entremets)

Haloulat mokhtalifa (pâtisseries variées)

Temer mokhtalifa (dattes variées)

Halib en riag (lait de chamelle)

Halib el beguer (lait de vache)

Halib en naadj (lait de brebis)

Halib el maza (lait de chèvre).

Cela ne nous semblerait peut-être qu'à moitié appétissant mais cela vaut encore mieux à notre avis, que la marmelade d'abeilles à la sauce de soya ou les vers de vase au riz sucré comme on en mange au Japon.

— o —

Léo Claretie écrivit un jour ceci au sujet du grand empereur français que fut Charlemagne :

Pour les Allemands, Karl der Grosse est un empereur allemand.

Pour les Belges, c'est un empereur belge, qui a sa statue à Liège.

Pour les Français, il appartient à notre histoire nationale.

L'Allemand est accapareur. Un temps viendra, certes, où remontant les séjours de Napoléon Ier, en Allemagne, il offrira à l'empereur d'Erfurt la nationalité allemande.

Quel sort a-t-il fait à Charlemagne?

Le fauteuil de marbre sur lequel l'empereur fut trouvé assis depuis deux cents ans dans sa sépulture est installé dans le déambulatoire, au premier étage de la cathédrale d'Aachen. Les plaques d'or ciselé qui l'ornaient ont été arrachées. Elles sont on ne sait où.

Quant au corps de Charlemagne, il est en morceaux dans des armoires — vous entendez bien, dans des armoires!

Je veux bien que les portes de ces armoires soient décorées de peinture, d'ailleurs criardes et laides, mais ce sont des armoires.

Sur une planche, dans une châsse, — en forme de buste, — aux teintes trop crues, c'est la tête. Sur une autre planche, dans un bocal serti d'or, c'est l'humérus impérial "Brachimu imperatoris Coroli magni".

Dans une grande châsse ciselée repose le reste des ossements.

On ouvre les portes quand il passe des visiteurs qui veulent bien payer vingt-cinq sous pour cette exhibition.

Dans les intervalles des visites, le grand empereur à la barbe fleurie dort en morceaux, à la façon des pots de confitures ou des vases de cornichons, à côté de sa croix pectorale et de son olifant.

Ainsi, ce bras qui a porté le globe du monde, a battu les Saxons et touché le manteau brodé d'Aroun al Ruschid ce crâne qui a enfanté la conception d'une Europe nouvelle, tout cela est là, sans respect, visible comme une curiosité foraine pour vingt-cinq sous.

Depuis 1838, depuis Victor Hugo, plus rien n'a été dit, plus rien n'a été fait. Notre temps, tout au présent si absorbant, tout à l'avenir si riche en promesses, ne regarde plus derrière lui.

En vérité, je le demande, ne serait-il pas possible de faire mieux? Il serait juste, il serait décent, il serait respectueux que les nations intéressées—France, Belgique, Allemagne—nommassent une commission internationale. Les délégués auraient pour mission de s'entendre sur l'emplacement et la réalisation d'un colossal monument en l'honneur de Charlemagne. Pour ne pas froisser les prétentions de chacun à cette gloire, on choisirait un terrain au point d'intersection des trois frontières et là se dresserait, magnifique, colossal, somptueux, le monument de Charlemagne. Ses ossements quitteraient les planches d'armoires et seraient reposés dans le splendide sarcophage où ils ont d'abord été mis, ce sarcophage aux bas-reliefs dédiés à Proserpine, qui fut le tombeau d'Auguste avant d'être celui de Carl le Grand. Au devant, le trône de marbre sur lequel, après Charlemagne, trente-six empereurs ont été consacrés, serait recou-

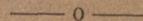
vert de ses ornements d'or ciselé, et autour seraient déposées toutes les reliques du sublime Empereur. Alors, ses ossements réunis dormiraient pour l'éternité du suprême sommeil que ne troubleraient plus les bruits sacrilèges, le grincement des gonds des armoires, le boniment du guide et les réflexions saugrenues des touristes. De tous les points de la terre, on viendrait s'agenouiller devant le mausolée du paladin, du saint et du géant.



Ceci était une opinion qui avait certes, sa raison d'être avant la guerre barbare de 1914-1915, mais il semble, aujourd'hui, qu'une autre solution s'impose.

En admettant que, lors du règlement des conditions de paix, les Alliés décident de laisser Aachen à l'Allemagne, n'est-il pas absolument logique d'en enlever les restes de Charlemagne et de les rendre à la France?

Là, peut-être, auront-ils le mausolée qui leur convient comme Napoléon a le sien.



Si nos ménagères sont embarrassées dans le choix d'un menu, pourquoi ne pas essayer le suivant, composé par un cuisinier chinois, menu servi lors d'un grand dîner: nageoires de requin, nids d'hirondelles, champignons blancs, palais de porc, ragoût de pigeon aux noix, poulet frit, champignons jaunes, ragoût de canard, nageoires de requin en friture, pattes de canard, foie de canard aux champignons, crevettes, poisson aux champignons, bêche-de-mer, crabes et poulet en fricassée... Nous nous arrêterons là, mais, disons-le, nous n'avons pas même énuméré la moitié des plats.

LA FIEVRE DE PRINTEMPS

Quand les chaleurs estivales vous laissent abattu, sans courage devant votre travail, quand vous détournez les yeux du papier vierge de toute écriture où votre plume devait courir, pour suivre le vol plané des hirondelles, vous vous dites en manière d'excuse :

—Impossible de travailler, il fait vraiment trop chaud. Je me rattraperai cet hiver, au coin du feu. Je n'aurai pas envie de sortir. Avec une théière sur ma table et une bonne pipe, j'abattrai plus d'ouvrage que pendant deux étés.

L'hiver venu, vous ne pouvez vous empêcher de songer, tout en écrivant, qu'il ferait joliment tiède dans votre lit. Le vent gémit au dehors et dans la cheminée. Brrr!...

—Au fond, c'est idiot, pensez-vous, de vouloir travailler le soir. D'ailleurs, c'est contraire à l'hygiène, il vaut beaucoup mieux se lever tôt.

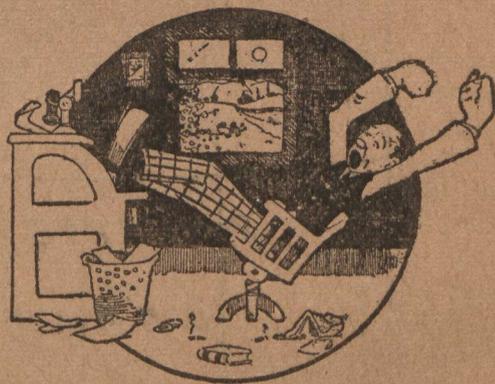
Vous vous couchez à dix heures au lieu de minuit, avec l'intention bien arrêtée d'être debout le lendemain à six heures. Hélas, qu'il est triste et pénible d'allumer sa lampe et de sortir d'un bon lit bien chaud pour s'habiller en tremblant de froid!... Et vous trouvez encore vingt bonnes raisons pour rester couché :

—Quand viendront les premiers beaux jours, dites-vous, je posséderai tous mes moyens et je rattraperai tout le temps perdu.

Malheureux ! Vous avez compté sans la fièvre de printemps, cette affection bénigne, mais terrible dans ses conséquences, et qui s'abat, en avril et en mai sur les habitants des villes.

A la vérité, la fièvre de printemps n'élève pas votre température et ne fait pas battre plus vite votre pouls, mais elle vous ôte toute envie de travailler et tourne votre esprit vers la campagne, le grand air, la rosée, le bon soleil dont vous êtes privé.

Il vous faut faire des comptes, commenter un texte de loi, écrire une dissertation philosophique ou un article et vous ne pensez qu'à pêcher à la ligne, cueillir des fleurs, faire sous les jeunes frondaisons une promenade sentimentale.



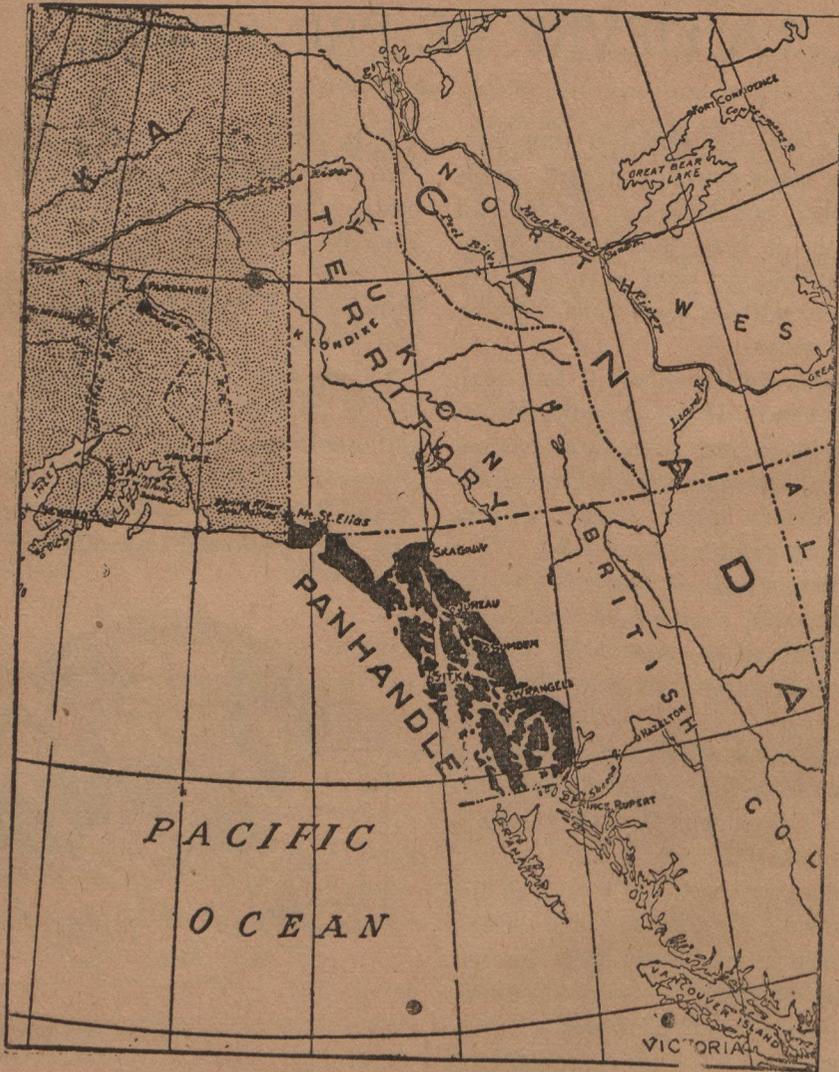
Oh! la fièvre de printemps.

Il paraît que cette fièvre de printemps diminue du tiers la somme de travail fournie par les employés des administrations et fait perdre chaque année, aux patrons, des sommes considérables.

Mais il paraît aussi que les amoureux n'en souffrent pas et qu'il n'y a pas d'aussi beau mois que celui de mai pour leur mettre du soleil dans le cœur et de la joie dans l'âme.

Allons, tant mieux!

DANS L'OUEST CANADIEN



Le "Panhandle" qui sera peut-être rendu au Canada.

Les Canadiens ne se sont jamais tout-à-fait résignés à la perte de ce territoire dans ce long morceau de l'Alaska descendant dans la Colombie Anglaise, gagné par les Etats-Unis en 1903, lors de la fixation des limites de l'Alaska. Quand la Russie céda ses possessions américaines aux Etats-Unis en 1867 pour une valeur de \$7,200,000 en or, le traité décrivit les limites de "Panhandle" comme étant situé à dix lieues marines de l'océan. C'était pour déterminer la signification de ceci, surtout, que le Tribunal Impérial des Bornes de l'Alaska s'assembla. Les membres canadiens, Sir Allen Aylesworth et Sir L. A. Jetté, refusèrent de signer le jugement. Maintenant une requête circule dans les Etats-Unis, demandant au Président Wilson et à ses députés de céder au Canada non-seulement le territoire qui fut primitivement cause de dispute, mais le "Panhandle" entier, pour donner l'exemple d'une bonne volonté au reste du monde. Cette pétition comprend une carte montrant comment un "Panhandle" canadien paraîtrait s'il s'étendait sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre.



UN DE PLUS

Par Arthur DOURLIAC

I

Denis Bourel était le plus pauvre habitant d'un très pauvre village de l'Oise, dont Jean Monroy était le plus riche fermier.

Celui-ci avait la plus belle ferme du canton, celui-là, la plus pauvre chaumière.

L'un avait des prés, des bois, des vignes, des moissons au soleil, des chevaux à l'écurie, des vaches à l'étable, des moutons au pâturage, des volailles peuplant la basse-cour, des pigeons roucoulant sur le toit des granges regorgeant de blé.

L'autre n'avait ni champ, ni récolte, ni bétail, pas même la poule au pot du roi Henri, et sa mesure, couverte de chaume, aux murs lézardés, à la cheminée branlante, semblait s'affaisser honteusement sur elle-même, sous le regard méprisant de sa voisine à la façade en pierre de taille, à la couverture d'ardoise et au balcon surplombant la route sur lequel ouvraient les six fenêtres du grand salon.

"Ouvraient" est une façon de parler, car, en général, les volets étaient hermétiquement clos sur les splendeurs de ce lieu magique dont les bonnes gens ne parlaient

qu'avec une respectueuse déférence et qui n'apparaissait à leurs yeux éblouis que dans les solennelles circonstances; baptêmes, noces, enterrements.

En temps ordinaire, la famille se tenait dans la "salle" où maîtres et serviteurs prenaient leurs repas en commun, à l'ancienne mode.

Sur un seul point, il y avait égalité entre le gros propriétaire et le pauvre journalier; tous deux avaient la même postérité: six garçons, tous bien vivants, bien portants, bien mangeant... ce qui était parfois un inconvénient, non à la ferme où la huche était toujours amplement garnie; mais à la chaumière, où elle était absolument vide.

Au fond, maître Jean, jaloux de primer en tout, trouvait fort mauvais que la bénédiction divine, se manifestant, dit-on, en pluie de marmots, ne favorisât pas plus sa demeure que celle de Denis. Cela eut été plus équitable et plus sage.

Mais Denis n'en jugeait pas ainsi et était aussi fier de sa lignée que son orgueilleux voisin.

Un potentat disant: "Mes peuples"
un gentilhomme disant: "Mes aïeux",

un financier disant : "Mes millions," n'avait pas l'air plus triomphant que le pauvre hère sans sou ni maille disant : "Mes feux."

Ses feux ! c'était toute sa richesse, et toute sa joie et quand le dimanche les Monroy et les Bourel se rencontraient au pied du chemin escarpé conduisant à l'église, si le journalier cédait modestement le pas à son patron, son regard, se reposant sur sa famille, disait clairement :

"En cela, mon maître : vous n'êtes pas plus riche que moi."

A ceux qui le plaignaient de cette lourde charge, il répondait avec ce ton naïf, narquois, particulier aux terriens :

"N'est point père qui veut !"

Chaque fois que dame Monroy donnait un héritier à son mari, dame Bourel s'empressait de l'imiter et l'on n'eût pu dire chez qui le nouveau venu était le mieux reçu.

En fait, si l'ange, qui les apportait dans les plis de sa robe, eût dévoilé à chacun l'avenir qui l'attendait et lui eût donné à choisir entre la mesure enfumée où l'on se serrait pour lui faire place et la vaste demeure regorgeant d'abondance, plus d'un eût certainement tendu ses petits bras vers la chaumière des Bourel, où le nid était moins chaud, moins moelleux, mais où les coeurs étaient plus tendres.

Denis, brave homme s'il en fut, supportant gaiement sa misère, ne se plaignant jamais, riant toujours, doux facile à tous et en particulier aux siens, était le meilleur des pères, s'ôtant le pain de sa bouche pour nourrir ses petits, travaillant, peinant, souffrant pour eux, prêt à donner son sang pour les faire sourire, à donner sa vie pour les empêcher de pleurer.

Un jour, au marché franc qui se tenait tous les mois à la ville, son dernier né réclamait à cor et à cris un polichinelle

trop cher pour la bourse du père, il s'était bénévolement fait arracher une dent "sans douleur" pour gagner les quarante sous attachés à la démonstration et était rentré chez lui la mâchoire endolorie, la joue doublée de volume, mais le marmot radieux sur son épaule tenant serré dans ses bras le pantin désiré.

Maître Jean, au contraire, dur à tous ses inférieurs : bêtes, gens, administrés (il était maire de sa commune), l'était également à sa famille.

Sa femme, douce et patiente créature, le craignant comme le feu, n'osant jamais élever la voix pour exprimer un avis ou hasarder une prière.

Ses fils tremblaient devant lui, du plus petit au plus grand, moins heureux que les garçons de ferme, sans un sou dans leur poche, sans une heure de liberté, sans l'ombre d'une parole ou d'une caresse.

Ainsi, lorsque l'aîné atteignit ses vingt et un ans, le premier acte de sa majorité fut-il de s'engager, la discipline militaire lui semblait infiniment moins rude que la discipline paternelle.

Maître Monroy ne lui pardonna pas cet acte d'indépendance et défendit même de prononcer son nom.

La pauvre mère dut cacher ses larmes et à son lit de mort, n'eut même pas la consolation d'embrasser son premier né qui se battait alors en Crimée.

Cependant, lorsque, après avoir obtenu les doubles galons d'or, Justin décrocha la croix d'honneur à l'assaut de Sébastopol, le vieux flatté dans sa vanité, parut s'humaniser un peu et écrivit à son fils qu'à l'issue de la campagne, il pourrait venir reprendre sa place à la ferme. Hélas ! il comptait sans son hôte ou plutôt sans son hôtesse.

Le jeune sergent blessé avait été soigné chez deux dames russes qui lui avaient té-

moigné tant de bienveillant intérêt que le pauvre garçon, peu gâté sous ce rapport, en avait été profondément touché.

Mme Reskine, qui avait perdu un fils de cet âge, le traitait maternellement; quant à sa fille Lydia, elle était si douce, si compatissante, que son sourire était le meilleur baume pour toutes ses blessures.

Aussi, au moment de quitter cette maison hospitalière, le soldat éprouva un tel déchirement qu'il ne put résister au besoin d'épancher son cœur et d'avouer à la mère le sentiment qu'il éprouvait pour sa fille.

Mme Reskine lui ouvrit les bras, Lydia lui tendit la main'.

Mais leur consentement n'était pas le plus difficile à obtenir.

Aux premiers mots, le père éclata... Son fils ! Un Monroy ! épouser une étrangère, une Cosaque !

Avec la défiance instinctive du terrien pour ce qui ne vient pas de "chez nous", il n'avait pas assez de mépris pour "ces gens de là-bas", des aventurières ! des enjôleuses ! cherchant à capter son héritage. Puis ce projet de mariage dérangeait absolument les siens.

Il avait un frère propriétaire d'un beau moulin à l'autre extrémité du village.

Bien que se rencontrant fréquemment au marché, à la messe, le fermier et le meunier ne se parlaient pas, brouillés de longue date par une de ces rivalités de succession aussi tenaces dans les campagnes que la haine des Capulet et des Montécut.

Cependant à l'article de la mort, Pierre Monroy se réconcilia avec son aîné et lui confia sa fille unique, Rose, souhaitant qu'elle épousât un de ses cousins.

Le beau sergent était absolument celui qui lui convenait le mieux comme âge, caractère; il était loin de déplaire à sa cou-

sine et le père avec l'âpreté du paysan le plus riche à "s'arrondir", éprouvait une vive satisfaction à l'idée des "beaux biens au soleil" que réunirait un tel mariage.

Aussi ordonna-t-il rudement à son fils de renoncer à ses billevesées et de se disposer incontinent à épouser l'héritière de Pierre Monroy.

Loin d'obtempérer à ce désir qui avait, au reste, toutes les formes d'un ordre. Justin répondit avec une respectueuse fermeté: que son cœur était pris, sa parole engagée, il réclamait instamment le consentement paternel et chargeait son vieil ami, l'instituteur M. Beaubuit, de le lui obtenir.

Ce dernier, à bout d'arguments, eut l'imprudence de représenter à l'irascible vieillard que son fils, étant majeur, pourrait à la rigueur s'en passer, s'il n'était retenu par le respect filial.

Ce fut un comble !

Blanc comme un linge, frémissant d'indignation, Monroy redressa sa haute taille : "Des sommations alors ! gronda-t-il d'une voix tonnante; vous me menacez de sommation !..."

— Au contraire, je...

— Assez, monsieur Beaubuit ! Puisque la loi permet à un enfant de se révolter contre son père, il n'y a rien à discuter. Voici l'acte que vous me demandez, mais pour moi, c'est l'acte de décès de Justin Monroy, dont je trace le nom pour la dernière fois."

Il tint parole, refusant, sans les décaucher, les lettres portant le timbre de Russie et fermant la bouche de quiconque voulait lui parler du rebelle.

Un jour, cependant, sa porte, sinon son cœur, dut s'ouvrir devant l'enfant prodigue qu'on lui ramenait hâve, épuisé, mourant, sans regard, sans voix.

Mme Reskine était morte, Justin et sa

jeune femme s'étaient embarqués pour la France.

Le navire, assailli par une tempête, avait fait naufrage en vue de la Corse ; l'équipage et les passagers avaient péri.

Justin recueilli par des pêcheurs avait été miraculeusement sauvé, mais sa raison avait sombré dans cette épouvantable catastrophe ; et, malgré sa dureté, le père n'eut pas le courage de repousser cette lamentable épave humaine.

D'ailleurs son esprit autoritaire trouvait une orgueilleuse satisfaction à montrer à tous, terrassé, vaincu, frappé de la foudre l'audacieux qui avait bravé la puissance paternelle :

"Ainsi le Ciel châtie les fils ingrats !" semblait-il dire.

Et chacun courbait la tête, sans oser plaindre, ni consoler cette grande infortune.

Justin, indifférent à tous, ne reconnaissant personne, demeurait, des heures entières, silencieux, morne accablé l'oeil atone regardant vaguement devant lui, ne répondant ni au cordial ; "Bonjour, sergent !" d'Etienne Bourrel, son ancien compagnon d'armes ; ni au ; "Salut, Justin Ivanowitch" du père Cosaque, le vieux vagabond à qui jadis il ne refusait jamais une piécette.

Seule, sa jeune belle soeur, Rose, qui avait épousé son frère cadet, parvenait à le tirer de son apathie.

Lorsque, pleine d'une tendre compassion, elle venait s'asseoir près de lui, son petit enfant nouveau-né dans ses bras, chantant à demi-voix quelque berceuse, une lueur d'intelligence animait le regard éteint de l'infortuné et de grosses larmes roulaient lentement sur ses joues creuses.

Il traîna ainsi pendant tout l'été ; puis, à la chute des feuilles, il s'allia et s'éteignit doucement sans avoir recouvré la rai-

son.

A l'heure même où Justin Monroy rendait le dernier soupir, une femme aux traits jeunes, mais pâles et fatigués à la mise simple, mais décente, portant dans ses bras débiles, un paquet enveloppé d'un châle de laine, se dirigeait vers le village dont les premières maisons, la ferme des Monroy et la chaumière des Bourrel se faisant vis-à-vis, apparaissaient à travers la brume matinale comme deux chiens de garde de taille différente.

Elle allait vite, vite, les lèvres serrées, le front penché, ne levant les yeux que pour mesurer la distance qui la séparait encore du but de son voyage et les reposant humides et troublés sur cette chose fragile emmaillottée de triples langes, perdue sous les couvertures, étroitement serrée contre son coeur, qui était un petit enfant.

Alors, elle effleurait d'un baiser furtif, la cape d'un bonnet dépassant la capeline comme l'aile d'un papillon et elle murmurait doucement :

"Dors, mon mignon, nous arriverons bientôt."

Le jour se levait lentement comme un vieillard frileux quittant à regret sa couche, l'ombre opaque de la nuit, se rayait de lignes blanchâtres et derrière une sorte de gaze transparente s'éclaircissant peu à peu, apparaissaient les coteaux boisés se teintant de rose, les plaines verdoyantes, les sapinières du Fond-de-Vaux formant une tache sombre, l'étang à demi desséché balançant ses joncs et ses roseaux comme les vagues de la mer, la rivière bordée de gais moulins et émaillée de vertes cressonnières ; puis au fond du tableau, se confondant à l'horizon avec la grisaille d'un ciel d'automne, la masse noire et profonde de la forêt de Compiègne.

Des deux côtés de la route en dos d'âne

les tilleuls rabougris semaient leurs feuilles rouillées sur les tas de cailloux méthodiquement alignés à leurs pieds comme une double rangée de tumulus sur lesquels les branches dénudées esquissaient une bénédiction.

Peut-être la jeune mère éprouva-t-elle cette impression de marcher entre des tombes, car elle frissonna et serra plus fort son enfant contre son sein.

Soudain, comme pour ajouter à cette illusion lugubre, du haut du clocher dominant la vallée tomba lentement le son du glas.

“Qui est mort ?” murmura la voyageuse en s’arrêtant oppressée.

Elle n’était plus qu’à quelques pas de la ferme sur laquelle planait un lourd silence, interrompu seulement par le chant du coq lançant sa note claire comme un appel de clairon.

Et l’étrangère, tremblante, en proie à une sorte d’angoisse, superstitieuse, demeurait immobile, muette, hésitante, le regard rivé à ces grands bâtiments mornes et clos comme une prison.

... La porte charretière s’ouvrit violemment : un homme aux cheveux gris et drus, aux sourcils broussailleux, au teint jaune et bilieux, parut sur le seuil poussant devant lui un pauvre hère tout déguenillé qu’il jeta dehors d’une main vigoureuse, trahissant l’autorité du maître.

Puis le lourd battant de chêne se referma avec un bruit sourd.

L’individu, si brutalement éconduit, fit quelques pas en titubant et, montrant le poing à la ferme :

“Sac à vin ! Sac à vin ! grommela-t-il d’une voix avinée, tu en as menti, Ivan Ivanowitch, je n’ai même pas bu un verre de “kwass” et j’ai la gorge sèche comme un fagot de bois mort.

“D’abord, je n’ai dit qu’la vérité... y’a

qu’la vérité qui fâche... t’as tué ton garçon... Jean Monroy... aussi sûrement que notre grand tsar Pierre, le sien...

“Pauvre Justin Ivanowitch ! Il était bon pour tout le monde, lui !... même pour le vieux père Cosaque.”

Tout en monologuant de la sorte, il ramassait son bâton et son bissac, roulés dans la poussière, et essuyait en maugréant les quelques croûtes qui s’en étaient échappées.

C’était un vieillard aux cheveux d’un blanc jaune, aux traits usés et flétris, au nez écrasé des Kalmouks, aux paupières rougies et clignotantes, à la barbe hirsute et sale.

Malgré ses véhémentes protestations, l’odeur d’alcool qui se dégageait de toute sa personne, sa parole empâtée et le peu d’assurance de sa démarche, trahissaient son intempérance et justifiaient la mesure d’expulsion dont il était l’objet.

Brusquement, il se retourna, les yeux troublés.

Une main tremblante s’était posée sur son bras.

“Qu’y a-t-il pour votre service la petite mère ? bégaya-t-il d’un air hébété.

— Qui... qui donc est mort là ?” demanda la jeune femme d’un accent étrange en désignant la porte close...

“Qui ?... un bon coeur comme sont toujours ceux qui partent... les méchants restent eux ;... l’aîné des Monroy... et le meilleur de tous... Tenez... v’là encore la cloche des morts.

Un nouvel appel d’en haut invitait les fidèles à escorter d’une prière le chrétien qui partait pour ne plus revenir.

L’ivrogne s’agenouilla, bredouillant une oraison avec force signes de croix, tandis que la voyageuse s’affaissant sur elle-même semblait l’imiter.

Mais il se releva seul...

“Voilà une petite mère bien dévotieuse, murmura-t-il ; eh ! ma fine ! ne restez point comme ça... votre marmot prendrait froid... pauvre petit pigeon... Bon ! l'vlà qui pleure... est-ce qu'elle ne l'entend pas ?”

Il la toucha doucement.

A ce simple contact, elle perdit l'équilibre, ses bras s'ouvrirent, laissant glisser leur précieux fardeau et elle retomba en arrière, inerte, glacée.

II

Dame Bourrel faisait chauffer la soupe de ses hommes et la bouillie de ses marmots, dont l'un, pendu à sa jupe, suivait tous ses mouvements, tandis que l'autre s'agitait dans son berceau, dès qu'elle cessait un instant de le balancer du pied.

Dans la cour, Denis et ses aînés, manches retroussées, chemise ouverte, faisaient leurs ablutions matinales dans un seau d'eau fraîchement tirée du puits ; les plus jeunes barbotant comme des canetons, s'élaboussant à plaisir ; le père secouant, après chaque plongeon, sa face ruisselante et son épaisse toison rayée de fils d'argent, en découvrant ses dents blanches dans un large sourire.

Au premier tintement du glas, tout s'immobilisa au dedans comme au dehors.

La mère demeura la cuillère en l'air, les petits le bec ouvert, les grands cessèrent leur jeu et Bourrel montrant sur le seuil sa bonne face rougie jusqu'aux oreilles par le rude contact du torchon de grosse toile, dit strictement :

“C'est fini.”

— Un bon chrétien de moins, observa la Denise.

— Un bon patron aussi, appuya le fils aîné d'un ton de regret sincère. Maître Justin était doux et humain au pauvre monde, il ne molestait pas ses serviteurs et ne méprisait personne. Là-bas, au régiment malgré ses galons, il avait toujours une bonne parole et un paquet de tabac pour les camarades.

Maître Monroy, doit être bien triste, malgré sa dureté pour son garçon, dit la mère.

— N'empêche que c'est lui qui l'a tué, à ce qu'on prétend, opina le cadet.

— Tais-toi, Charlot, ne répète pas de semblables choses, interrompit Denis ; crois-tu Dieu possible qu'un père tue son enfant ?

— Un père comme le nôtre, bien sûr que non ; mais encore, ce n'est point la même chose, et malgré leurs écus et leurs biens au soleil, je ne changerais pas mon sort avec celui des héritiers de la ferme.

— Ni moi, ni moi ! s'écrièrent d'une seule voix les trois frères en âge d'exprimer leurs sentiments, dans un élan d'enthousiasme auquel les plus petits se joignirent de confiance.

“C'est que nous nous aimons solidement, mes fioux, dit le père rayonnant, et que tout l'or du monde ne vaut pas le bonheur d'être unis comme les cinq doigts de la main. Dieu nous conserve pareillement !”

— Ainsi soit-il ! répondit pieusement comme Bourrel en embrassant son dernier-né, tandis que son mari plaquait à la ronde de gros baisers sonores ou des tapes amicales.

Sa soupe avalée à la hâte, il mit une chemise blanche, sa blouse bleue du dimanche, et se disposa à aller rendre ses devoirs à son patron.

L'aîné, Etienne, qui travaillait aussi à la ferme depuis son congé, s'appropriait à

l'accompagner.

— Tu viens avec moi, garçon ? interrogea Denis...

— S'il vous plaît, mon père, je serais content de revoir une dernière fois mon ancien sergent. Il m'a appelé au milieu de son délire, à ce que raconte le père Cosa que ; mais maître Monroy n'a permis à personne d'approcher son fils vivant ; il ne le défendra plus maintenant qu'il est décédé.

— Tout ça, ce sont des menteries d'ivrogne que des gens de bon sens ne devraient pas répéter. Je suis sûr que M. le maire te ferait bon accueil.

— Seulement, vois-tu, mon gars, ajouta le brave homme en se grattant la tête, il doit avoir un gros chagrin et comme t'as quasiment l'âge du défunt et que vous avez servi ensemble, ça pourrait doubler sa peine.

— Vous avez raison, dit Etienne ; sensible à cette délicatesse du coeur, que l'éducation ne suffit pas à donner ; je n'irai pas aujourd'hui.

Denis ouvrit la porte donnant sur la route et se dirigea vers la ferme.

Mais à peine eut-il fait trois pas, qu'un cri de surprise appela toute la maisonnée.

— Jésus ! Seigneur ! Qu'est-ce qu'il y a, mon homme ? s'écria la Denise toute apeurée, en voyant son mari enlever dans ses bras robustes le corps inanimé d'une femme dont la tête livide se renversait sur son épaule.

Doucement, il la déposa avec précaution sur la couchette, pendant que dame Bourrel ramassait délicatement le petit enfant roulé dans le fossé, riant et gazouillant sur son lit de gazon avec l'heureuse insouciance de son âge.

La bonne créature lui fit une petite place à côté des siens et s'empessa auprès de la mère, s'efforçant vainement de la rani-

mer, lui passant sur la figure un linge mouillé, lui frottant les tempes avec du vinaigre, lui frappant dans les mains.

Etienne disposait des serviettes devant l'âtre pour réchauffer ses membres tandis que le père expédiait ses autres fils dans toutes les directions.

— Cours à la ferme, Charlot, le médecin y est peut-être encore ; toi, Michel, va prévenir M. le curé et toi Claude, le garde-champêtre.

Chacun obéit, et de toute la nichée, il ne resta au logis que l'aîné et les deux derniers, François, bébé de dix mois qui partageait son dodo avec le bébé inconnu et Prosper, jeune homme de trois ans qui intimidé par le triste spectacle, demeurait à la porte, le doigt dans son nez d'un air dubitatif.

Le médecin arriva le premier, mais il ne put que constater le décès causé par la rupture d'un anévrisme.

— Pauvre femme, dit-il, en laissant retomber sa main inerte, elle n'a guère plus de vingt ans. Vraiment la mort fauche aujourd'hui les jeunes pousses.

— Si jeune et si belle ! s'exclama la Denise, en contemplant avec une profonde pitié le pâle visage de l'étrangère.

C'était, en effet, une charmante créature ; ses traits fins et délicats étaient encadrés d'une épaisse chevelure d'or retombant en lourde masse sur l'oreiller de grosse toile ; ses yeux fixes et vitreux étaient d'une nuance indéfinissable entre l'émeraude et le saphir ; ses mains blanches ne semblaient pas habituées aux rudes travaux des champs et bien que sa mise fût des plus simples, elle indiquait une certaine aisance.

Quant à l'enfant, ses langes brodés, son bonnet ruché, sa pelisse ouatée, n'avaient

rien de commun avec la livrée des malheureux.

“Qui est-elle ? d'où vient-elle ? où allait-elle ?” interrogea le médecin.

Triple question à laquelle nul ne pouvait répondre.

On fouilla vainement les vêtements de la morte ; ils ne contenaient ni argent, ni papiers, ni aucun indice propres à reconstituer son identité, et l'enquête ordonnée à cet effet n'eut pas un meilleur résultat.

Quelques jours après deux cercueils, l'un couvert de couronnes, suivi d'un nombreux cortège d'amis et de parents en tête desquels marchait le maire de Duvy, entouré de ses enfants, — l'autre orné d'un simple bouquet de fleurs des champs est suivi de Denis et de sa famille, — gravissaient lentement l'étroit chemin montant au cimetière.

Justin fut solennellement déposé dans le caveau de la famille des Monroy.

L'inconnue reposa sous une simple croix de bois, sans nom, sans épitaphe.

Après le défilé, Denis, son chapeau à la main, s'approcha du maire, sanglé dans sa redingote.

“Allons, décidément, monsieur le maire, vous ne voulez rien faire pour ce “trot” là ?” dit-il en désignant l'orphelin que la Denise portait maternellement dans ses bras. “Ce serait pourtant une brave action et qui ferait plaisir à celui que nous pleurons tous.

Le fermier eut un geste sec de refus.

“Non, répondit-il durement, la commune a assez de ses indigents, sans s'embarasser de ceux du dehors : celui-ci sera envoyé à l'hospice.

— A l'hospice ! répéta Bourrel indigné, point, monsieur Monroy, et puisque vous le prenez ainsi, tans pis pour vous. Vous

avez un enfant de moins... J'en ai un de plus !”

Avec “un de plus” la bénédiction divine sembla s'asseoir à l'humble foyer.

Le chômage et la famine, sa soeur, ces deux plaies des ménages pauvres, s'en allèrent de compagnie, les bras eurent leur besogne, les estomacs leur ration et la huche ne se trouva plus jamais vide comme devant.

“C'est toi, mon p'tit gars, qui nous apporte la chance”, disait Bourrel en caressant de sa main calleuse, les boucles blondes de l'orphelin ; “je ne suis pas beaucoup plus riche depuis que tu es là, mais assurément, je suis moins pauvre.”

D'ailleurs “contentement” passe riches, se” et le bonhomme content de lui et des autres satisfait de sa bonne action, ne demandait à Dieu que travail et santé.

La prière était trop modeste pour n'être pas exaucée.

Avec “un de moins” la tristesse et le deuil entrèrent à la ferme des Monroy.

La mort en avait appris le chemin, elle ne l'oublia plus, et, bien des fois, les fenêtres closes du grand salon s'ouvrirent pour regarder de leurs yeux de verre, passer, l'un après l'autre, les héritiers du maître qui, morne et silencieux, les conduisait rejoindre leur aîné.

Peu à peu, le caveau de famille s'emplissait, la maison se vidait.

Bientôt, de toute cette lignée dont il était si fier, il ne resta plus au malheureux père qu'une petite-fille née de sa nièce et du frère de Justin.

“Pauvre homme ! il fait pitié, on lui donnerait cent ans”, disaient les commères en le voyant tout courbé, suivre tête nue le cercueil de son dernier.

Comme les années de campagne, les années d'épreuves comptent double et celles

qui venaient de s'écouler accablaient lourdement les épaules du vieillard.

Sa haute taille s'était voûtée, ses cheveux grisonnants étaient devenus tout blancs, sa démarche était moins ferme.

Mais il se raidissait quand même, sa voix demeurait brave et impérieuse ses yeux secs, et son front creusé de rides profondes ne s'inclinait même pas pour la prière.

Tel un chêne superbe, malgré les orages brisant ses rameaux, dispersant son feuillage, dresse encore fièrement sa cime altière vers le ciel en feu.

Cependant, lorsqu'à la porte du cimetière, il vit défiler, chapeaux bas, les six robustes gars de Bourrel, le maire ne put réprimer un mouvement de sourde colère, et, quand le septième, Justin, sa petite main dans celle de son père adoptif, passa à son tour devant lui, il lui jeta un si mauvais regard que le pauvre se serra tout craintif contre Denis.

Jean Monroy se rappelait-il que ses malheurs successifs dataient de la venue du petit étranger.

Se reprochait-il sa dureté ?

Voyait-il une punition divine dans ces deuils répétés le laissant seul au bord de la tombe ?

Méditait-il les paroles de l'humble journalier : "Vous avez un enfant de moins. J'en ai un de plus !"

"Un enfant de moins !" Quelle amère ironie !

C'était maintenant : "tous de moins !"

Et pas un ne serait là pour lui fermer les yeux.

Avec le courage du désespoir, il se cramponna au seul bien qui lui restât, sa petite Rosette.

C'était une mignonne fillette, frêle et délicate comme sa mère à qui elle avait coûté la vie.

Privée des soins maternels et confiée aux servantes, elle avait à grand-peine franchi les difficiles étapes de la première enfance, arrêtée à chaque pas par quelque fièvre, quelque bronchite la terrassant à l'improviste comme un voleur au coin d'un bois.

Et le grand-père, épouvanté, mettait la maison en émoi, donnant les ordres les plus contradictoires, faisant courir à droite, à gauche, envoyant à la ville, télégraphiant à Paris, appelant les plus célèbres médecins au chevet de sa chère malade.

Ce père si dur, si impitoyable, était le plus tendre des "bons papas."

Rosette n'avait qu'à exprimer un désir pour qu'il fût obéi comme un ordre, qu'à proférer une plainte pour que bêtes ou gens, ceux qui avaient le malheur de lui déplaire, fussent sacrifiés sans miséricorde.

Tous les coqs de la ferme eurent le cou tordu parce que le chant matinal réveillait trop tôt "la demoiselle", et plusieurs servantes reçurent leur congé pour ne pas satisfaire assez vite ses caprices.

Le résultat de cette belle éducation fut de gâter absolument les qualités naturelles de l'enfant.

Flattée, adulée, choyée, elle ne tarda pas à se croire d'une essence supérieure à tous ceux qui l'entouraient et devint aussi fière, aussi intraitable, aussi arrogante que maître Monroy lui-même.

III

Le petit Justin (Etienne, son parrain, lui avait donné ce nom en souvenir de son ancien chef) venait d'atteindre ses neuf ans. C'était un ravissant blondin, aux joues vermeilles, à la peau transparente, aux yeux changeants comme ceux de sa mère. Nature fine et nerveuse, il contras-

tait avec ses frères d'adoption qui, plus épais, plus lourds, avaient pour lui une admiration protectrice, et une tendresse pleine de précautions, comme pour un objet fragile et précieux.

“Il est si mignon”, avait coutume de dire le père Bourrel en caressant délicatement ses boucles soyeuses.

“Quand je l'embrasse, j'ai toujours peur de le casser”, ajoutait Etienne avec un gros rire.

C'était la joie de leur coeur, le plaisir de leurs yeux, et jamais ombre de jalousie ne s'était glissée dans ces âmes simples. Aussi l'orphelin adorait-il cette famille qui s'était faite sienne, sans oublier celle qu'il n'avait pas connue. Doué d'une intelligence vive et d'une sensibilité précoce, il sentait profondément ce qu'il avait perdu et ce qu'il avait trouvé, gardant pieusement le culte des morts et, voyant une reconnaissance au-dessus de son âge aux vivants qui s'étaient si volontiers serrés pour lui faire place à leur foyer, à leur table et dans leur coeur.

Parfois, agenouillé devant le tertre de gazon où reposait sa mère, il cherchait à se rappeler cette fugitive vision, à se figurer comment elle était avant de retourner parmi les anges.

Et son père ?

Ressemblait-il à ce bon papa Denis, qui l'aimait tant et si bien ?

Il unissait ces êtres chers dans la même pensée et, chaque dimanche, il suspendait une couronne de fleurs ou de feuillages, aux deux bras de la croix à la mémoire des deux absents.

D'un naturel grave et réservé, sans être sauvage, il fréquentait peu les enfants du village, se contentait de la société de ses frères.

Seul le père Cosaque lui inspirait une certaine sympathie.

Bien qu'il ignorât la rencontre de sa mère et du vieux mendiant (celui-ci dans sa défiance craintive des gens de justice, ayant jugé prudent de n'en point parler.) Il était attiré vers lui par une sorte d'affinité, écoutant ses interminables histoires de guerre, ses récits de chevauchées et ses divagations d'ivrogne sur sa jeunesse et son pays. Le père Cosaque avait eu, en effet, une existence fort tourmentée.

Entré en France avec les alliés, en 1815, il les avait laissés repartir sans lui, la terre française lui semblait sans doute plus agréable et plus douce que les désolantes steppes de l'Ukraine.

Il était donc demeuré à Duvy, y avait pris femme et faisait souche...

On ne peut malheureusement ajouter “d'honnêtes gens”, le Russe ayant gardé de ses incursions d'antan des habitudes pillardes et une fâcheuse tendance à confondre le tien et le mien qu'il avait fidèlement transmise à ses enfants et qui leur valait, comme à lui, de désagréables démêlés avec les gendarmes.

Mais il rachetait ce “léger” défaut par d'autres qualités fort appréciées des gens du pays. Il était d'humeur obligeante et joviale, avait toujours force drôleries à conter dans son dialecte bizarre mélange de patois picard et de petit-russien. Il dansait la cosaque en s'accompagnant sur le fifre et l'accordéon avec force singeries et grimaces, et il ne pouvait y avoir de noces, de festins, de réjouissances, sans lui.

Véritable bohème, ivrogne et paresseux, il n'avait jamais voulu travailler à amasser quelques sous pour sa vieillesse. Insouciant du lendemain, comme l'oiseau sur la branche, picorant de-ci de-là, chantant partout et riant toujours il avait atteint un âge avancé, sans modifier son genre de vie, ni se corriger de ses vices. Il vaga-

bondait, traînant sa misère et ses haillons, errant de ferme en ferme, couchant aux étoiles l'été, dans une grange l'hiver, en attendant qu'on le trouvât mort au bord de quelque fossé.

De toute sa progéniture, il ne lui restait qu'une petite fille, répondant au nom prétentieux de Zémillia. Il l'emmenait avec lui par les grands chemins ; mince et fluette, elle se glissait dans les caves, les poulaillers, pour dérober quelque pichet de cidre ou quelques oeufs frais pondus qu'elle rapportait au vieux renard revenant bredouille de sa quête.

Zémillia était une fillette dégingandée et fort laide. Elle avait les cheveux roux et embroussaillés, le visage grêlé comme une écumoire, le nez écrasé, héritage prématuré de son grand-père et des yeux verdâtres qui n'étaient jamais d'accord.

On la disait un peu idiote, cependant elle ne manquait pas de malice pour jouer de mauvais tours à ceux qui avaient le malheur de lui déplaire.

Le père Monroy en savait quelque chose.

Il avait beau jurer et tempêter, monter la garde autour de son verger, charger son fusil avec affectation ; pas une fois, depuis nombre d'années, il n'avait pu récolter une seule de ces belles poires "duchesse", d'une espèce unique, dont Rosette était si friande et qui mûrissait sous sa fenêtre... pour les belles dents de Zémillia.

"Si jamais je te pince, petite maraudeuse", grondait le fermier en voyant ses poiriers dévastés.

Elle ne faisait qu'en rire.

En revanche arrivait-il quelque accident à Justin, laissait-il s'égarer quelque volaille, cherchait-il vainement les oeufs de quelque dinde (ces volatiles ayant la fâcheuse habitude de pondre toujours loin

du nid), Zémillia battait les buissons lui ramenait le déserteur ou le conduisait au bon endroit.

Elle lui témoignait une affection jalouse et inquiète, singulier mélange de protection et de soumission. Elle l'eût défendu comme un petit frère et lui obéissait comme un chien.

Le père Cosaque, de son côté, lui montrait une amitié particulière lui prodiguant les noms caressants à la mode de son pays ; mon petit pigeon, ma tourterelle, comme les "iemschilk" à leurs chevaux. Il lui apprenait à jouer de l'accordéon en l'accompagnant sur le fifre, tandis que son troupeau picorait autour de lui, et que Zémillia assise sur l'herbe, écoutait, extasiée, cette étrange harmonie.

Justin avait beaucoup de dispositions et de goût ; sans méthode et sans autres leçons que celles du vieux vagabond, il parvenait à tirer de son ingrat et défectueux instrument des airs mélancoliques et doux sorte de mélodie triste et sauvage à la fois qui ravissait son maître improvisé.

"Tu joues aussi bien que l'hetman Gourkoff, un fameux musicien pourtant ma petite colombe, répétait-il, et tu pourrais entrer dans la musique impériale de notre petite père Alexandre!"

Justin avait une plus haute ambition. La musique ne lui suffisait pas, il avait soif de s'instruire, de devenir un savant comme M. Beaubuit, le maître d'école. Il n'osait exprimer ce désir, retenu par un sentiment de délicatesse bien rare à cet âge.

D'abord, c'était priver son père adoptif du maigre pécule que lui rapportait son "louage" comme gardeur de dindons, puis c'était un surcroît de dépense. L'école se payait alors, et, si peu que ce fût, les trente sous par mois que versait Bourrel pour

son dernier-né, Prosper, grevaient déjà suffisamment son modeste budget... surtout pour le profit qu'en tirait l'écolier.

Prosper, en effet, était loin de montrer une passion immodérée pour l'étude.

Il pleurait toutes les larmes de son corps en prenant le chemin abhorré de la classe, et souvent, au premier détour, il prenait... la clef des champs et venait retrouver Justin à l'herbage.

"Laisse-moi garder tes bêtes, lui disait-il.

— Oui, seulement, prête-moi ton livre."

Et le nez plongé dans l'abécédaire, il s'évertuait à en déchiffrer les mystères. Un jour, Denis le surprit dans cette grave occupation.

"Que fais-tu donc là, petiot ?" lui demanda-t-il, pendant que maître Prosper se dissimulait derrière un tronc d'arbre.

— T'as donc envie de devenir un savant ?

L'enfant ne répondit pas, ses yeux parlaient pour lui.

"T'es encore bien petit, mais il n'est jamais trop tôt pour bien faire. Tu accompagneras Prosper à l'école et j'espère que tu en profiteras mieux que lui.

Le lendemain, le brave homme présenta lui-même son nouvel écolier à l'instituteur.

"Soignez-le bien, monsieur Beaubuit, il a la tête moins dure que ses frères et vous donnera de la satisfaction. Pour ce qui est du prix, vous m'excuserez si je suis quelquefois en retard.

— Laissez donc, monsieur Bourrel, ne parlons pas de ça. Je ferai comme vous. "J'aurai un élève de plus !"

M. Beaubuit était le type de ces modestes et consciencieux instituteurs qui souvenent prodiguent autant de savoir et de mérite dans leurs humbles chaires de cam-

pagne, que bien des illustres professeurs au nom retentissant, volant de salons en salons, aux cours desquels on vient en équipage.

Si les élèves montraient moins de zèle à franchir sa porte que le public mondain celle des conférenciers à la mode, la faute n'en était certes pas à son engagement mais aux multiples séductions du dehors.

Le ciel bleu, le gai soleil, contrastant avec la classe triste et sombre, les papillons aux ailes diaprées, libres de s'envoler dans l'azur, eux ! les linots et les pinsons, narguant les dénicheurs, à l'ombre des bois, les bluets et coquelicots se balançant sur une mer d'épis dorés, comme des voiles multicolores sur les flots argentés, les cerises vermeilles appelant les lèvres rouges, les pommes tentatrices pliant elles-mêmes les branches jusqu'aux menottes avides des petits-fils d'Adam, tout cela entraîne à l'école buissonnière, l'été comme l'hiver les glissades sur l'étang glacé, les bonshommes de neige et les combats homériques aux projectiles moins dangereux que ceux de M. Turpin.

Il fallait une force de volonté bien rare chez des écoliers, pour éviter les pièges tendus sur leur chemin par cette bonne Nature, complice du poète disant :

Enfants, aimez les champs, les vallons, les
[fontaines,
Les chemins que le soir emplit de voix
[lointaines,
Et l'onde et le sillon, flâne jamais assoupi
Où germe la pensée à côté de l'épi.
Prenez-vous par la main et marchez dans
[les herbes,
Regardez ceux qui vont liant les blondes
[gerbes,
Epelez dans le ciel plein de lettres de feu
Et quand un oiseau chante, écoutez par
[ler Dieu

Justin, lui, résistait à la tentation.

Qu'il fit beau ou laid, que la pluie fit rage ou que le soleil dardât ses rayons, que la grêle le cinglât au visage ou que le vent s'engouffrât dans son manteau, il arrivait toujours et quand même le premier, grillé ou transi, suant et soufflant, les mains violettes ou les joues écarlates, et s'installait bien vite à son pupitre.

Jamais M. Beaubuit n'avait eu un pareil élève.

En moins d'un an, il sut lire, écrire, compter mieux que tous ses camarades. Il est vrai que, si on l'eût écouté, il eût travaillé fêtes et dimanches.

Mais Bourrel n'entendait pas de cette oreille.

"Il faut jouer et courir comme les autres, bon lieu, ça ne suffit pas d'être bien savant, faut encore être bien portant."

Justin obéissait à regret et passait chaque jeudi avec un de ses frères qui se le disputaient à qui mieux mieux et attendaient impatiemment leur tour.

Avec Etienne, son parrain, il conduisait la charrue, écoutant les récits militaires, et brandissant l'aiguillon comme une baïonnette, lorsque l'ex-zouave lui racontait l'assaut de Sébastopol ou la prise de Malakoff.

Avec Charles, qui travaillait aux cressonières, il coupait, bottelait, empilait les cressons dans les grandes mannes ; s'intéressait à tout, questionnant sur tout, et si obligeant, si serviable, que le patron, en passant, avait toujours pour lui une bonne parole et une tape amicale.

Avec Claude qui était berger il s'en allait dans les gras pâturages dans les vertes prairies entouré du troupeau bêlant et bousculant, des brebis, des agneaux et des chiens, qui le connaissaient aussi bien que leur maître, il aidait ce dernier à installer le parc et parfois par grande faveur, ob-

tenait de passer la nuit avec lui dans sa petite cabane où l'on a déjà si peu de place pour un !

Avec François qui était cantonnier, il cassait des pierres sur la route en échangeant un cordial "bonjour" avec les voyageurs se rendant à la gare, les ménagères se rendant au marché, et le bon vieux docteur, se rendant près des malades, qui avait reçu jadis le dernier soupir de sa mère.

Avec Michel, qui était "garde" du moulin de feu Pierre Monroy, il apprenait à connaître ce mécanisme ingénieux et compliqué, il allait en bateau sur la rivière en se gardant bien d'approcher de la vanne dont son frère lui expliquait le danger. Et le petit garçon s'évertuait à comprendre la force prodigieuse de cette eau si légère faisant mouvoir ces grosses meules si lourdes. Le nez en l'air, il regardait les sacs monter et descendre, se balançant pesamment au bout d'une corde comme d'énormes taupes blanchies ; les garçons meuniers, avec leur visage enfariné comme Pierrot, passant et repassant devant les larges baies ouvertes, se penchant dans le vide, à croire qu'ils allaient tomber.

Ou bien il remontait la vallée, jusqu'au Fond-de-Vaux, sorte de gorge sauvage, couronnée de bois touffus, hérissée de pins rabougris, semée de blocs de granit, creusée d'innombrables terriers à l'entrée desquels émergeant de temps en temps, le museau d'un lapereau friand de serpolet, il s'étendait sur l'herbe verte, fleurant le baume et le romarin et relisait quelques récits de guerre, évoquant les grands choes d'épées, croyant entendre gronder le canon, car il adorait les histoires militaires et les recherchait avidement comme les souvenirs de caserne de son grand frère Etienne, ou les divagations homériques du père Cosaque.

Parfois alors, d'un buisson de houx, ou d'un fouillis d'églantiers, sortait une tête embroussaillée suivie d'un long corps en guenille, et Zémillia venait sans bruit se pencher sur l'épaule du lecteur fixant ses gros yeux ronds sur les lignes blanches et noires, bien que ce fût lettre morte pour elle.

“Est-ce beau Zémillia? demandait-il en riant.

— Très beau, répondait-elle gravement

— Ça t'amuse !

— Oui, puisque ça t'amuse.”

Une étrange affection unissait ces deux êtres, sorte de pitié attendrie chez l'un, admiration naïve chez l'autre.

“Sans papa Denis, pensait Justin, j'aurais peut-être été ainsi.”

Et il lui semblait payer une dette à moins favorisée que lui, en ne repoussant pas cette pauvre créature disgraciée, rebutée de tous.

Devinait-elle ce sentiment ? comprenait-elle cette délicatesse ? appréciait-elle cette générosité ? Ses réflexions n'allaient pas si loin. Etre tout d'instinct, elle sentait mieux qu'elle ne raisonnait.

Justin était bon pour elle.

Et elle eût donné sa vie pour Justin.

Un matin, M. Beaubuit entra dans la salle d'école, tenant par la main une fillette dont les vêtements de drap fin, la mise soignée, contrastaient avec les sabots et les hardes grossières des autres écoliers.

Comme dans beaucoup de villages, à cette époque, l'école réunissait garçons et filles, les uns à droite, les autres à gauche.

“Voilà votre place, mon enfant, dit l'instituteur en désignant à la “nouvelle” un pupitre en face de Justin, qui occupait le premier rang en qualité de “tête de classe.”

La petite personne le toisa dédaigneu-

sement avec une hauteur digne de son grand-père.

“Je voudrais bien ne pas être à côté d'un mendiant” dit-elle d'un ton sec qui fit monter le rouge au front de Justin.

Le maître feignit de ne pas entendre, c'était la petite fille de “M. le Maire” et il faut ménager l'autorité dont on dépend.

Mlle Rosette devait entrer au couvent, mais seulement après sa première communion.

Jusque-là, son grand-père, retardant le plus possible la séparation avait décidé qu'elle suivrait la classe de M. Beaubuit, où elle trouverait les égards dus à son rang.

“Tu es la petite fille de Jean Monroy, on ne t'oubliera pas si tu ne l'oublies pas toi-même”, lui avait-il dit.

L'oublier ! elle n'avait garde.

Pénétrée de son importance, fière de sa fortune et de la situation de “bon papa” elle voulait primer en tout, à l'étude comme au jeu.

Et Rosette n'en prenait pas le chemin.

En classe, dès que la leçon commençait elle se plaignait de lassitude, de maux de tête, et comme Jean Monroy avait bien recommandé qu'on ne la fatiguât ni ne la contrariât en rien, on s'empressait de la reconduire à la ferme.

À la récréation, elle ne voulait jouer qu'avec les enfants bien mis et dont les parents, fermiers, meuniers ou cressonniers, approchaient sans l'égaliser, de la position de ses parents. Encore les blessait-elle par ses airs de hauteur.

Bientôt elle fut universellement détestée et dans ce monde en miniature, miroir fidèle des passions bonnes et mauvaises du grand, elle ne compta pas un ami.

Pas un ? Si.

Eh bien qu'elle se fût probablement in-

dignée de cette audace, un de ses camarades, le plus pauvre et le plus humble, lui témoignait une véritable amitié.

C'était Justin.

Bien souvent, et cela depuis des années, il avait contemplé de loin cette petite figure pâle collée aux vitres de sa chambrette, pauvre fleur de serre privée d'air et de soleil, pauvre oiselet prisonnier dans sa cage dorée. Il la plaignait de tout son coeur de demeurer ainsi recluse et solitaire, tandis que les enfants de son âge prenaient joyeusement leurs ébats.

De son grand fauteuil, blottie, sous les couvertures, enfoncée dans ses oreillers, elle les regardait d'un oeil jaloux, gambader dans la poussière de la route ou glisser sur l'étang glacé : et leurs cris, leurs rires, leur exubérante gaieté lui donnaient envie de pleurer.

Avec sa précoce sensibilité, Justin devenait ce gros chagrin.

Souvent il s'arrêtait au milieu d'une partie de saute-mouton ou de marelle en rencontrant le regard attristé de la petite malade où il croyait lire un muet reproche.

Ainsi s'ingéniait-il à lui être agréable, à satisfaire ses impérieux caprices.

Il avait pour compagnon habituel un rouge-gorge apprivoisé qui lui obéissait au doigt et à l'oeil, venant se poser sur sa tête, se glissant dans sa veste et dont le gentil manège et les joyeux "tirel" séduisaient fort Mlle Rosette.

Elle eut un désir fou de le posséder. Bien qu'il lui tint aussi fort au coeur que "Sans-souci" à son meunier. Justin le céda sans hésiter à la première réquisition de maître Monroy qui, avec ses façons d'autocrate, trouvait tout naturel de jouer les Frédéric et ne le récompensa pas même d'un simple "merci".

Quand Zémillia, enchantée de son larcin lui apporta une de ces belles poires fondantes, fruit de Tantale pour leur propriétaire, il gronda bien fort la maraudeuse, et, la nuit même, déposa sur la fenêtrée de sa petite voisine la duchesse savoureuse qu'il eut la joie de lui voir croquer à belles-dents.

Un jour, il s'avisait de lui donner une aubade avec son accordéon.

Mais le succès ne répondit pas à son attente, Mlle Rosette qui avait probablement ses nerfs ce jour-là, fit inviter le malencontreux musicien à aller jouer plus loin, et il obéit tout déconfit.

Bien qu'il n'eût guère à s'en louer, Justin excusait volontiers les défauts que ses camarades moins patients qualifiaient d'insupportables et dont, sans lui, ils eussent plus d'une fois retiré de malicieuses vengeancees.

Rosette ignorait cette quasi-protection, dont elle se fût montrée, au reste, plus offensée que reconnaissante, et détestait, autant qu'elle le méprisait, l'enfant trouvé dont elle faisait son souffre-douleur.

C'était lui, en effet, qui avait la désagréable corvée de la reconduire à la ferme, lorsqu'elle avait ses "vapeurs" : maître Monroy ne voulait pas que sa petite-fille s'aventurât seule par les chemins, et elle ne lui rendait pas cette mission de "confiance" agréable, au contraire.

Assurée de l'impunité, l'enfant gâtée s'évertuait à jouer tous les tours possibles à son jeune Mentor, ministre responsable des sottises de son tyran.

Mais il n'osait ou ne voulait s'en plaindre, tenant malgré tout à ce rôle ingrat de protecteur auquel il trouvait quand même une certaine douceur.

Elle était si joliette, si brave, "la demoiselle" dans son pimpant ajustement

sous son coquet chapeau de paille ombrageant son charmant visage, encadré de boucles soyeuses que ne parvenait pas à enlaidir sa moue dédaigneuse.

Et le jeune garçon au teint hâlé, aux gros sabots, à la veste rapée, qui la suivait à distance respectueuse, en portant son petit panier, contemplait avec une admiration naïve cette mignonne créature dont le pied léger courbait à peine les pâquerettes et les boutons d'or redressant leurs têtes pour la voir passer.

Un matin, c'était au moment des compositions des prix, M. Beaubuit venait de dicter les questions d'histoire, et Justin, laborieusement penché sur sa copie, s'appliquait de tout son coeur, lorsque Rosette qui, le nez en l'air, n'avait pas encore écrit une ligne, se plaignit tout à coup de violentes douleurs de tête, demandant avec insistance qu'on la reconduisit à la ferme.

Justin se leva.

"Finis ta composition, mon enfant", dit l'instituteur qui n'était pas absolument dupe de ses feintes indispositions.

Mais la fillette n'entendait pas de cette oreille, elle redoublait ses plaintes, ses gémissements, tandis que l'écolier faisait voler sa plume.

Enfin n'y tenant plus, il termina hâtivement et tendit sa copie à son maître.

"Oh! mon pauvre Justin, je crains bien que tu n'aies manqué ton prix, dit ce dernier en hochant la tête.

— Je me rattraperai l'année prochaine, monsieur Beaubuit, répondit le brave garçon en étouffant un soupir; je suis prêt, mam'zelle Rosette."

La fille passa devant lui, sans mot dire: elle avait failli attendre!

Ils s'en allèrent de compagnie, elle en avant, la tête haute, les lèvres pincées, l'air dur et méprisant, — lui faisant con-

tre fortune bon coeur et fredonnant un vieux Noël.

"Tais-toi, tu me fais mal à la tête" dit-elle d'un ton de commandement.

Il obéit aussitôt et continua de marcher silencieusement.

"Alors, tu n'auras pas ton prix d'histoire à cause de moi? dit Rosette irritée de sa soumission.

— C'est probable, mam'zelle.

— L'aurais-tu eu sans cela?

— Je n'en sais rien.

— Moi, je n'en crois rien. Heureusement, je t'ai fourni un prétexte pour excuser ton échec.

— Ce n'est pas aimable, ce que vous me dites là, mam'zelle Rosette, mais quand on souffre, on n'est pas de bonne humeur. Ça vous fait bien mal?

— Pas du tout. Je m'ennuyais à l'école, voilà tout.

— Ah! par exemple! si j'avais su...

— Est-ce que tu te permettrais de me blâmer, par hasard?

— Ça ne me regarde pas.

— Et si ça te regardait?

— Eh bien! si ça me regardait... je vous dirais que ce n'est pas beau de mentir.

— Je fais ce qui me plaît.

— Je le vois bien.

— Et s'il me plaisait de te faire gronder?...

— Oh! ça ne serait pas la première fois.

— Tu n'as qu'à te plaindre à mon grand-père, dit-elle avec un rire moqueur.

— Je ne me plaindrai pas; d'abord ça pourrait attirer de la peine à mon père Denis.

— C'est possible.

— Ensuite, ça ne servirait à rien.

— C'est certain.

— Enfin, parce qu'au fond vous êtes

plus à plaindre que moi.

— Moi !

— Oui, vous toute belle demoiselle que vous êtes, bien riche et bien considérée, vous êtes au-dessous du pauvre garçon que je suis quand vous me faites gronder injustement et c'est moi qui ai à vous pardonner, ce que j'ai fait de bien bon coeur, car, au fond, vous n'êtes pas méchante, mais seulement mal éduquée.

Rosette était blanche de colère.

Un mendiant ! un enfant trouvé ! avoir l'audace de lui parler ainsi.

C'était trop fort.

Elle allait se plaindre à son grand-père... et sans tarder... et il l'écouterait, elle.

Ils étaient arrivés au pont de bois formé de quatre planches jetées sur la rivière.

Selon sa coutume, Justin voulut prendre la main de sa compagne.

“Je n'ai pas besoin de toi”, dit-elle en le repoussant.

Mais ce mouvement trop brusque lui fit perdre l'équilibre, son pied glissa et elle tomba à l'eau.

Justin poussa un cri de terreur et plongea sans hésiter.

En quelques brassées, il la ramena à la surface et chercha à regagner la berge.

Mais il n'était pas très habile nageur et la fillette cramponnée à son cou paralysait ses mouvements.

Il faisait de vains efforts pour lutter contre le courant qui l'entraînait vers le moulin.

“Au secours ! au secours !” appela-t-il d'une voix haletante.

Mais rien ne répondit.

A cette heure, tout le monde était aux champs, les deux rives étaient désertes.

Seul, un bateau sans batelier se balan-

çait parmi les nénuphars. S'il pouvait seulement l'atteindre !

Mais non ! le sourd grondement de la vanne se rapprochait de plus en plus, une force irrésistible les poussait vers l'abîme.

Seul, Justin aurait pu se sauver, la pensée ne lui vint même pas.

Réunissant toutes ses forces dans un suprême appel :

“A moi ! Michel ! cria-t-il.

A travers le nuage opaque qui déjà couvrait ses yeux, il crut voir le bateau s'agiter, une ombre se dresser et se pencher sur le bord...

Il voulut crier encore... mais l'eau l'étouffait... il se sentit couler et perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il était dans le grand lit des Bourrel, tous réunis à son chevet.

“Ah ! mon pauvre lieu ! quelle peur tu nous as faite !” s'écria dame Bourrel en s'essuyant les yeux avec son tablier, tandis que Denis respirait comme un soufflet de forge.

“Et... et mam'zelle Rosette ?

— Sauvée aussi, répondit Michel en se mouchant bruyamment ; le médecin t'a quitté pour retourner près d'elle.

— Sauvée par qui ?

— Mais par toi, je pense, mon gars, vu que Michel vous a retrouvés ensemble sur la berge... mam'zelle Rosette cramponnée à ton cou et toi la serrant si fort, si fort qu'on n'pouvait quasiment vous détacher.

— Et le bateau ?

— Le bateau ? il était sur la rivière donc et ne serait pas venu tout seul à votre secours ?

— Je croyais... je me serai trompé.

— En attendant, filleul, maître Monroy te doit une fière chandelle”, dit Etienne.

Justin ne répondit pas, il n'était qu'à demi rassuré sur les conséquences de cet accident qui pouvait lui être imputé à blâme.

En effet, dans son désespoir, le vieillard l'accusait de son malheur.

Il n'avait pas veillé sur Rosette, c'était de sa faute !

Et au lieu d'éloges bien mérités. Justin ne reçut que d'amers reproches.

La fillette seule eût pu le justifier et, malgré son humeur vindicative, elle n'y n'y eût pas manqué sans doute.

Mais hélas ! à la suite de cette commotion, une fièvre violente s'était déclarée et elle était dangereusement malade.

Pendant plusieurs mois elle fut entre la vie et la mort et dès qu'elle fut transportable, les médecins ordonnèrent son départ pour Nice.

Lorsque la voiture, qui emportait le grand-père et la petite-fille, sortit, de la ferme, Justin, qui se tenait tout triste sur le seuil de la chaumière, aperçut un mouchoir s'agitant à la portière.

Mais il n'osa prendre pour lui cet adieu.

Rosette était maintenant en pension.

A son retour du Midi, son grand-père l'avait placée à Paris, chez les dames de Sainte-Clotilde, où elle devait terminer son éducation à peine ébauchée.

Justin, lui, était au collège.

M. Beaubuit, émerveillé de ses brillantes dispositions, avait demandé une bourse pour lui. Lorsqu'il avait prié le maire d'apostiller sa demande, ce dernier s'y était vertement refusé. A quoi bon développer chez ces gens-là des idées au-des-

sus de leur position ? De pauvres diables destinés à gratter la terre en savaient toujours assez long !

L'instituteur avait tenu bon et, avec une fermeté à laquelle maître Monroy n'était pas habitué, avait insisté sur cet acte de justice auquel, plus que tout autre "M. le maire" devait son concours, après le service signalé rendu par Justin à sa petite-fille.

Le fermier avait froncé le sourcil.

Il n'aimait avoir d'obligation à personne et n'admettait pas plus les leçons que les idées généreuses qui ne sortaient pas de son propre cerveau.

"Je ferais volontiers quelque chose pour ce garçon s'il se conduisait bien, plus tard, dit-il froidement ; mais encourager une ambition déplacée serait lui rendre un mauvais service. D'ailleurs, vous vous exagérez l'importance de ses petits succès. A votre école il est le premier, parce qu'il est avec des ânes, mais au collège il serait vraisemblablement le dernier."

Et sans en écouter davantage, il avait tourné le dos à l'instituteur déconfit.

Mais M. Beaubuit ne s'était pas tenu pour battu.

Profitant d'une absence de l'irascible vieillard il avait chaleureusement plaidé la cause de son élève auprès de l'adjoint, homme juste et bienfaisant qui s'y était intéressé, avait pris l'affaire en main et mené toutes les démarches si rondement, que lorsque le maire était entré dans sa commune, elle comptait un administré de moins et le collègue de Beauvais un élève de plus.

Trop fier pour manifester une colère inutile, maître Monroy se renferma dans une dédaigneuse indifférence, affectant d'ignorer même l'existence du jeune boursier. Mais M. Beaubuit se faisait un

malin plaisir de la lui rappeler.

“Il marche, notre protégé, il marche !” lui répétait-il quand il le rencontrait, en lui énumérant complaisamment ses succès.

“Grand bien lui fasse !” répondit sèchement le fermier.

Il avait fini par prendre en grippe cet enfant trouvé, si durement repoussé par lui jadis, et qui sans lui, malgré lui-même gagnait peu à peu sa place au soleil.

Son éloge l'irritait comme une critique personnelle. Son dévouement même n'avait pas obtenu grâce devant lui. Il lui en voulait doublement d'être beau, intelligent et bon, et s'il ne lui reprochait pas d'avoir sauvé sa chère Rosette, il cherchait à en diminuer le mérite. Après tout, il n'avait fait que réparer son imprudence et sa sottise ; c'était à lui de mieux veiller sur le trésor qui lui était confié.

Au fond, il souffrait, dans sa vanité, de l'intervention de ce mendiant, de ce vanu-pieds, dans sa vie, dans ses affections. Lui être redevable de quelque chose était insupportable à son orgueil. La moindre allusion à ce sujet le mettait hors de lui.

Rosette partageait-elle ces sentiments ?

Assurément elle était trop petite-fille de son grand-père pour qu'une certaine dose d'humiliation ne se mêlât pas à sa reconnaissance. La généreuse conduite de Justin lui rendait plus sensible la conscience de ses torts, et sa fierté se révoltait à l'idée que celui qu'elle traitait avec tant de mépris s'était encore une fois montré supérieur à elle. Aussi pendant toute la maladie, résista-t-elle au désir de remercier elle-même son sauveur, retenue par une fausse honte l'emportant sur l'impulsion de son bon petit cœur.

S'il allait se moquer d'elle ? lui rappeler ses méchants propos, ne fût-ce que par un sourire, un regard ironique trahissant cette pensée :

“Sans moi, pourtant, vous seriez au fond de la rivière !”

Non ! elle ne s'abaîsserait pas devant lui !

Cependant, à l'heure du départ, au moment de quitter ces lieux où elle avait failli mourir, son ingratitude lui parut vraiment trop odieuse.

Quoi ! pas même un simple “merci” à ce pauvre garçon qui avait risqué sa vie pour elle !

Justement il était là sur le bord de la route, son bonnet à la main, pas l'air vainqueur, ni fanfaron, au contraire, mais triste, abattu, comme un chien rebuté par le maître qui l'abandonne.

Cette vue fit à Rosette l'effet d'un muet reproche et sans réfléchir davantage, obéissant à un irrésistible élan, elle se pencha à la portière et agita son mouchoir.

“A qui donc dis-tu adieu petite ?” interrogea maître Monroy.

Et elle répondit en rougissant :

“Au village, grand'père.”

L'étincelant soleil d'août dorait les moissons plus riches, plus abondantes que de coutume.

Le ciel propice aux moissonneurs, était d'un bleu de saphir, et les épis gonflés de grains, les arbres chargés de fruits, promettaient aux hommes une ample récolte de tous les biens de la terre. Les oiseaux gazouillaient dans les branches ; les cigales chantaient dans les blés... et ni la fronde d'un écolier, ni l'acier du faucheur ne venaient troubler leur ramage. La nature abandonnée à elle-même, déployait toutes ses magnificences pour l'œil du Créateur. On se fût cru au sixième jour de l'écriture, alors que Dieu n'avait pas encore donné le roi à la création.

On n'était cependant plus à l'âge d'or

des temps bibliques, mais en l'année de fer, de feu et de sang : 1870, que le poète devait appeler si justement "l'année terrible". Et si la solitude et le silence régnaient sur nos belles campagnes, c'est que le spectre de la guerre et de l'invasion les emplissait de terreur et de désolation.

Seul, un piéton, blanc de poussière, une valise à la main, hâtait le pas sur la route déserte suivie par sa mère seize ans auparavant.

Certes, elle-même n'eut pas reconnu dans ce grand garçon distingué, au sévère uniforme de Grignon, à la lèvre ombragée d'un léger duvet, le tout petit être blotti dans ses bras et serré frileusement contre son coeur.

Justin venait de terminer brillamment ses études, il avait tenu toutes les promesses de son enfance, et par son labeur acharné, sa conduite exemplaire, avait mérité l'estime de ses maîtres et l'amitié de ses condisciples. Mais il ne s'enorgueillissait pas de ses succès, en faisant hommage à son vieux maître, à ses parents adoptifs, et c'était à eux aussi qu'il s'empressait d'en rapporter le fruit. Plein d'une généreuse ardeur, il ne songeait qu'à leur rendre par son travail ce qu'ils avaient fait pour lui et à entourer leur vieillesse des mêmes soins qu'ils avaient entouré son enfance.

Aussi, tandis que ses professeurs, encourageant ses aptitudes, lui prédisaient les triomphes universitaires, lui ne songeait qu'à son village et à tous les êtres chers qui y attendaient son retour. D'ailleurs il avait sucé, sans doute avec le lait de la bonne Denise, l'amour de la terre; il n'avait pas pour ses nobles travaux, le mépris qu'affectent trop souvent les gens des villes. A Beauvais, sur les bancs du collège comme sur le pavé des rues, il

était demeuré le "terrien" attaché au sol arrosé de la sueur de ses pères et aspirant à le faire fructifier à son tour.

Il préférerait être un bon "rural" qu'un mauvais "citadin", et il n'avait point tort.

Longtemps (et c'avait été son chagrin) il avait craint que la force lui manquât, il se trouvait si délicat, si frêle, en se comparant à ses frères si robustes. Mais en grandissant, il avait compris qu'à notre époque de progrès, la terre elle-même se cultive autant avec la tête qu'avec les bras et que l'instruction est un instrument aratoire tout comme la herse et la charrue. Aussi laissant de côté Polytechnique et la Normale, vers lesquelles le poussaient ses professeurs, prépara-t-il modestement son examen pour Grignon, où il venait d'être admis dans un bon rang et dont il étrennait l'uniforme, tout joyeux de faire cette bonne surprise à ses chers parents.

Mais, contre son attente et contre la coutume, personne n'était venu le recevoir à la gare, et le coeur angoissé, comme celle qui le portait jadis, il suivait la longue route poussiéreuse, se demandant quel malheur l'attendait au bout et pour quoi pas un visage souriant, pas une main tendue, pas une voix amie...

"Bonjour, Justin !"

Le ton était rauque et la figure qui se levait du fossé, laide sale et repoussante.

Pourtant, dans sa tristesse de son isolement, le jeune homme en fut tout réchauffé et il répondit par un affectueux :
"Bonjour, Zémillia."

La grande fille, que les années n'avaient pas embellie, au contraire, vint à lui en dandinant son long corps maigre et le regardant avec une naïve admiration, se mit à rire niaisement en frappant dans ses mains.

Jamais, depuis qu'il n'avait quitté le village, elle n'avait manqué de venir ainsi saluer son retour.

C'est que pour elle, surtout, ce départ avait été un réel malheur, elle s'était sentie plus abandonnée que jamais et privée de cette protection efficace, de cette influence bienfaisante, elle s'était retrouvée en butte aux persécutions haineuses des gamins dont le fabuliste a pu dire avec tant de raison :

Cet âge est sans pitié !

Puis, elle-même sous le coup du désespoir et de la colère, était devenue plus méchante, ne se bornant plus aux vols et aux rapines qu'on lui reprochait déjà avec raison, mais faisant le mal sans motif, sans excuse, pour rien, pour le plaisir, ouvrant la porte des bergeries et des poulaillers au loup et au renard, étranglant les lapins dans les étables, martyrisant les bestiaux dans les pâtures, leur arrachant la laine, leur coupant la queue, dévastant jardins et vergers, etc.

On l'avait même accusée, chose plus grave, d'avoir fait chanter le "coq-rouge" selon l'expression vendéenne, et une fermière qui avait eu l'imprudence de lui interdire sa grange vit, en une nuit, flamber trois de ses meules.

La clameur publique désigna clairement Zémillia, mais faute de preuves, l'affaire n'eut pas de suite.

Les villageois n'en demeurèrent pas moins convaincus de sa culpabilité et toutes les portes se fermèrent devant les deux vagabonds.

D'ailleurs avec l'âge, les facultés du père Cosaque s'étaient affaiblies, il ne pouvait plus racheter ses déprédations et payer son écot par ses grimaces, ses chansons et ses bouffonneries.

Ce n'était plus maintenant qu'un débris sinistre et lamentable de l'ivrognerie et du vice. Il était presque hébété, ne parlant plus, ne remuant plus : la paralysie qui avait envahi ses jambes, gagnant peu à peu le reste du corps. Ému de cet état pitoyable, on avait voulu le faire entrer à l'hospice. Mais à cette idée, l'énergie du vieillard s'était réveillée ; il ne voulait pas qu'on l'enfermât, lui, qui jadis courait librement dans la steppe, prétendait mourir au soleil du bon Dieu. Il pria, pleura, supplia et de guerre lasse, craignant d'être enlevé par les gendarmes, il s'enfuit une nuit, traîné par sa petite-fille, dans une méchante brouette volée à son propriétaire.

Depuis lors, ils erraient tous deux dans les bois, se terrant le jour comme des bêtes fauves, se nourrissant de racines, de mûres sauvages et de baies de sorbier, se désaltérant aux sources vives et ne traversant que la nuit les villages endormis.

"Où est-il maintenant ton grand-père ?" interrogea Justin, ému malgré lui à ce récit confus, embrouillé de divagations.

Il sommeillait doucement, derrière une meule, sa tête grise dodelinant de ci de là.

"Grand-père, c'est Justin", dit sa petite-fille en le secouant.

Il ouvrit un oeil troublé et égaré et fixa le jeune homme un instant sans le reconnaître, puis il eut un rire silencieux qui découvrit ses gencives édentées et bégaya d'une voix pâteuse :

"Justin Justinowitch... oui... fameux musicien... pour lui... plus tard."

Et ébauchant un clignement d'yeux, il tapotait sur son accordéon en tirant quelques sons criards.

Soudain des cris d'effroi, mêlés au bruit d'un galop furieux, arrachèrent le jeune

homme à ce triste spectacle.

Un cabriolet, emporté par son cheval, velait dans un tourbillon de poussière, cahoté sur les pavés, rasant les tas de pierres qu'il menaçait de graver, les fossés où il menaçait de verser.

Sans hésiter, Justin se jeta à la bride de l'animal affolé et, se laissant traîner pendant quelques mètres, parvint à l'arrêter sans autre accident.

Deux voyageurs sautèrent aussitôt en bas de la voiture.

L'un était un valet de ferme, blême de terreur, l'autre une jeune fille aux joues rosées par l'émotion.

"Merci, monsieur, dit-elle en tendant la main au jeune garçon, je vous dois probablement la vie..."

Et ce n'est pas la première fois, mam'zelle Rosette, observa le domestique avec un gros rire ; pas vrai, monsieur Justin ?

— Rosette !

— Justin !

Quoi ! c'était là sa petite compagne de jadis, l'enfant terrible qui lui causait tant de soucis et de peines, qui le faisait gronder et punir et qu'il avait tirée de la rivière.

Quoi ! c'était là l'enfant trouvé, son souffre-douleur, le petit "mendiant" qui portait son panier et escortait à distance respectueuse la "demoiselle", qui ne daignait pas l'honorer d'un regard.

Depuis cette époque lointaine, ils ne s'étaient jamais revus.

Justin ne venait qu'aux vacances et Rosette les passait tout entières au bord de la mer, dont l'air salubre était nécessaire à sa santé délicate.

Cette année seulement, la gravité des événements avait modifié le programme et ramené la jeune pensionnaire à la vieille maison familiale.

Confuse, rougissante, elle regardait à

travers ses longs cils baissés son ancien camarade, lui trouvant bonne tournure et pas du tout l'air paysan.

Lui s'émerveillait de la voir si grande-lette, si avenante, avec des façons de petite femme.

Le silence devenait embarrassant.

Rosette le rompit en disant gaiement :

"Décidément, Justin, le ciel vous place toujours sur mon chemin pour réparer mes sottises. Merci encore pour cette fois... et pour l'autre."

Elle l'appelait "Justin" comme par le passé, avec une franche camaraderie, mais elle n'employait plus le tutoiement méprisant de jadis.

"Voulez-vous remonter, mam'zelle Rosette, voilà bijou calmé, dit le valet en flattant le cheval.

— Oh ! non, Jean-Pierre, j'ai eu trop grand'peur, si jamais j'essaye de conduire moi-même ! Ramène le cabriolet à la ferme, je rentrerai à pied comme autrefois, seulement je tâcherai d'être plus raisonnable."

Elle riait en montrant ses dents blanches, et tandis que Jean-Pierre remontait en voiture, elle passa gentiment son bras sous celui de son jeune compagnon.

Ils descendaient vers le village, marchant à petits pas en faisant la causette comme de vieux amis.

Rosette voulait-elle racheter ses dédains passés ? elle se montrait si gracieuse, si aimable, que le pauvre garçon, tout confus, ne savait comment répondre à cette bienveillance inattendue.

Elle lui parlait de ses études, s'intéressait à ses succès, le questionnait sur ses projets d'avenir, le mettant à l'aise par ses manières simples et cordiales.

"Il faudra venir nous voir souvent, lui dit-elle en passant la grande porte de la ferme, nous sommes vos obligés et nous ne

l'oublierons plus, croyez-le, Justin. Vous êtes très changé, mais je le suis un peu aussi."

Combien elle l'était en effet !

Et qui eût pu reconnaître dans cette jeune fille modeste, douce et affable, l'altière petite pécure de jadis ?

Le couvent avait fait ce miracle.

Habitée à voir tout plier devant elle à la ferme comme à l'école, Rosette avait apporté, dans ce nouveau milieu, des idées d'indépendance et des façons autoritaires qui n'avaient été du goût ni des maîtresses, ni de ses compagnes. Celles-ci, filles de riches cultivateurs ou de gros propriétaires, ses égales, par conséquent, n'avaient consenti à subir, ni ses caprices, ni ses exigences et lui avaient durement fait sentir le niveau égalitaire du pensionnat.

Rosette avait eu des colères terribles, des rages folles, trépignant, criant.

"Je suis trop malheureuse ici, je veux retourner chez mon grand-père."

Mais "grand-père" n'était plus là pour l'écouter, ni Justin pour la ramener à la ferme. Forcée lui fut de dévorer ses larmes impuissantes et de se résigner à son "triste" sort.

Cependant, après avoir longuement ruminé ses griefs, après avoir bien ressassé les torts "évidents" de son entourage, Rosette songea qu'elle pouvait bien aussi en avoir quelques-uns. Ce fut une lueur vague d'abord, mais qui, grandissant rapidement, illumina bientôt son esprit. Il n'est pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Rosette ne se boucha ni les yeux, ni les oreilles, et fit son examen de conscience. Elle n'était ni méchante, ni sottise, mais seulement "mal éduquée", comme le lui avait ingénument déclaré Justin. Cette conviction entrée dans son cerveau, elle s'attacha résolument à se

corriger elle-même.

Ce fut long et difficile, le pli était pris, depuis sa naissance, l'arbrisseau avait poussé librement sans tuteur et la contrainte lui était insupportable.

Mais c'était une petite nature énergique et décidée ; elle apporta au bien la même ardeur que jadis au mal, fit tant d'efforts, montra tant de bonne volonté, "s'aida" si bien que le "ciel" dut forcément lui accorder son aide.

En quelques années, son caractère et ses idées se modifièrent complètement.

Quand elle quitta ce couvent "abhorré", elle n'y laissait que des amies et la Rosette, première manière, était demeurée à jamais derrière les grands murs.

71

Si Bourrel et ses fils n'avaient pas été au-devant de l'enfant prodigue, si maître Monroy avait laissé sa petite-fille revenir seule, c'est que de graves événements rassemblaient les villageois sur la place de la mairie, où le garde-champêtre venait d'apposer une affiche blanche qui, lue et commentée, faisait monter les larmes aux yeux et la rougeur au front.

C'était l'annonce, tragique, dans sa brièveté, de nos premiers désastres, l'envahissement du territoire, la patrie en danger. Et toutes les préoccupations personnelles, les affections égoïstes se tassaient devant le péril commun, le deuil public.

Ce mot sinistre : l'invasion, volait de groupe en groupe, y faisant courir un frisson.

Quelques vieux à la démarche chancelante, quelques vieilles au chef branlant, témoins attardés des grandes guerres du premier empire rappelaient de leur voix

cassée les souvenirs de 1814-1815 ; les pandours aux longues lattes embrochant volailles et bestiaux ; les uhlands, aux casques pointus, brûlant fermes et chaumières, les Cosaques à barbe jaune saccageant moissons et vergers, galopant à travers les blés mûrs sur leurs petits chevaux de l'Ukraine.

Allait-on revoir ces jours maudits ?

Le maire parut, il était grave et triste ; derrière lui, M. Beaubuit, faisant office de greffier, vint s'asseoir à une petite table et attendit la plume à la main.

“Mes enfants, dit maître Monroy en redressant sa haute taille, il y a soixante ans, c'était mon grand-père, Jean Monroy, dont la voix annonçait aux vôtres l'envahissement de nos campagnes et l'approche de l'ennemi. Il faisait appel à tous les bras, à tous les coeurs, et la commune envoya à l'armée trente volontaires dont les noms sont inscrits sur nos registres et en tête desquels figurait mon père, Justin Monroy. Aujourd'hui, comme il y a soixante ans, la France a besoin de votre dévouement. Je n'ai plus, hélas ! de fils à lui donner, mais j'adopterai pour miens tous ceux que la guerre fera orphelins ; et les hommes qui sont au service de la patrie seront payés comme s'ils étaient au mien.”

Un murmure d'approbation salua ces généreuses paroles et, entraînés par un irrésistible élan, une dizaine de jeunes gens défilèrent devant l'instituteur qui inscrivait leurs noms, les larmes aux yeux.

Denis était là avec sa famille. Il avait écouté silencieusement. Son regard triste erra un instant sur ses six robustes garçons rangés autour de lui, il étouffa un gros soupir, et penchant sa bonne tête grise vers sa vieille compagne qui levait sur lui sa pauvre figure tout angoissée :

“C'est dur, ma femme, dit-il avec douleur, mais que veux-tu ? Il le faut. Mes gars, ajouta-t-il simplement, M. le maire a bien parlé : quand la patrie est en danger, il n'y a plus ni père ni mère, avant d'être à nous, vous devez être à la France. Allez donc, mes fioux, adviennne que pourra !”

Ils n'attendaient que cette permission et s'élançèrent joyeusement derrière les autres.

Denis consolait tendrement sa femme qui pleurait en écoutant, sinistre comme un appel de mort, les noms de ses six enfants tomber l'un après l'autre :

— Etienne Bourrel.

— Charles Bourrel.

— Michel Bourrel.

— Claude Bourrel.

— François Bourrel.

— Prosper Bourrel.

— Justin Bourrel” dit un septième.

Il y eut un triple cri :

— Mon petit gars !

— Mon cher élève !”

Justin passait des bras de ses parents dans ceux de son vieux maître.

Puis la première émotion calmée :

“Inscrivez-moi à côté de mes frères, monsieur Beaubuit”, dit-il.

Mais la mère intervint vivement ;

“Non, pas toi, mon Justin, supplia-t-elle, s'attachant désespérément à lui. Reste-nous, au moins, nous sommes si vieux, et tu es si jeune.

— J'ai l'âge de Prosper, mère.

— Mais tu n'es point membré et incorporé comme lui.

— La mère a raison,, mon fieux. Et puis es-tu seulement Français ?

— Je suis du pays qui m'a reçu, adopté, élevé, le pays de mes frères. Vous avez dit “oui” pour tous vos enfants, ne m'oubliez-vous pas parmi eux ?”

Denis baissa la tête et ne répondit pas.

“Écrivez Justin Bourrel, s’il vous plaît, monsieur Beaubut.

— Bourrel... Bourrel... on dirait que ce nom vous appartient !” observa sèchement le maire avec un mauvais regard.

Sa jalousie haineuse s’était réveillée, sa vanité souffrait de n’avoir plus de fils, lui ! de ne plus voir figurer, comme jadis, le nom de Monroy sur le livre d’or de la commune. Et ce nom répété de Bourrel l’irritait particulièrement.

L’arrivée inopinée de Justin mit le comble à son exaspération et lui arracha cette phrase brutale qui souleva un léger murmure.

Mais Justin n’y prit pas même garde et dit tout simplement :

“Bah ! monsieur Monroy, le nom ne fait rien à la chose, ne discutons pas là-dessus, et si ça vous taquine... Mettez “Un de plus”, je serai “Un de plus” au régiment comme dans la famille, comme à l’école, et là aussi, on m’acceptera bien par-dessus le marché !”

Cette année-là, le froid fut précoce et terrible.

Les fléaux ne vont jamais seuls ! Ce n’était pas assez du spectre rouge de la guerre, secouant sur nos campagnes sa torche enflammée ; le spectre blanc de l’hiver accourait à son tour, bousculant son pâle frère, l’automne, jetant son manteau de glace sur nos blessés, son linceul de neige sur nos morts.

Les blés avaient pourri sur leurs tiges, les fruits gelaient sur leurs branches et dans ce mois d’octobre, éclairé naguère par les rires des vendangeurs et les gais propos des chasseurs, on n’entendait plus que le pas lourd et cadencé des chevaux mecklambourgeois et le “Werda !” monotone des sentinelles prussiennes.

Duvy n’avait pas échappé à l’invasion.

Un matin, un détachement de hussards polonais s’était abattu comme une nuée de frelons sur le pauvre village qui, pillé, rançonné, dévasté, avait pu se croire revenu soixante ans en arrière.

Cependant, maître Monroy défendait énergiquement sa commune contre les vexations des vainqueurs, payant de sa personne et de ses biens avec une indomptable vigueur, rare chez un septuagénaire. Grâce à lui, malgré la rapacité tudesque, les lourdes charges de la guerre et les rigueurs hivernales, ses administrés ne souffrirent ni de la misère, ni du froid, ni de la faim.

Mais l’homme ne vit pas seulement de pain, encore moins la femme, la mère !

La charité, en quelque sorte officielle, du riche fermier, pouvait bien remplir la huche et le bûcher, elle ne pouvait réchauffer les cœurs endeuillés.

Heureusement, maître Jean n’était pas seul. Tandis qu’il apportait l’aumône qui soulage, Rosette, elle, apportait la pitié qui console.

Elle venait s’asseoir à tous ces pauvres déserts à la place du fils absent, prier avec l’une, pleurer avec l’autre, laissant derrière elle une traînée lumineuse d’espoir, de confiance, de résignation.

Le grand-père devait adopter les vieux privés de leur fils.

Aussi “la bonne demoiselle” (son nom s’était enrichi de ce qualificatif) était maintenant aussi aimée et bénie que “la demoiselle” (tout court) était autrefois détestée et honnie.

Entre toutes ces chaumières désolées, celle des Bourrel n’était pas oubliée, au contraire.

Était-ce à cause du voisinage ?

Était-ce que là les vides étaient plus nombreux encore ?

Était-ce sa reconnaissance pour Justin

qu'elle reportait sur ses parents adoptifs ?
Mais, en tout cas, la préférence était si manifeste que le fermier lui en fit un jour l'observation.

— On ne voit que toi chez ses gens-là, ma fille, dit-il avec un peu d'aigreur.

— Dame, grand-père, je n'ai pas seulement un fils à remplacer près d'eux, mais sept, et c'est de l'ouvrage ! Ils sont si malheureux !

— Malheureux ! je paie six journées de travail au père Bourrel et ils ne sont que deux à manger.

— Je ne parle pas d'argent, grand-père, ils ne s'en soucient guère et si ce n'était pour envoyer à leurs garçons ou pour soulager plus pauvre qu'eux...

— La charité est un luxe qui appartient à ceux qui ont de quoi, fillette.

— Alors, pourquoi sont-ce ceux-là qui la font le moins ?... Oh ! je ne dis pas cela pour vous, grand-père, tout le monde sait que vous êtes charitable et humain... plus même que vous ne voulez le paraître. Seulement... on ne pense pas toujours... Vous êtes si occupé... Quelquefois le plus juste se trompe... Ainsi, tenez, pour les Bourrel... en bon compte, grand-père, vous leur devriez non six journées, mais sept.

...N'ont-ils pas sept fils sous les drappeaux ?

— Il n'y a que six Bourrel d'inscrits sur le registre des naissances, "petite," retorqua sèchement le fermier, feignant de ne pas comprendre.

— Et Justin ?

— S'il leur plaît d'adopter tous les vagabonds, tous les chemineaux, cela ne me regarde pas.

— Décidément, bon papa, vous n'aimez guère votre petite-fille.

— Toi ! protesta le vieillard interdit.

— Sans doute puisque vous êtes dur, in-

juste, cruel avec celui qui deux fois m'a sauvé la vie. Vous l'estimez donc bien peu ! Vous auriez donc préféré que je reste au fond de la rivière ou que je sois broyée sur la route ?

— Tais-toi, fillette, ne dis point de pareilles sottises, Seigneur Dieu !

— Alors, soyez bon envers mon sauveur au lieu d'en dire du mal.

— Je ne lui veux pas de mal, à ce garçon ; seulement, vois-tu, ma fille, on ne m'a pas écouté, c'est la faute de Beaubien qui lui a monté la tête, donné des idées... une éducation... Un peu plus, il se croirait notre égal, ma parole !

— Mais, il l'est, grand-père, j'ai causé avec lui, c'est un jeune homme très intelligent, très instruit. Il pourra plus tard vous rendre de grands services au moulin ou à la ferme. Et moi, à votre place, au lieu de le rebuter, j'essayerais de me l'attacher. Vous n'êtes plus jeune, bon papa, vous avez besoin de vous reposer sur quelqu'un qui le soit, lui, et comme vous n'avez ni fils ni petit-fils...

— J'irais chercher celui des Bourrel ! le dernier va-nu-pieds du village !" gronda le vieux devenu subitement tout pâle.

La fillette le regardait étonnée, presque inquiète.

— Laissons cela petite, reprit-il d'un ton plus doux ; à tort ou à raison, je n'aime pas ces gens-là et leur Justin en particulier. Pourtant, s'ils ont besoin de quelques pièces de cent sous, puise dans ma bourse, elle t'est largement ouverte.

— Oh ! ils ont bien assez pour eux... seulement depuis hier, ils ont pris à leur charge le père Cosaque, qui est bien bas, paraît-il, et pour payer le médecin, le pharmacien, nourrir sa petite-fille...

— Comment ! ils ont ramassé cette engeance ! et c'est pour ça que tu me demandes des secours ! C'est trop fort !...

Après tout le mal qu'elle nous fait, cette espionne, qu'elle nous fera encore."

En effet, la terreur prussienne qui régnait dans le pays avait trouvé une précieuse auxiliaire en la personne de Zémilia dont la méchanceté diabolique semblait inspirée par un esprit malin entré dans sa cervelle d'idiote. Ah ! les villageois payaient cher leurs rebuffades et leurs mépris ! Du plus pauvre au plus riche, tous tremblaient devant la vindicative créature dont les gros yeux ronds liaient à travers les murs et jusqu'au fond des coeurs. C'était elle qui avait dénoncé aux Prussiens la conduite patriotique du maire et l'enrôlement des volontaires, qui leur indiquait les ressources des habitants et les poussait à les pressurer, qui conduisait les pillards aux réserves les plus secrètes, aux cachettes les mieux choisies.

Le père Cosaque, l'eut-il voulu, n'eut pas en la force de s'opposer aux actes odieux de sa petite fille. Inconscient, morne, hébété, il n'était plus qu'une chose inerte et passive, poussée de-ci de-là, n'inspirant que mépris et dégoût aux vainqueurs et aux vaineus.

Nul n'éprouvait de pitié pour ces deux êtres enveloppés dans la même réprobation. On l'eût laissé mourir comme un chien au bord de la route.

Mais le coeur généreux de la bonne Denise s'était révolté à ce lamentable spectacle. Le souvenir de son petit Justin, recueilli à cette même place, et de son amitié pour le vieux vagabond, avait triomphé de ses répugnances. Et pour l'amour de son feu absent, elle avait ouvert sa porte aux deux parias.

Ce soir-là, Rosette s'en revenait à la brume.

Elle s'était un peu attardée chez une pauvre vieille aveugle habitant le bout du pays et elle hâtait le pas pour regagner

la ferme en longeant la rivière.

Le ciel était noir, un vrai ciel de novembre, la neige tombait à gros flocons, une brise glaciale se glissait sous sa mante et mordait ses doigts sous ses gants tricotés. Et elle songeait tristement à tous ces pauvres soldats sans pain, sans abri, sans souliers, à celui surtout qui l'avait arraché à cette eau profonde où se reflétaient les saules rabougris comme des arbres funéraires sur des tombes.

Les sept frères s'étaient trouvés disséminés, Claude et François étaient enfermés dans Paris assiégé; Michel se battait à l'armée de la Loire; Prosper et Charles étaient à l'armée du Nord, mais d'Etienne et de Justin on était sans nouvelles depuis Sedan.

Avaient-ils été pris dans la capitulation? étaient-ils prisonniers, blessés, morts?

Elle frissonnait à cette pensée.

Soudain, comme elle arrivait au petit pont, une ombre se dressant de la berge fit un pas vers elle...

Elle crut à quelque prussien ivre ou mal-intentionné, et recula vivement.

"N'ayez pas peur, demoiselle, dit l'homme d'une voix étouffée, mais en bon français, je ne vous veux point de mal, au contraire, et vous me connaissez bien, je suis Etienne Bourrel."

"Et Justin? interrogea-t-elle anxieusement.

— Dieu vous bénisse, mam'zelle Rosette, vous ne l'avez donc pas oublié?

— Où est-il?

— Là."

Il désignait un bateau caché dans les roseaux, une forme noire mouchetée de neige se dessinait au fond.

Rosette s'approcha tout émue et, à la pâle clarté de la lune glissant un oeil curieux sous un nuage opaque, elle reconnut

les traits hâves et décharnés de son ancien camarade. Lui ne parut ni la voir, ni l'entendre : il était sans regard et sans voix.

La fillette le contemplait avec une douloureuse pitié, tandis qu'Etienne lui contait hâtivement leur lamentable odyssée.

Echappés au désastre de Sedan, ils s'étaient jetés dans Metz. Hélas ! Metz avait capitulé à son tour. A cette nouvelle, Justin, qui, blessé à Rezonville, était encore à l'hôpital, avait été pris d'une sorte de délire. Il ne voulait pas se rendre, être prisonnier des Prussiens, envoyé à Magdebourg. Il était sûr de mourir en route !

Avec une obstination enfantine, une exaltation de malade, il conjurait Etienne de le soustraire à ce supplice, de fuir avec lui de l'emmener, de l'emporter s'il était trop faible. Et le grand frère n'avait pas su lui résister. Comment avait-il pu s'évader, faire cent lieues de pays infesté d'ennemis avec un malade, presque un mourant ? Lui-même n'eût pu le dire ; le dévouement rend ingénieux et Dieu protège les braves coeurs. D'étape en étape, se cachant le jour, voyageant la nuit, il avait enfin gagné le village qui, dans les divagations de la fièvre, Justin appelait comme un port de salut.

Il croyait les Prussiens partis, leur présence l'atterra.

Que faire ? Où aller ?

Justin était à bout de forces ; depuis trois jours, il ne parlait plus, ne se traînait plus. Etienne le portait dans ses bras robustes, comme un petit enfant.

« Il ne pèse pas lourd, allez, mam'zelle Rosette, disait-il les larmes aux yeux, et j'irais bien au bout du monde avec lui, mais lui n'y arriverait pas vivant.

— Il est donc perdu ?

— Il est bien las ! C'est qu'aussi il a brûlé la chandelle par les deux bouts... Si

vous l'aviez vu ! si hardi, si brave ! supportant peines et fatigues comme un vieux troupiier, lui, si mignon !

Il faut le sauver, déclara Rosette d'un ton décidé.

— Oh ! s'il était chez nous, si les vieux pouvaient le couvrir, le réchauffer comme lorsqu'il était tout petit, ils le guériraient bien sûr. Serait-ce un effet de votre bonté de prévenir la mère, mam'zelle Rosette ? je n'ose pas me montrer dans le village.

— Inutile, mon pauvre Etienne, vos parents logent des Prussiens et leur chambre est trop petite.

— Seigneur, bon Dieu ! comment faire, alors ?

— La ferme est grande, la place n'y manque pas, nous pourrons y cacher notre blessé... je lui donnerai ma propre chambre... on ne viendra pas l'y chercher.

— Mais que dira maître Monroy ?

— Grand-père est à la ville, il ne rentrera qu'à minuit ; d'ailleurs, il veut tout ce que je veux... Attendez donc que la nuit soit plus épaisse, amenez votre frère par le chemin creux, derrière la grange, je vous ouvrirai moi-même la petite porte. De cette façon, Justin sera en sûreté et dame Bourrel pourra le soigner tout à son aise sans éveiller les soupçons.

Le programme fut suivi de point en point.

Justin toujours sans connaissance, fut transporté chez Rosette, et quand maître Monroy rentra à la ferme, elle comptait un hôte de plus.

VII

Le lendemain à son réveil, maître Monroy vit entrer sa fille. Elle avait l'air grave et préoccupé.

« Qu'as-tu donc, fillette, as-tu fait quel-

que mauvais rêve ?

— Justement, bon papa, j'ai rêvé que vous étiez fâché contre moi.

— Bah ! ce serait la première fois ma Rosette."

Câlinement, elle vint s'asseoir sur ses genoux, ébouriffant ses cheveux blancs.

— Alors, comme ça, en dormant, nous étions brouillés, ma fille ?

— Un peu.

— Et à quel propos ?

— A propos de... C'est toute une histoire.

— Conte-moi ça pendant que je vais me raser, j'en ai besoin.

— Oh ! oui, bon papa, ça pique."

Elle se frottait la joue en riant.

— "Allons, jabote, fillette."

Debout devant son miroir, il promenait le rasoir avec un soin méticuleux sur sa figure savonneuse, tout en écoutant complaisamment la petite lui narrer son aventure, mais sans en nommer les héros.

— "Quelle tête décidée ! Peste ! tu t'entendrais aussi bien que moi à mener la commune et à tailler des croupières aux Prussiens !... Et c'est pour ça que je grondais ?

— Oui.

— C'est que j'ai bien mauvais caractère en rêve.

— Vous m'approuvez donc ?

— Assurément.

— Oh ! que je suis contente !

— Parce que ?...

— Parce que... si mon rêve se réalise...

— C'est peu probable.

— Mieux que cela, grand-père, c'est certain.

— Comment ?...

— Mon histoire était vraie, elle m'est arrivée hier et le blessé est dans ma chambre.

— Voyez-vous la petite futée ! comme

elle sait bien m'enjôler !

— Il est trop tard pour gronder, bon papa, aidez-moi plutôt.

— A quoi ?

— A bien cacher mon malade, à assurer son salut et sa guérison.

— Comment faire ?

— C'est bien simple : je vais me donner une entorse.

— Par exemple !

— Une entorse pour rire grand-père ! Vous ferez demander le docteur à son passage chez les Bourrel et cela n'éveillera aucun soupçon.

— "Est-elle finaude ! murmura le grand-père émerveillé.

— C'est dit, je me sauve !

— Attends au moins l'étrenne de ma barbe" dit le vieillard essuyant en toute hâte les joues sur lesquelles elle plaqua deux gros baisers.

Puis légère comme un oiseau, elle s'en vola en quête de son entorse.

Lorsque le fermier et le médecin pénétrèrent dans la chambre, dame Bourrel tout en larme était déjà au chevet de son fiou, avec Rosette.

En reconnaissant les traits pâles de Justin, maître Monroy poussa une sourde exclamation.

— "Encore !" gronda-t-il avec un véritable accent de haine.

Rosette ne parut pas s'en apercevoir.

— "Vous avez si vite accueilli ma demande que je n'ai pas eu besoin de vous dire qu'il s'agissait de mon sauveur", lui glissa-t-elle avec un grain de malice.

Les sourcils froncés il ne répondit pas.

Le docteur procédait à un rapide examen.

— "La blessure n'est pas grave, mais c'est la fatigue, la faiblesse, l'épuisement... Enfin ! avec des soins vigilants, du repos, pas de secousse..."

La mère Bourrel pleurait en contemplant ce pauvre visage émacié, ces yeux caves, ce front plombé.

“Nous le sauverons, allez !” lui dit gentiment Rosette en embrassant la bonne femme, “nous ne le quitterons pas et nous le soignerons bien.”

Maître Jean ouvrit la bouche pour protester contre cet arrangement, mais un doux sourire de sa petite-fille arrêta une méchante parole... et il se tut, rongé par son frein.

Comment, toujours et partout, ce mal venu se dresserait devant lui et malgré lui, forçant sa volonté, sa porte même ! Ne pourrait-il rester à l'ambulance, suivre les autres en Prusse, à Magdebourg, au diable ! ou mourir dans quelque fossé !

Il s'exaspérait d'autant plus qu'il devait comprimer sa colère devant Rosette.

Ce tyran domestique devant qui femme et enfants avaient tremblé ; ce maître après Dieu dans sa commune comme capitaine sur son navire ; cet énergique septuagénaire qui tenait si vaillamment tête aux envahisseurs et ne courbait son front blanchi, ni devant les hommes, ni peut-être devant Dieu, tremblait comme un enfant devant le muet reproche des yeux bleus de sa petite fille.

Aussi, lorsque trois jours après, un officier porteur d'un mandat de perquisition, se présenta avec son détachement, le maire eut un soupir de soulagement et ne protesta que pour la forme. Il était incapable de vendre son hôte... mais il n'était pas fâché qu'on lui en eût épargné la besogne. Ce n'était pas sa faute, il s'en lavait les mains, et son indignation contre cette espionne, montrant son museau de fouine derrière les soldats, était plus simulée que réelle.

C'était, en effet encore un mauvais coup

de Zémillia.

Tout en veillant son grand-père sous le hangar des Bourrel, elle ne perdait rien de ce qui se passait autour d'elle. Les allées et venues de dame Denise et du médecin avaient éveillé ses soupçons. La nuit, elle observait la chambre de Rosette éclairée par une veilleuse, comptant les ombres qui s'agitaient autour du lit et distinguant parfaitement le dos voûté de la vieille femme et la mince et élégante silhouette de la jeune fille. Pour sûr on cachait quelqu'un à la ferme.

Qui ?

Elle l'ignorait, mais certainement un parent, un ami, un être cher. Son arrestation ferait couler les larmes de ceux qu'elle exécrait le plus au monde, Jean Monroy moins encore que sa petite-fille. Cependant si la rigueur de l'un excusait cette haine, la douceur de l'autre aurait dû la désarmer.

Au contraire, les bons procédés de Rosette semblaient exaspérer la sauvage créature qui, terrée dans l'être des Bourrel, regardait la belle visiteuse d'un oeil farouche que rien ne pouvait attendrir.

Pourquoi ?

Elle n'eût pu le dire, sans doute.

Était-ce jalousie instinctive ? révolte du laid contre le beau ? du mal contre le bien ?

Mais Rosette était belle et bonne et Zémillia la détestait.

Depuis la veille, Justin était sorti de sa torpeur.

Une violente agitation avait succédé au profond coma où il était plongé et une fièvre ardente s'était déclarée. Inondé d'une sueur brûlante, les yeux brillants et injectés, la tête en feu, il ne reconnaissait personne, ni Étienne lui disant adieu pour aller rejoindre ses frères, ni le bon Denis se glissant en cachette jusqu'à lui, ni da-

me Bourrel, ni Rosette qui le soignait avec un angélique dévouement. Assis sur son séant, le regard fixe et hagard, suivant quelque fugitive vision, il délirait sans repos ni trêve, confondant le présent, l'avenir et le passé, le temps de l'école et le temps de la guerre ; ses chagrins d'enfant, ses angoisses de soldat, Rosette et les Prussiens, les récits du père Cosaque et ses rêves de revanche.

Il se croyait perdu dans quelque steppe immense poursuivi par des loups affamés et il pressait les chevaux "imaginaires" d'un traîneau "imaginaire", les conjurant d'aller vite, vite, s'épuisant en supplications ; puis avec un cri de désespoir, il retombait se débattant sous la dent des fauves en appelant "Matouchka ! Matouchka ! (Mère ! Mère !) d'une voix faible et plaintive comme celle d'un petit enfant.

Les deux femmes épouvantées essayaient vainement de l'apaiser, de le calmer, tandis que le docteur, très inquiet, demeurait à son chevet, consultant son thermomètre et sa montre, prenant sa température ou comptant ses pulsations et s'assombrissant davantage à chaque nouvelle constatation :

"Là ! là ! les Prussiens ! regardez-les... ils sortent de leur terre comme des taupes !... un, deux, trois, la plaine en est toute noire... Ecrasez-les, camarades ! han !... han !... encore !... encore... il en viendra donc toujours... ce sont des loups... des loups... Pas se rendre... non... non ! A mort !... tuez !... tuez ! A Berlin !... nous y sommes... Ah !... Vive la France !"

Brusquement la porte s'ouvrit... Les deux femmes se dressèrent terrifiées à la vue des sombres uniformes.

Rosette posa vivement sa main tremblante sur les lèvres de Justin.

Trop tard !

L'officier avait entendu.

"Cet homme est prisonnier de guerre," dit-il froidement, et doit être remis immédiatement aux autorités militaires.

— Impossible ! monsieur, vous voyez bien qu'il est mourant, supplia la Rosette.

— Mon pauvre feu ! vous n'allez pas me le prendre, bien sûr ! gémit la mère Bourrel.

— Grand-père, défendez-le.

— Hélas ! mon enfant, je n'y puis rien.

— Je devrais vous inquiéter, monsieur le maire. Je veux bien n'en rien faire, mais ce garçon doit m'être livré, les lois de la guerre sont formelles.

— Les lois de l'humanité doivent passer avant, monsieur, intervint le docteur, et je m'oppose énergiquement à ce que l'on touche à mon malade.

— Je connais mon devoir.

— Et moi, le mien. Je ne marchandé mes soins à personne, pas plus à vos soldats qu'aux nôtres, et si un officier français voulait emmener un Allemand blessé, au risque de le tuer, je résisterais à lui comme à vous ; j'empêcherais un acte de barbarie.

— Nous ne sommes pas des barbares.

— Prouvez-le donc. Voilà un enfant de seize ans, blessé, mourant, hors d'état de vous nuire. Je réclame le droit de le soigner librement jusqu'à ce qu'il soit transportable. A cette heure, ce serait son arrêt de mort, et il serait plus simple et plus généreux de lui donner le coup de grâce.

— Monsieur... le droit des vainqueurs.

— Les vainqueurs doivent respecter les vaincus !"

Rosette et dame Bourrel, les mains jointes, suppliaient, de leur côté, l'officier qui, gêné et embarrassé déjà par les véhémentes paroles du docteur, hésitait à prendre

un parti, se décidant pour un moyen terme :

“Je vais en référer à la commandanture, dit-il simplement ; jusque-là, monsieur le maire, le prisonnier est sous votre garde, vous m'en répondrez sur votre tête.”

Et faisant demi-tour avec la raideur prussienne, il quitta la chambre, suivi de ses hommes, derrière lesquels apparaissait Zémillia.

Elle n'avait pu suivre cette scène, la carrure massive des soldats masquant la porte de la pièce.

Elle voulut y jeter un regard furtif avant de s'éloigner et, se haussant sur la pointe des pieds, elle risqua un oeil par-dessus l'épaule du maire.

Soudain un cri rauque s'échappa de ses lèvres :

“Justin !”

Elle venait de le reconnaître.

Maintenant à genoux près de son lit, elle sanglotait, se frappait le front, bégayait des mots sans suite, si désespérée, si pitoyable, que, malgré leur douleur, ni Rosette, ni dame Bourrel ne trouvaient un mot de reproche.

Seul, le fermier lui dit durement :

“Tu vois ce que tu as fait, petite misérable... si ton Justin meurt en route ce sera ta faute, rien que ta faute.”

Elle se redressa d'un bond.

“Il ne faut pas qu'on l'emmène, je ne veux pas, moi.

On te consultera peut-être !

— N'y aurait-il pas moyen d'empêcher un pareil crime, grand-père ?

— Dame, petite, je ne vois pas trop.

— Il faut le faire évader, dit Zémillia.

— Comment ?

— Je ne sais pas... mais je trouverai. Je l'ai bien tiré de la rivière... oui... oui, quand il allait se noyer à cause de vous qu'il ne voulait pas lâcher...

— C'était toi !

— Je le sauverai bien encore, cette fois.

— Ouais ! la belle ! tu oublies que je réponds de sa personne.

— Qu'est-ce que cela fait ?

— Cela fait que je n'ai pas envie d'aller à Magdebourg à sa place.

— Alors... vous allez le livrer ?

— Il le faut bien.

— Vous allez livrer... votre petit-fils ? Jean Monroy devint blême.

“Cette fille est folle, bégaya-t-il.

— Non... non... je ne suis pas folle.. je sais... c'était le secret de grand-père, le mien... je ne voulais pas le dire.

— Tu mens, malheureuse !

— Non.

— La preuve ? la preuve ?

— Attendez.”

Elle s'élança au dehors.

Un lourd silence planait sur les spectateurs de cette scène, frappés de stupeur.

Tous regardaient Jean Monroy.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front... il contemplait d'un oeil fixe le blessé moins livide que lui. Zémillia rentra. Elle apportait l'accordéon de son grand-père et le déposa devant le fermier.

“Voilà, dit-elle, c'est l'héritage de Justin... grand-père l'a assez répété... les papiers sont dedans... ceux qu'on n'a pas trouvés sur la femme morte.. et que grand-père avait ramassés.”

D'une main fébrile le vieillard feuilletait une liasse de papiers jaunis... Il devint plus pâle encore et redressant sa haute taille ;

“Sortez tous !” dit-il d'une voix rauque.

VIII

C'était son petit-fils, l'enfant de son premier né.

Comme son mari, Lydia avait été recueillie, de son côté, par un navire anglais faisant route vers le Cap et c'était là que le petit était venu au monde.

A peine remise, la jeune mère s'était embarquée de nouveau à la recherche de son époux dont elle ignorait le destin.

Après bien des pas et démarches, elle avait réussi à retrouver sa trace et, malgré la terreur que lui inspirait son terrible beau-père, elle s'était mise bravement en route, pleine de joie à l'idée d'embrasser son Justin et de lui présenter son fils.

Hélas ! elle s'était heurtée à une tombe et son cœur meurtri déjà par tant de ressources, s'était brisé.

Elle était morte sur la grande route, à la porte de la ferme inhospitalière, d'où on l'avait brutalement repoussée.

L'Orphelin, maudit par son grand-père avant même d'être né, avait été abandonné par lui à la charité du plus pauvre habitant du hameau.

Tout l'orgueil du vieillard se révoltait à cette pensée.

Mais ce n'était pas seulement son orgueil...

A son insu, un sentiment plus doux s'infiltrait dans cette âme de bronze que Rosette ne remplissait pas tout entière.

Un petit-fils ! il avait un petit-fils, un être de son sang, de sa chair, qu'il eût pu voir grandir sous son toit, près de son cœur, qui fût venu, derrière la fillette, apporter son front pur au baiser de l'aïeul.

Et il l'avait persécuté de sa haine aveugle, s'acharnant contre lui, le vouant à l'ignorance, à la misère, à la mort peut-être.

Et il éprouvait quelque chose qui ressemblait à un remords.

Quand, tous ses fils fauchés l'un après l'autre, il s'était trouvé seul comme un

chêne dépouillé de ses rameaux, il n'avait pas vu, à ses pieds, la petite pousse jaillir du vieux tronc...

Et au remords se mêlait un regret !

Dire qu'il avait un petit-fils, un Monroy comme lui, et qu'il allait peut-être mourir, sans jamais lui avoir tendu les bras, sans jamais l'avoir appelé "grand-père."

Et au regret s'ajouta la douleur.

Cet enfant trouvé, dont il jalousait les dons naturels, qu'il eût souhaité laid, méchant, bête, difforme comme cette horrible Zémillia, dont les gros yeux ronds se fixaient parfois sur lui avec une sorte d'ironie singulière qu'il s'expliquait maintenant.

C'était son petit-fils, l'enfant de son premier-né !

Ainsi tout le mal qu'il avait fait voulu faire se retournait contre lui !...

Les coups qu'il avait portés retombant sur l'un des siens !...

Il avait cru livrer un étranger...

Il livrait son petit-fils, l'enfant de son premier-né.

Un sanglot souleva sa poitrine.

Oh ! non !... pas cela !... pas cela ! Justin assoupi un instant, souleva un instant ses paupières alourdies.

Il aperçut cette tête grise cachée dans deux mains tremblantes.

Il crut reconnaître Denis et murmura faiblement :

"Père."

A cet appel, le cœur du vieillard se brisa et, chancelant, le visage inondé de larmes, il vint tomber à genoux au pied du lit en sanglotant :

"Justin !... mon petit Justin !... mon fils !"

Dans la pièce voisine, les témoins de cette scène imprévue gardaient un silence gros de pensée.

Dame Bourrel, bouleversée à l'idée que son "tiot fieu" fût un riche et si huppé personnage, s'émerveillait et s'attristait à la fois.

Petit-fils de Jean Monroy, il serait encore à elle ?

Lui permettrait-on de garder souvenance de ses parents d'adoption.

Le laisserait-on les embrasser seulement une fois l'an ?

Le coeur gros, elle se reprochait son chagrin égoïste.

Le bon Dieu fait bien ce qu'il fait : son Justin si beau, si brave, si fier, n'était pas né pour rester simple paysan, et si elle en souffrait, elle, lui en serait plus heureux.

D'ailleurs, son salut était à ce prix.

On ne traite pas l'héritier d'un gros fermier comme le fils d'un pauvre diable.

Avec cette naïve confiance des gens simples dans le pouvoir du rang et de la fortune, il lui semblait que par ce seul fait d'être le petit-fils du maire, le jeune homme était à l'abri de tout danger.

Et la bonne créature s'essuyait les yeux en se répétant :

"Mon petit Justin est sauvé !"

Zémillia n'en jugeait pas ainsi.

Morne, accablée, anéantie, devant le mal dont elle était l'auteur, elle opposait un mutisme obstiné aux multiples questions du docteur grandement intrigué par cette étrange aventure.

Peut-être, au reste, eût-elle été fort embarrassée d'expliquer nettement la raison du silence gardé si longtemps.

Fidèle à ses habitudes de rapines, le père Cosaque n'ayant pu résister à la tentation de fouiller les poches de la morte s'était trouvé ensuite fort en peine de son butin.

Il faut être juste : en reconnaissant la nature de ces paperasses, son premier

mouvement avait été de les rendre à leur propriétaire.

Mais : "il faut se défier du premier mouvement parce que c'est... le bon", a dit M. de Tailleyrand.

Sans avoir vécu dans l'intimité du prince de Bénévent, le vieux vagabond appliquait sa maxime.

Une restitution équivalait à un aveu, c'était se livrer aux gendarmes

Et puis comment maître Monroy prendrait-il la chose ?

Voudrait-il reconnaître son petit-fils ? Ne pouvait-on craindre pour lui le sort de son père ?

Ne valait-il pas mieux attendre que l'enfant fût devenu un homme capable de revendiquer ses droits ?

Et jusque-là n'était-il pas plus heureux dans la chaumière croulante de Bourrel que derrière les murs imposants de la ferme ?

Enfin n'était-ce pas une vengeance dont se réjouissait la malice du vieux bohémien que d'imposer au riche et orgueilleux fermier, cette humiliation de reconnaître son héritier sous les haillons d'un mendiant ?

Et il s'était tu, se bornant à témoigner au petit Justin un intérêt particulier où il entraînait peut-être quelque remords, et à recommander de lui remettre fidèlement "son héritage".

On a vu comment les événements se précipitant, avaient forcé Zémillia à devancer l'heure fixée par son grand-père.

Quant à Rosette, étourdie par cette révélation inattendue, elle demeurait partagée entre la joie et la crainte.

Quoi ! son souffre douleur de jadis était son propre cousin, le fils de cet oncle Justin dont chacun, au village et à la ferme, avait le nom sur les lèvres et dans le coeur, malgré l'ostracisme paternel !

Comme elle était honteuse de l'avoir

méconnu si longtemps ; mais fière aussi d'avoir loyalement reconnu ses torts de les avoir réparés de son mieux en le recueillant, le soignant comme un frère !

Un frère !

N'en serait-il pas un pour elle maintenant ?

Elle était tout heureuse de cette idée à laquelle ne se mêlait aucune ombre de jalousie.

Au contraire, elle se promettait de lui faire oublier ses misères passées à force de gentilles prévenances, de se faire toute petite pour lui laisser la meilleure place dans la maison et dans l'amitié de son grand-père.

Pauvre grand-père !

Quel chagrin il devait éprouver à cette heure, quel regret de son injustice ! quelle angoisse de perdre cet enfant si miraculeusement retrouvé !

Maître Monroy parut. Il était pâle, mais calme.

Il ne vit ni sa petite-fille, ni dame Bourrel, ni le docteur.

Il ne prononça pas une parole.

Mais d'un signe impérieux, il appela Zémillia et referma la porte derrière elle. Que se passa-t-il entre ces deux êtres si différents, si hostiles ? L'entretien fut long. Enfin le fermier sortit de la chambre.

“Vous allez faire transporter ici le père Cosaque, docteur, je désire qu'il ne transpire rien au dehors de cette ridicule histoire. Vous pouvez retourner auprès de ce garçon, dame Bourrel, jusqu'à ce que l'on vienne l'emmener. Quant à toi, Rosette, va faire ta malle.

— Mais, bon papa...

— Tu partiras ce soir chez ta tante de Normandie. Et tu sais, pas de bavardage !

Son ton bref, cassant, ne permettait ni réplique, ni discussion. Rosette le regardait

daït atterrée à travers ses larmes.

Jamais on ne lui avait parlé ainsi. Elle ne reconnaissait plus son grand-père, si bon, si tendre, si facile avec sa petite-fille !

Pas un mot de Justin.

“Ce garçon” avait-il dit.

C'était pourtant son petit-fils. Elle en était bien sûre, elle.

Pourquoi ?

Elle eût été sans doute bien embarrassée de répondre.

Mais elle en avait la conviction et elle la lui ferait bien partager. En aurait-elle le temps ?

Partir ce soir !

Et Justin que l'on emmènerait aussi, sans doute, quand elle ne serait plus là.

“Oh ! non, grand-père !...”

Elle voulait parler, plaider la cause de son cousin.

Mais le vieillard lui ferma la bouche.

Et lorsque, quelques heures après, elle monta en voiture, elle n'avait pu revoir Justin, ni même prononcer son nom. La réponse de la commandature avait été un refus.

Le lendemain matin, Justin devait être dirigé sur Senlis et de là sur Magdebourg. A la notification de cet arrêt, maître Monroy inclina simplement la tête et dit : “C'est bien.”

L'officier ne s'étonna pas de cette passivité ; il n'avait pas été sans remarquer la froideur du fermier à l'égard de son hôte, et, ignorant leur parenté, il jugeait qu'au fond, il n'était pas fâché de s'en débarrasser. Aussi se borna-t-il par acquit de conscience, à recommander bonne garde aux soldats logés à la ferme et dont un détachement devait demeurer en permanence dans la salle pour veiller sur le prisonnier. Le vieillard n'y prêta aucune attention. Assis au coin de la vaste chemi-

née, fumant tranquillement sa pipe, il ne franchit pas une fois le seuil de la chambre de Justin, regardant les Prussiens aller et venir pour jeter un coup d'oeil sur le blessé, et ne tournant même pas la tête.

Justin était retombé dans une morne protestation.

Dans l'ombre des rideaux, on voyait seulement ses mains s'agiter, ramenant frileusement le drap sur la poitrine, dans ce geste machinal et fatidique que le peuple appelle "faire son paquet". A son chevet, dame Bourrel, sa pauvre vieillesse figure tout angoissée, restait silencieuse, immobile, mais tressaillant chaque fois que la voix de la grosse horloge lui annonçait qu'une heure de moins la séparait de l'instant cruel des adieux.

Zémillia, tout occupée de son grand-père, agonisant dans une pièce de derrière n'avait pas reparu, et le médecin allait de l'un à l'autre, leur prodiguant des soins inutiles, à en juger par son hochement de tête découragé.

Minuit était passé depuis longtemps, tout dormait; le docteur dans son fauteuil, les Prussiens autour du poêle, les chevaux à l'écurie, les bestiaux à l'étable, il n'y avait plus d'éveillés à la ferme que dame Bourrel près de son garçon, Jean Monroy près de son feu.

Soudain dans le silence de la nuit, un murmure, confus d'abord, s'éleva de la chambre du blessé.

La fièvre le reprenait sans doute, et des mots intelligibles s'échappaient de ses lèvres.

"Du schnaps !... matouchka !... du schnaps !... pour un kopeck... deux kopecks... attellez le kibitk... les Français arrivent... du schnaps !"

A voix basse, comme s'il pouvait la comprendre, Denise le suppliait de se taire, de se calmer.

Il ne l'entendait pas et se débattait sous sa douce contrainte, rejetant ses couvertures qu'elle ramenait sur lui avec des soins maternels, le recouchant, le bordant.

Le docteur, réveillé en sursaut, joignait ses efforts à ceux de la pauvre femme; penché sous les rideaux, il maintenait le malade, sur sa couche, non sans peine, tant il y avait encore de vigueur dans ce corps débile.

"Voulez-vous que je vous aide ?" dit en mauvais français un soldat qui s'était avancé au bruit.

La mère se retourna avec un geste d'effroi.

"Non ! non ! Allez-vous en.

—Votre présence pourrait l'irriter" expliqua le médecin d'un ton conciliant.

L'autre n'insista pas et s'éloigna en se dandinant.

Maître Monroy n'était pas intervenu, seulement ses lèvres tremblantes avaient laissé échapper sa pipe, qui s'était brisée en tombant.

...L'accès maintenant atteignait son paroxysme, un délire furieux s'était emparé du blessé, des sons inarticulés, des cris rauques, des éclats de voix réveillaient les échos de la ferme et les Prussiens, troublés dans leur sommeil, s'éti-raient en bâillant avec humeur et allaient se grouper près de la porte en murmurant :

"Capout !"

C'était la fin, en effet, la dernière lueur de la lampe, la suprême révolte de la vie.

"A moi ! Cosaques ! en avant !... Beningsen est là !... Eylau !... en avant ! Moscou brûle ! À Paris !..."

Et dans ce rôle il se mit à chanter :

A nous l'pompon,

Les Bourbons sont en France !

A nous l'pompon

A bas Napoléon !...

Puis se redressant tout droit sur sa couche :

“Hourra ! Hourra ! Vive le tsar !” cria-t-il d’une voix éclatante comme un appel de clairon.

Et il retomba lourdement en arrière.

Les Prussiens, massés sur le seuil, s’étaient précipités dans la chambre, jurant vociférant, bousculant le docteur, repoussant dame Bourr l, secouant rudement le prisonnier, tandis que d’autres, donnant l’alarme, couraient réveiller l’officier.

Il arriva bientôt de son pas raide, automatique, s’approcha du cadavre revêtu, déjà, de l’auguste sérénité de la mort. Ce n’était pas Justin, c’était le père Cosaque.

“Où est le prisonnier ?” demanda sévèrement le Prussien au maire, que deux soldats poussaient devant lui à coups de crosse.

“En liberté, dit le vieillard impassible.

— Qui l’a fait évader.

— Moi.

— Vous saviez que votre vie répondait de la sienne, cria l’officier blême de rage.

— J’aime mieux donner ma vie que celle de mon petit-fils”, répliqua simplement le grand-père.

IX

Rosette, enfoncée dans un coin de la voiture pleurerait silencieusement.

La dureté de son grand-père, ce brusque départ, le danger de Justin l’avait bouleversée, et un bon quart d’heure se passa avant qu’elle levât les yeux sur son compagnon.

Soudain le cheval s’arrêta.

“Qu’y a-t-il, Jean-Pierre ? demanda-t-elle en retirant son mouchoir.

— Ce n’est pas Jean-Pierre, mam’zelle Rosette.

— Denis ! Comment ! c’est vous qui m’accompagnez ?

—... est-ce que ça vous fâche ?

— Au contraire... mais Justin ?

— Justin est en bonnes mains et n’a pas besoin de moi pour le moment.

— Que faites-vous donc, père Denis ?

— Vous le voyez, mam’zelle Rosette, j’ouvre votre malle... Tenez-vous beaucoup à ce qu’il y a dedans ?

— C’est mon trousseau de pensionnaire.

— Et un bien joli trousseau, ma fine ! C’est fâcheux de gâter tout cela, mais à la guerre comme à la guerre, et il faut faire la part du feu... ou de l’eau.

Et à la grande stupéfaction de la fillette, il mit les bras au fond de la caisse, enleva robes, chapeaux, dentelles, linge, rubans, et jeta le tout à la rivière.

“Vous êtes fou ! père Denis.

— Non, rassurez-vous, demoiselle, j’obéis à mes instructions, je vous expliquerai cela tout à l’heure.”

Et lançant quelques grosses pierres sur un fichu qui surnageait, il retomba en voiture, prit le trot accéléré.

“Là, maintenant personne ne peut nous entendre et je vas vous dégoiser la chose. Maître Monroy a obtenu un “laissez-passer” pour deux personnes et comme nous allons être trois, nous mettrons le troisième aux bagages où il passera inaperçu.

— Justin ?

— Dame, il ne sera pas trop bien, et ce lit là ne vaudra pas le vôtre, mam’zelle Rosette, mais en rase campagne, nous lui donnerons de l’air et puis enfin ! cela vaut encore mieux que la prison.

Mais si on ouvre la caisse comme tout à l’heure avant de partir ?

— Pas de danger ! A la prière de votre grand-père, le capitaine prussien y a gracieusement apposé son cachet pour y éviter le désagrément d’une nouvelle visite.

— Mais Justin ?

— Nous allons l'attendre au "chemin des meuniers" où Zémillia s'est chargée, de le conduire

— Oh ! elle réussira ! pour une idiote, c'est une fine mouche !

La substitution opérée rapidement par les soins du docteur et de maître Monroy était passée inaperçue et Justin, transporté dans une pièce de derrière, y était demeuré jusqu'à la nuit.

Puis, tandis que l'attention se concentrait sur la chambre où râlait son grand-père, Zémillia avait étendu le jeune homme bien enveloppé, dans sa brouette vide de son locataire, et, passant le long des granges, avait traversé le village endormi.

Elle allait doucement, avec précaution pour éviter le moindre bruit, le moindre choc au blessé à qui le docteur avait administré un puissant somnifère.

Elle rasait les maisons, recherchant l'ombre des murs, pour éviter les mauvaises rencontres. Au milieu du pont, où Etienne avait abordé Rosette quelques jours auparavant, elle croisa deux Prussiens à moitié ivres, regagnant le village "Où vas-tu ainsi ? dit l'un".

— Que caches-tu dans ta brouette ? ajouta l'autre.

— C'est mon grand-père qui est malade, vous nous connaissez bien ? répondit-elle hardiment.

— Eh oui ! c'est la petite qui dénonce les bonnes caves ! dit le second, laisse-la tranquille.

— Faut voir... faut voir... attends que je frotte une allumette... répétait l'autre avec une obstination d'ivrogne.

Zémillia frémit... une idée terrible traversa sa pensée.

Le pont était étroit, la nuit noire, l'eau profonde, ces hommes chancelant déjà

sous les fumées de l'ivresse.

Si elle les poussait dans la rivière !

"Avancez", dit-elle avec une résolution farouche.

Heureusement pour eux, l'humidité empêchait les allumettes du premier soldat de prendre et le second impatienté, l'entraîna en disant ;

"Tu vas nous geler ici."

Zémillia respira fortement : elle était sauvée.

Ses forces décuplées par le sentiment du danger évité, elle atteignit bientôt le chemin creux où attendaient Rosette et le père Bourrel.

Ce dernier enleva "son feu" dans ses bras comme une plume et le déposa dans la malle demi-assis, demi-couché.

"Là ! ce n'est qu'une nuit à passer, demain nous serons à Brévannes, où les Prussiens ne sont pas encore, et de là nous gagnerons la Normandie.

— Dieu vous entende, Denis !" soupira la fillette en glissant un châle en guise d'oreiller sous la tête pâle de Justin.

"Seulement il s'agit de ne pas flâner, demoiselle.

— Oui... oui... mais attendez un peu mon bon Denis."

Et sautant légèrement en bas de la voiture, elle alla à Zémillia debout sur la route.

"Veux-tu venir avec nous ?" lui dit-elle affectueusement.

— Non.

— Veux-tu m'embrasser au moins ?

— Non."

Ce fut si dur, si farouche, que Rosette recula, le coeur serré.

"Au revoir, alors", dit-elle avec douleur.

La voiture s'ébranlait lentement quand, se ravisant, l'étrange créature grimpa sur l'essieu et, se penchant dans l'intérieur,

déposa rapidement un baiser sur le front du jeune homme.

Avant que Rosette fût revenue de sa surprise, Zémillia reprenant son éternelle brouette, disparut dans la direction opposée.

Toute la nuit, le village fut en révolution.

On fouillait toutes les maisons, de la cave au grenier, toutes les granges du sol jusqu'au faite, réveillant brutalement dans leur sommeil les malheureux habitants affolés, croyant à quelque sinistre exécution.

Enfin la déposition des deux soldats qui avaient rencontré Zémillia et sa brouette apporta un peu de lumière et, dès le matin, le capitaine lança un détachement de uhlands sur cette piste.

Assurément, avec un équipage aussi primitif les fugitifs ne pouvaient être bien loin.

En effet, leurs traces s'arrêtaient au chemin des meuniers, à partir de là commencèrent les difficultés.

La brouette, comme prise de folie faisait cent tours et détours, remontant vers Séry, escaladant les talus descendant les ravins au grand mécontentement et dommage des hommes et des chevaux essoufflés.

Puis brusquement faisant demi-tour, elle avait filé sur Nanteuil.

Là, un sergent commandant l'exercice, l'avait vue passer dans la brume glissant sur Ormoy comme une ombre fantastique.

Zémillia s'était-elle égarée ? Cherchait-elle vainement un refuge ? Suivait-elle un plan déterminé ?

En tous cas, elle devait avoir des bras et des jambes d'acier, car son pas ne se ralentissait nullement et cependant l'impreinte de la roue fortement creusée dans le sol humide, indiquait un poids pesant.

Le crépuscule tombait déjà quand les cavaliers se retrouvèrent à l'entrée du Fond-de-Vaux.

C'était une gorge profonde, encaissée entre deux collines, hérissée de pins rabougris et de roches moussues, où bien souvent, jadis, Justin venait étudier ses leçons, tandis que Zémillia cueillait des mûres sauvages.

Les chevaux harassés avançaient lentement, enfonçant dans la vase buttant aux troncs d'arbres, glissant sur les herbes visqueuses tapissant ce terrain marécageux.

Soudain l'un d'eux fit un brusque écart qui désarçonna son maître et l'envoya rouler à dix pas.

Il se releva couvert de boue et revint, jurant, menaçant, vers l'animal qui hennissait de douleur.

Une pierre, se détachant du sommet de la colline, venait de lui déchirer la croupe.

Une seconde suivit... puis une troisième.

Les uhlands surpris levèrent les yeux. Ils ne virent personne.

La grêle continuait, bossuant les casques, blessant les hommes, irritant les chevaux qui ruaient et se cabraient en désordre.

Furieux, les soldats cherchaient vainement cet ennemi invisible et tenace, quand l'un d'eux aperçut à l'entrée d'une sorte de terrier masqué par un entassement de roches, deux grands bras maigres se levant et s'abaissant, chargés de projectiles qu'ils lançaient d'un mouvement mécanique avec la régularité d'une catapulte.

"Là! là!" cria-t-il en mettant aussitôt pied à terre.

Ses compagnons l'imitèrent et se précipitèrent à l'assaut de cette redoute improvisée, grimpant sur les mains et les genoux, se cramponnant aux rares touffes

d'herbes aux ronces piquantes, aux arbus-
tes flexibles, étourdis, aveuglés par la
pluie de pierres et de gravats qui rou-
laient sur leurs têtes et ensanglantaient
leurs fronts.

Enfin ils arrivèrent devant la barricade
se ruèrent dessus et la démolirent en un
clin d'oeil.

Résolue et farouche, comme une lionne
devant la tanière qui abrite ses petits, Zé-
millia les attendait de pied ferme sur le
seuil que dépassait un des brancards de
la fameuse brouette.

Épuisée, à bout de force, les pieds dé-
chirés, les mains en sang, elle n'avait pu
aller plus loin, s'était tapie là, comme une
bête aux abois venant mourir près de son
gîte, mais faisant payer cher la curée aux
chiens qui la poursuivent.

"Rends-toi !" vociférèrent les Prus-
siens.

Elle éclata de rire, et, pour toute répon-
se leur jeta une poignée de sable au visa-
ge.

Exaspérés par la douleur, ils tirèrent
leurs sabres et fondirent sur la malheu-
reuse qui le crâne ouvert, la poitrine
trouée, roula devant la brouette si chère-
ment défendue. Ils la tirèrent au dehors
et arrachèrent le manteau qui la recou-
vrait avec un cri de triomphe qui se chan-
gea en un cri de rage.

La brouette ne contenait que des pier-
res.

.....

Les beaux jours étaient revenus.

Le soleil brillait de nouveau, sur nos
campagnes en deuil, les torches de la
guerre étrangère étaient enfin éteintes, la
paix et la confiance renaissaient dans les
âmes bourgeoises sur les arbres et les blés
dans les champs.

Un cabriolet, traîné par notre ami Bi-

jou, suivait encore une fois la route de
Duvy.

Trois personnes en occupaient le fond ;
Un vieillard aux traits sévères, adoucis
par une joie lumineuse ;

Un jeune homme pâle encore, sous son
sourire un peu triste ;

Une jeune fille radieuse, saluant gai-
ment jusqu'aux pierres du chemin et ne
se rejetant en arrière qu'à la vue d'un
casque à pointe assombrissant le front de
ses compagnons.

C'était maître Monroy et ses enfants.

Après une dure captivité, stoïquement
supportée pour l'amour de son petit-fils,
il regagnait enfin ses foyers.

"Voyez donc, Justin, comme l'air est
pur, le ciel bleu et le soleil caressant, di-
sait Rosette avec enthousiasme. Toute la
nature nous fait fête. Les oiseaux saluent
notre retour de leurs plus douces chan-
sons et voilà un bleuet, le premier que j'a-
perçois, qui semble s'ouvrir exprès pour
nous sourire."

Le jeune homme sauta légèrement à ter-
re et courut le cueillir.

"Avec ce coquelicot, son voisin, et les
pâquerettes que voici, cela vous fait un
bouquet tricolore, ma cousine."

Elle le remercia gentiment.

"Allons donc, Justin, nous n'arriverons
jamais", dit le fermier grillant d'impa-
tience de revoir sa ferme.

Elle montra bientôt ses toits ardoisés
qui firent monter deux larmes, aux yeux
du vieux terrien.

Cependant elle ne devait pas avoir sa
première visite.

Le cabriolet s'arrêta d'abord devant la
chaumière des Bourrel, accourus au-de-
vant de leur "fiu" déjà dans leurs bras.

Hélas ! tous ne s'ouvraient pas pour le
recevoir : Prosper, Claude manquaient à
l'appel, et Etienne, une manche flottante,

n'avait plus qu'une main pour serrer celle de son filleul.

N'importe ! après les douleurs et les souffrances de cette horrible guerre, on se trouvait encore heureux de ne pas compter plus de vides autour de soi ; et après le souvenir ému donné aux morts, on embrassait une fois de plus les vivants.

“J'ai tenu à ce que vous ayez ma première visite, mes amis, dit affectueusement le maire ; j'ai tenu à vous exprimer ma reconnaissance pour tout le bien que vous avez fait à mon petit-fils. Il est plus à vous qu'à moi ; et après l'avoir repoussé jadis, je ne saurais vous le redemander aujourd'hui.

“Pourtant, je suis bien vieux, bien seul, ma maison est bien vide.

“Soyez bons, venez tous la remplir, reformons qu'une seule famille, remplaçant celle que j'ai perdue”.

...Auparavant, on se rendit au petit cimetière où si souvent Justin avait sus-

pendu des couronnes sur la tombe de sa mère inconnue.

Cette tombe n'existait plus et, sur le caveau de famille des Monroy, à côté du nom de Justin, on lisait celui de Lydia, qui dormait enfin auprès de son époux.

Et leur fils, s'agenouillant pieusement sur la pierre, pria pour ses parents qu'il n'avait pas connus et qu'il eût tant aimés.

A quelques pas de là, un monument tout neuf, érigé sur l'ordre de maître Monroy, réunissait les restes du père Cosaque et de sa petite-fille.

Justin et sa cousine s'y arrêtrèrent un moment, pensifs, émus au souvenir de cette étrange existence, de cet héroïque dévouement.

“Nous parlerons souvent d'elle”, dit doucement Rosette.

Et, détachant de sa ceinture le bouquet tricolore, don de Justin, elle le déposa, comme un délicat hommage, sur la tombe de la pauvre morte.



ENTRE VOLEURS

Le 11 février dernier, dans un journal suisse, paraissait l'annonce suivante : "On cherche à acheter aux plus hauts prix par grandes et aussi par petites quantités, contre argent comptant, vieux cuivre ainsi que du laiton et aluminium." Suivant une adresse discrète.

C'était tout simplement l'oeuvre d'un agent de l'Allemagne qui cherchait à procurer à son pays ces métaux indispensables pour la fabrication des munitions. Le cuivre surtout se fait rare en Allemagne puisqu'on le paye volontiers, dans ce pays, jusqu'à mille dollars la tonne.

C'est un prix alléchant et ceux qui ont de vieilles casseroles de cuivre n'hésitent pas à les vendre aux Boches s'ils le peuvent.

Or, deux ou trois jours après la publication de l'annonce ci-dessus, une lettre parvint à l'agent dans laquelle on lui offrait un merveilleux marché. Il y était dit, en substance, qu'un ex-industriel, disposant de grandes quantités de cuivre et sympathique à l'Allemagne, céderait volontiers vingt tonnes du précieux métal au prix de faveur de cinq cents dollars seulement la tonne. La lettre ajoutait que, pour éviter toute difficulté possible, l'enlèvement de la marchandise en question devrait s'effectuer de nuit et le plus rapidement possible.

A l'heure et à l'endroit fixés, de solides fourgons arrivèrent et, aux yeux de l'agent boche satisfait, l'industriel exhiba un énorme lot de vieux chandeliers, débris paraissant provenir de lustres d'églises, tuyaux, etc., le tout en cuivre du plus beau jaune...

La pesée fut faite avec soin; il y avait bien les vingt tonnes annoncées pour les-

quelles l'agent paya dix mille dollars en bel et bon or.

Le plus silencieusement possible, les fourgons prirent le chemin de la frontière en évitant les rencontres fâcheuses...

L'agent avait conclu le marché avec jubilation mais il s'était embarqué dans une vilaine aventure. La canaille avait naturellement compté mille dollars la tonne, à son gouvernement, le cuivre qu'il n'avait payé que 500 d'où bénéfice net pour lui de dix mille dollars puis en remerciement de tout ce gros tas de cuivre qu'il apportait, il espérait bien une Croix de Fer...

Or, voici ce qui arriva.

Quand on envoya le cuivre à la fonderie, on s'aperçut alors que c'était tout bonnement de la vieille fonte sans valeur à laquelle un habile cuivrage par la galvanoplastie avait donné l'apparence du cuivre. Il y en avait pour 25 piastres en tout!

Furieux, le gouvernement allemand envoya son agent maladroit réfléchir à son aise entre les murs d'une forteresse puis des recherches furent faites afin de s'assurer de la personne du marchand déloyal.

Ce fut en pure perte. Ces recherches n'aboutirent qu'à faire savoir que ce fameux marchand n'était autre qu'un véritable boche pas plus scrupuleux que ses compatriotes mais un peu plus vif car il avait vivement levé le pied après son coup fait et était parti pour une destination inconnue sans laisser d'adresse.

A voleur, voleur et demi.

— o —

En Suisse, lorsque la chaleur dépasse un degré donné, les enfants des écoles ont congé, les autorités compétentes ayant reconnu que le travail fourni par les élèves les journées de grande chaleur n'était jamais satisfaisant.

Asphyxie et Mal de Mer chez les Poissons

On dit communément: "Heureux comme un poisson dans l'eau.

Pourtant les poissons, même dans leur élément habituel, sont sujets à bien des avanies, parmi lesquelles on peut compter la noyade par asphyxie et le mal de mer.

Disons tout de suite qu'il faut, pour que ces cas se produisent, des circonstances très exceptionnelles, néanmoins susceptibles de se réaliser. Voici comment.

Lés poissons, chacun sait cela, sont munis d'un système perfectionné de respiration sous-marine, les branchies. Grâce à ces organes, ils ne sont point obligés d'aller chercher à la surface de l'eau l'air respirable, puisque, dans les conditions normales, le liquide dans lequel ils évoluent porte en dissolution une certaine quantité d'air qu'ils peuvent aisément séparer et qui suffit à vivifier leur sang et à maintenir leur existence.

Mais si ces mêmes poissons viennent à se trouver isolés dans une eau purgée d'air par un procédé quelconque, nous les voyons rapidement s'asphyxier et mourir, en un mot, se noyer.

On pourrait vérifier la chose par une expérience très simple de laboratoire. Mais ces conditions se présentent parfois d'elles-mêmes dans certaines canalisations ou poches souterraines où des poissons se sont aventureusement engagés et où l'eau ne peut plus s'imprégner d'air.

Et voilà qui suffit bien souvent à expliquer la présence de nombreux cadavres de poissons que l'on vient à découvrir.

Le mal de mer chez les poissons est, sans doute, presque aussi rare que leurs

noyades. Mais il peut se produire. Et voilà pour nous un sujet d'étonnement, et voilà une fiche de consolation pour les malheureux passagers auxquels la vague monotone arrache, rythmiquement, maints soupirs, avec les fragments d'un précédent repas.

Ce sont des savants engagés dans des recherches sur la vie du monde sous-aquatique qui, les premiers, ont révélé ces victimes inattendues du mal de mer.

Les poissons en souffrent atrocement, jusqu'à en mourir, quand on leur fait accomplir de longs voyages en mer dans des réservoirs où on les a enfermés.

C'est pour cette raison qu'au grand désespoir des océanographes, de nombreux et très rares spécimens des poissons des mers tropicales ne peuvent être ramenés en vie dans nos aquariums.

Lors d'un envoi de quatre cents poissons pris dans les eaux polynésiennes, plus de cent de ces animaux périrent en cours de route. Quant aux autres, leur état général manifestait un tel épuisement qu'ils ne purent être conservés en vie qu'au prix des plus grands efforts.

On en peut conclure que les souffrances occasionnées à l'homme par le mal de mer quand le navire commence à rouler et à tanguer, ne sont que peu de chose, en comparaison des peines endurées par les poissons placés dans un réservoir.

Comme précaution, on prive généralement ces poissons de toute nourriture, un jour avant leur embarquement.

Les réservoirs de tôle galvanisée dans lesquels les poissons sont placés, contiennent de 60 à 70 gallons d'eau de mer. Cette eau est maintenue, grâce à la chaleur des chaudières du bâtiment, à une température constante qui est celle des eaux dans lesquelles les poissons ont été pris.

LES LOISIRS AGREABLES

Comment faire de jolis meubles soi-même

Mesdames, lisez ceci à vos maris.

Voici quelque chose qui intéressera sûrement pas mal de lecteurs... et de lectrices.

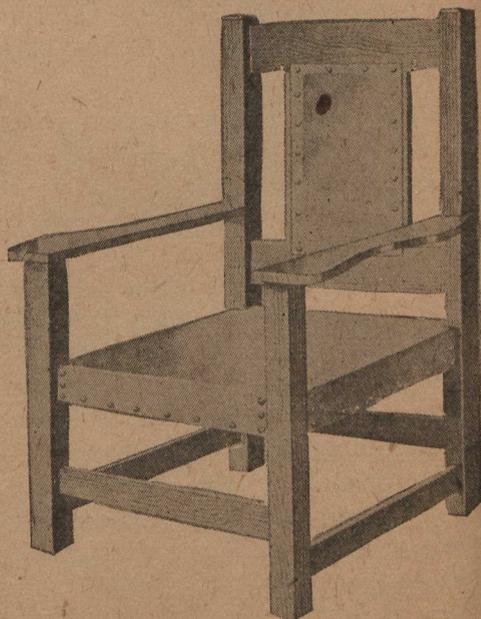
Il arrive à tout le monde—à moi comme aux autres—d'avoir parfois des instants d'ennui inexplicables. Tout marche à souhait pourtant, la santé est bonne et les affaires prospères, il n'y a aucune raison de se laisser aller à un accès de neurasthénie et cependant c'est la légion des petits "papillons noirs" qui vient assombrir les idées.

On ne sait pas quoi faire pour se distraire et les plaisirs habituels n'offrent aucune chance. La promenade? Il fait trop froid, trop chaud, ou bien il pleut... Le Théâtre? On en est "tanné!" Alors?...

Alors, chère petite madame, montrez cette page de la "Revue Populaire" à votre vilain grognon de mari et dites-lui, avec votre plus gracieux sourire—ce qui n'est pas difficile car vous êtes charmante, j'en suis certain—dites-lui: "Vois donc le joli fauteuil! Il paraît que l'on peut fabriquer cela facilement soi-même... Or, toi qui n'es pas maladroit, tu le réussiras facilement d'une manière admirable! Il paraît que cela peut se faire avec les simples outils qu'il y a dans toute maison et, d'ailleurs, on donne toutes les indications".

L'effet sera prodigieux. Vous savez que dans tout canadien sommeille un architecte ou un ingénieur, à preuve nos bons habitants qui trouvent le moyen de tout fabriquer avec une simple hache, depuis un cure-dents jusqu'à une maison et les meubles pour la garnir.

Vous verrez immédiatement votre mari s'intéresser à la chose, mesurer, calculer, prendre son égoïne, son marteau et son tourne-vis, et, tout en s'amusant d'intelligente façon, vous procurer un meuble charmant qui aura le triple avantage de



La chaise terminée.

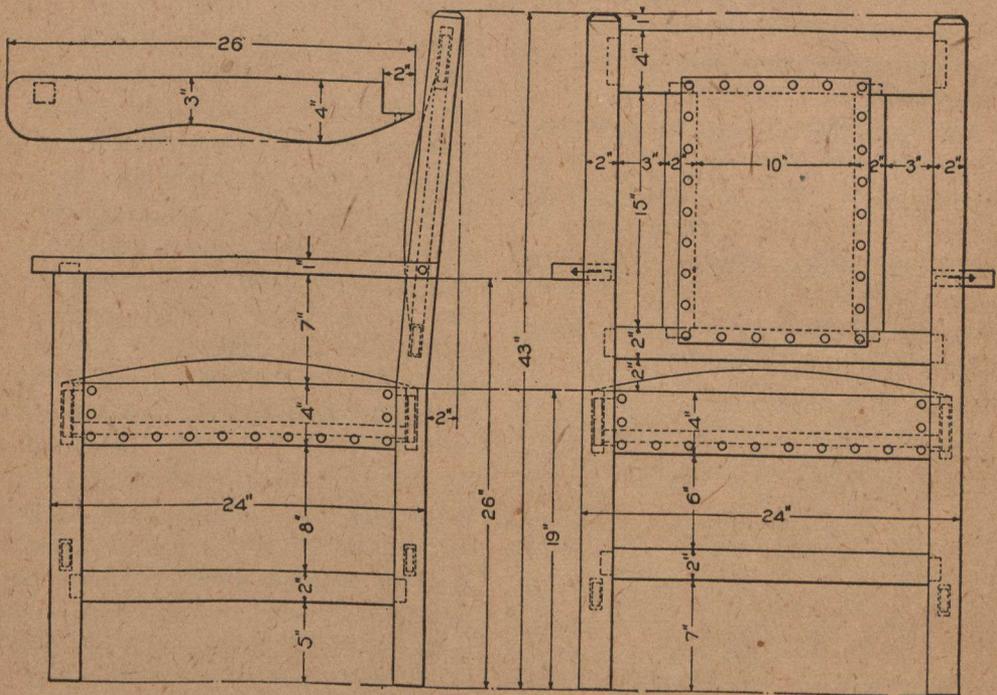
ne pas coûter cher, d'avoir belle apparence et d'avoir été fait par soi-même.

Il sera aussi riche d'aspect que ceux que vous pouvez voir en magasin et vous procurera deux plaisirs: celui de l'avoir fabriqué et celui de s'en servir.

Nous nous proposons de donner chaque mois, dans la "Revue Populaire" un nouveau dessin de meuble facile à faire soi-même, en y joignant toutes les indications nécessaires.

pris; dans les bazars ou chez les marchands de seconde-main vous trouverez toujours, à des prix très réduits, un choix d'outils divers qui vous serviront dans de multiples occasions.

Celui qui écrit ces lignes s'est procuré de cette façon tout un outillage à peu près complet, comprenant scies, wrench ordinaire et à tuyaux, étaux, pinces plates, coupantes et à gaz, équerres, ciseaux à bois et à métaux, fer à souder, etc., etc.,



Détails des mesures à prendre.

Quant à l'outillage requis, il n'a pas besoin d'être compliqué: une égohine, un marteau, un tourne-vis, un vilbrequin, voici les objets indispensables avec lesquels vous arriverez à faire de véritables merveilles.

D'autre part, il vous sera très facile de perfectionner cet outillage suivant les besoins et la difficulté des travaux entre-

le tout pour un prix étonnant de bon marché.

Chacun peut en faire autant.

Mais tout ceci n'est pas nécessaire pour fabriquer le confortable fauteuil dont nous donnons la photo dans ce numéro. Lisez les lignes ci-après et vous vous en rendrez compte.

Fabrication d'un Fauteuil.

En premier lieu, choisissez le bois qui vous convient; du chêne ou du bon merisier bien poli peut convenir admirablement.

Faites faire au moulin à scie les matériaux suivants avec les longueurs, largeurs et épaisseurs indiquées:

2 morceaux (pieds d'avant) 2 par 2 par 26 $\frac{3}{4}$ pouces.

2 morceaux (pieds d'arrière) 2 par 4 par 43 pouces.

2 morceaux (supports de bras) 1 par 4 par 26 pouces.

5 morceaux (entretoises) $\frac{3}{4}$ par 4 par 21 $\frac{1}{2}$ pouces.

5 morceaux (id) $\frac{3}{4}$ par 2 par 21 $\frac{1}{2}$ pouces.

2 morceaux (dossier) $\frac{3}{4}$ par 2 par 16 $\frac{1}{2}$ pouces.

Procurez-vous ensuite une pièce de cuir mesurant 31 pouces carrés, une pièce de burlap de 28 pouces carrés, 2 pièces de cuir de 13 pouces par 18 et deux autres pièces de burlap de 13 pouces par 18 également.

Avec une boîte de "tacks" de 8 onces et 5 douzaines $\frac{1}{2}$ de clous à tête de cuivre pour orner, vous serez en possession de tous vos matériaux.

Vous n'aurez en quelque sorte que de l'assemblage à faire.

Commencez par les pieds d'avant. Coupez un tenon 1 $\frac{1}{4}$ pouce carré et $\frac{3}{4}$ pouce de long à un bout pour les ajuster aux bras du fauteuil. Les mortaises pour les barreaux du côté sont coupées $\frac{1}{2}$ pouce de large par $\frac{7}{8}$ pouce de profondeur. Les tenons sur les barreaux doivent être coupés pour s'ajuster aux mortaises, vous devez faire bien attention à ce qu'ils soient tous de la même longueur entre les épaulements.

Les pieds d'arrière sont coupés avec une projecture de 2 pouces, comme vous pourrez le constater dans le dessin détaillé et ils ont aussi des mortaises coupées en eux pour les morceaux qui traversent en arrière. Les morceaux droits en arrière sont assemblés aux morceaux qui traversent au moyen de tenons et de mortaises, et doivent être mis en place quand les premiers sont assemblés aux pieds.

Les bras sont coupés des pièces de 1 par 4 par 26 pouces. Faites bien attention pour qu'ils puissent s'accoupler. Le bord peut être fait soit courbé ou droit, comme vous le désirez. Les bouts d'avant des bras sont tenus en place par des mortaises qui s'ajustent aux tenons aux bouts des pieds d'avant, tandis que les bouts d'arrière sont tenus en place par des vis à têtes rondes comme l'indique notre gravure.

La chaise est maintenant prête à être collée. Assurez-vous que les parties soient parfaitement d'équerre, et quand elles seront assemblées et bien sèches, enlevez toute la colle autour des joints, parce que la teinture ne prendrait pas où il y aurait de la colle; une tache blanche resterait à la place où vous n'auriez pas eu soin de l'enlever.

Passez sur toutes les parties délicatement avec un papier sablé et enlevez toutes les marques rudes. Alors appliquez la teinture que vous désirez employer.

Pour faire le siège, ajustez d'abord les planches au fond, et clouez-les aux barres du côté. Remplissez l'espace avec du crin ou du feutre de coton élastique environ trois pouces plus haut que le bord. Bandez ceci fortement avec un morceau de burlap et clouez les bords aux barreaux. Coupez les coins du burlap de manière à ce qu'ils puissent s'ajuster facilement. Mettez le cuir sur ceci et clouez les bords de

la même manière. Finissez alors avec les clous en cuivre pour orner.

Pour finir le dossier, clouez d'abord à l'ouverture un morceau de burlap, alors, mettez une couche de crin ou de feutre de coton sur ceci environ 1 pouce d'épaisseur. Étendez le cuir sur tout ceci et clouez avec des clous en cuivre. La partie en arrière est finie de la même manière, excepté que vous ne mettez pas de crin.

— 0 —

AU TEMPS JADIS

Une des plus curieuses coutumes parisiennes de jadis, au mois de mai, était celle du "Tableau de mai", que les orfèvres de Paris offraient à l'église Notre-Dame.

Ce "tableau de mai" était une oeuvre d'architecture en forme de tabernacle merveilleusement ciselée, ornée de petits tableaux représentant l'histoire de l'Ancien Testament.

Plus tard, le tabernacle fut converti en un tableau votif dont le principal sujet était ordinairement tiré des actes des apôtres. Le tableau restait exposé les huit premiers jours de mai, devant le portail de Notre-Dame, et la foule ne cessait de le venir admirer avec respect. Le restant du mois, le tableau était suspendu dans la chapelle de la Vierge.

Cette pieuse tradition fut abolie, comme bien d'autres, par les révolutionnaires. Mais il existe encore, à Notre-Dame, un de ces précieux objets, tout enrichi de ciselures et de peintures, et que le temps a respecté.

— 0 —

Le vol "Au Cinema"

Il serait difficile d'imaginer une aventure plus rocambolesque que celle que nous allons conter ici, et dont un paisible bourgeois fut la victime bien consentante d'ailleurs, comme on va le voir.

Elle prouve en même temps que si l'audace des filous est grande — ce que nous savions déjà — leur ingéniosité ne l'est pas moins.

Un brave bourgeois de Milan se promenait paisiblement dans une allée du parc de cette ville, lorsque, tout à coup, deux individus derrière un arbre, bondirent sur une jeune élégante qui marchait à quelque distance de lui et la terrassèrent.

Il sortit aussitôt son revolver de sa poche et fit feu en l'air pour effrayer les agresseurs, qui, d'ailleurs, s'enfuirent à toutes jambes après avoir subtilisé le réticule et les bijoux de la promeneuse.

Et comme il s'avancait vers la jeune femme pour l'aider à se relever, celle-ci, avec son plus gracieux sourire lui dit :

— Les bandits qui m'ont attaquée ne sont pas très dangereux, et si je vous remercie pour l'empressement avec lequel vous avez tout de suite songé à me porter secours, il eût été bien regrettable, néanmoins que vous ayez blessé un de mes agresseurs, car la scène dont vous venez d'être le témoin et dans laquelle aussi vous avez joué un rôle sans le vouloir, n'est ni plus ni moins qu'une scène de cinématographe.

... Voyez plutôt l'opérateur qui, là-bas, tourne encore sa manivelle.

Quelques minutes après, les bandits d'occasion étaient en effet revenus et se préparèrent pour une seconde scène que le cinématographe allait encore enregistrer.

— Monsieur, dit fort galamment au bourgeois l'opérateur en s'avançant vers lui, vous venez très involontairement de poser pour un film cinématographique.

— “Vous voilà, malgré vous, acteur de cinéma...”

— “Cela ne vous ferait-il pas plaisir de nous prêter encore votre concours pour l'établissement de nouvelles scènes que nous allons prendre tout à l'heure ?”

Etonné certes tout d'abord, mais complètement rassuré par la suite, le bourgeois se déclara enchanté, et consentit.

— Nous allons poser une scène analogue continua l'opérateur, mais en changeant un peu : au lieu que ce soit madame la victime, ce sera vous, si vous le voulez bien. Madame se promènera non loin de vous et quand vous serez terrassé par vos agresseurs, elle s'enfuira en criant “au secours”.



Le vol au cinéma

Chacun prit sa place, et les préparatifs terminés, la scène commença.

Notre brave bourgeois reprit en souriant sa promenade sous l'objectif attentif d'un appareil dont l'opérateur tournait lentement la manivelle.

A l'autre bout de l'allée parurent les

apaches de l'autre fois qui, après quelques secondes de mimique endiablée, sautèrent sur lui et le dévalisèrent. Montre, porte-monnaie, portefeuille, tout fut subtilisé en un clin d'oeil.

— Je vais vous donner un coup de poing, et vous vous laisserez tomber pour plus de réalisme, lui dit un des agresseurs.

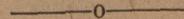
Et, amicalement, il lui envoya un direct au creux de l'estomac.

Consciencieusement, notre homme se laissa choir, et il resta étendu, la face contre terre pendant que la promeneuse, effectivement, criait “au secours”, en s'enfuyant, et que les bandits détalèrent avec toute la vitesse de leur jambes.

Au bout d'un moment, fier d'avoir joué son rôle avec tout le réalisme possible, notre acteur improvisé se releva.

Hélas ! la scène qu'il croyait feinte était bien vécue, car les bandits, la petite dame, l'opérateur, la montre, la bourse, le portefeuille, tout avait disparu. Comme le corbeau de la fable, il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus... à faire l'acteur pour le cinéma.

Mais il ne put s'empêcher de reconnaître que le moyen était tout de même élégant...



Le percement de l'isthme de Panama n'est pas absolument une idée moderne. Le navigateur Balbao rêva cette grande oeuvre, après qu'il eût découvert l'isthme. L'on peut voir à la bibliothèque de Nuremberg, une mappemonde datant de 1520, où le futur canal est indiqué; et, il y a deux cents ans, une compagnie hollandaise se forma pour étudier un projet de percement qui ne devait être commencé qu'en 1879, par M. de Lesseps.



LEGENDE DES PLANTES

L'arbre de la Croix

Au centre du Paradis terrestre, qui lui-même marquait le centre du monde, s'élevait un arbre géant.

Son port majestueux se rapprochait de celui du cèdre, qu'il dépassait en hauteur comme le cèdre dépasse l'hysope ; ses branches énormes disposées autour de son tronc, lisse et droit, en forme de couronnes successives, formaient un cône de verdure sombre à sa base, mais s'éclairant à mesure qu'il montait vers le ciel, dans l'azur duquel sa flèche sublime étincelait de lumière ainsi que les sommets neigeux d'un pic dont le soleil levant fait resplendir les cimes éclatantes, alors que son pied disparaît encore dans les ténèbres d'une profonde vallée.

Par trois puissantes racines qui plongeaient dans le sol comme les serres d'un aigle dans ses flancs de sa victime, il semblait moins se cramponner à la terre pour s'y appuyer que l'étreindre pour s'en saisir.

Ses fruits ressemblaient plus à des pommes à la peau lisse et brillante qu'aux noix écaillées du cèdre.

Ceux qui se rapprochaient le plus de la terre étaient les moins beaux, et bien qu'ils fascinassent le regard et invitassent la main, il y avait dans leur éclat quelque chose de sinistre, et, en les regardant de près, on pouvait facilement distinguer, à travers la mince et brillante couche de vernis qui les enveloppait, des taches livides, indiquant la présence d'un poison subtil enivrant et mortel, comme celui qui gonfle la pomme fatale du mancenillier.

Plus ces fruits étaient haut placés dans le feuillage, plus leur éclat et leur volume augmentait ; les taches livides s'amoindrissant, au contraire, finissaient par disparaître, et le suc toujours plus subtil se changeait peu à peu en une céleste ambroisie.

L'influence fatale de la terre cédait à l'influence bénie du ciel, et les pommes magnifiques suspendues au sommet de la flèche baignée de lumière laissaient transparaître à travers leur enveloppe éblouissante des splendeurs inconnues ici-bas.

Cette immense pyramide de verdure, moitié lumière et moitié ténèbres, était l'arbre mystérieux de la vie et de la mort.

Ses fruits, les fruits de la science, fruits

de mort, mélange impur d'orgueil et de mensonge quand ils s'imprègnent des sucs grossiers de la terre, fruits de vie, amour et foi, quand ils se nourrissent à la douce chaleur du soleil divin.

Dieu, en plantant cet arbre mystérieux au milieu de l'Eden, avait dit à l'homme, sa nouvelle créature :

“Sois maître du monde, ce que j'ai fait pour toi ; il t'appartient, il est ton domaine, la part que ma bonté te donne en héritage. Les poissons qui se jouent dans les abîmes des eaux, les oiseaux qui peuplent les abîmes de l'air, les animaux qui bondissent ou rampent sur le sol sont tes esclaves. Le temps, qui est la mesure de la vie, les souffrances qui sont les épreuves, la mort qui en est le terme n'existent pas pour toi. Va, heureux et fier, prendre possession des présents que je te fais.

“Sois roi ! Pour manteau royal je te donne ton innocence et pour couronne l'immortalité.

“De toutes les richesses que ma libéralité t'abandonne, je ne me réserve que cet arbre dans toute la création ; ne touche pas à son fruit auquel, sous peine de mort, je te défends de goûter.”

— “Seigneur, comment pourrai-je, moi comblé de vos dons, moi créé à votre image et à votre ressemblance, songer à vous désobéir ?” répondit Adam, en se prosternant devant son créateur.

Ainsi fut intronisé le premier roi de la terre ; ainsi fut accepté le premier serment de vassalité fait par l'homme entre les mains de son Dieu.

Eve, sa compagne, renouvela ce serment.

Des jours, des mois, des siècles peut-être s'écoulèrent, qui le sait ? puisque, pour l'homme immortel, le temps n'est qu'un lac immobile et non plus un fleuve dont les eaux courent rapides vers l'océan

dans lequel elles vont se perdre.

Satan frémissait de rage, lui archange précipité des hauteurs du ciel, lui proscrit pour l'éternité, lui perdu par le péché et ne vivant que pour le péché ; dans un accès de rage, il s'élança du fond des enfers et, s'élevant comme une noire fumée, osa se présenter devant Dieu pour lui demander la permission de tenter l'homme.

Dans les desseins de la Providence, cette épreuve était nécessaire, non pas pour perdre l'homme, comme le croyait l'esprit du mal, mais pour l'élever à la dignité, des anges par les mérites attachés au sang d'un Dieu rédempteur et pour remplacer sur sa tête la couronne de la terre par la couronne du ciel.

Dieu fit un signe d'assentiment, et l'ange déchu, s'éloignant aussitôt, pénétra invisible dans l'Eden, où, sous la forme d'un serpent à tête d'ange, il alla s'enrouler autour du trône de l'arbre fatal.

Comme des oiseaux fascinés par l'attraction impure d'un reptile, cachés dans les fleurs, Adam et Eve, attirés par un charme inexplicable, se promenaient autour de l'arbre fatal en s'en rapprochant de plus en plus.

Du haut du ciel, les anges regardaient avec tristesse et, retenus par l'obéissance, se voilaient la face de leurs blanches ailes.

Jamais la verdure de l'arbre géant n'avait été plus brillante ; jamais ses fruits n'avaient paru si savoureux. Eve les regardait avec convoitise, Adam baissait la tête pour ne pas succomber à la tentation.

Ce fut en ce moment qu'à travers les rameaux qui s'inclinaient vers l'homme comme pour lui offrir leurs magnifiques présents, une voix mélodieuse comme le son d'une harpe se fit entendre, caressant doucement, pour les éveiller, les mauvaises passions endormies au fond du cœur de

nos premiers parents.

Puis, peu à peu, pendant qu'ils écoutaient les flatteuses paroles de leur ennemi, les branches s'entr'ouvrirent encadrant de leurs rameaux une tête d'une beauté merveilleuse, au regard si purement candide, au sourire si bienveillant.

A la tentation de l'oreille venait se joindre la tentation des yeux ; pour compléter ces moyens de séduction, Satan, avec une infernale habileté, y joignit celle de l'esprit et du coeur.

S'il avait abandonné le ciel au risque d'encourir la colère de son tyran, c'était disait-il, par pur amour pour les hommes ; il ne pouvait, sans être saisi d'une douloureuse pitié, les voir s'abstenir d'un fruit que leur maître leur défendait par jalousie, de peur qu'en en mangeant ils ne devinssent dieux comme lui.

Et chacune de ses paroles était comme une nouvelle maille ajoutée au filet dans lequel le tentateur enveloppait sa proie.

Eve céda la première et tendit la main.

Il y eut dans le coeur des anges un tressaillement de douloureux effroi.

Adam courbait la tête ; le roi devenait esclave.

De lui-même un fruit d'or se détacha de la branche et tomba dans la main dont les doigts l'effleuraient ; poussée par une invincible curiosité la femme le porta à ses lèvres, y mordit, et, le trouvant bon, se retourna vers Adam en lui disant d'y goûter.

L'homme obéit.

Alors il se passa en eux quelque chose de rapide comme la pensée ; ils ressentirent un choc douloureux celui de la mort, qui pénétrait dans leurs veines ; leur robe d'innocence se déchira, l'arbre frémit de la base jusqu'au faite, les animaux se dispersèrent épouvantés, le sol trembla, le soleil parut s'éteindre, les deux coupables

s'enfuirent épouvantés pour se cacher, et une voix plus puissante que celle des grandes eaux se fit entendre, qui criait :

Adam ! Adam !

L'homme et la femme s'avancèrent en tremblant aux pieds de leur juge.

Leur tentateur les y avait déjà précédés ; écrasé sous le poids de la puissance qu'il venait de braver ce vaincu pour l'éternité rampait dans la poussière, labourant de son visage hideux, gonflé de poison, le sol imprégné de sa haine infecte.

L'interrogatoire fut bref mais terrible.

L'homme et la femme furent condamnés à cette peine terrible que nous appelons la vie et qui est la mort.

Le serpent reçut une punition plus terrible : il apprit qu'il venait de rendre le ciel accessible à l'homme, qu'il espérait entraîner dans sa ruine, et que, de sa première victime, naîtrait une femme qui poserait son pied victorieux sur la tête du tentateur.

Le premier contrat passé entre l'homme et son créateur était rompu ; Adam et Eve, accablés de douleurs et de remords, mais déjà soutenus par l'espoir de reconquérir, par la pénitence, un nouveau et bel héritage auquel leur donnerait droit le sang d'un Dieu fait homme par amour, quittèrent, pour n'y plus rentrer, l'Eden, dont leur faute les rendait désormais indignes, et dont un ange armé d'une épée flamboyante leur fermait l'entrée.

Déjà leurs yeux avaient perdu de vue le jardin des délices, déjà leurs pieds ensanglantés pour la première fois par les épines et les aspérités d'une terre ingrate qu'ils étaient condamnés à fertiliser à la sueur de leur front, leur faisaient sentir les premiers aiguillons de douleur ; déjà ils souffraient de la fatigue, de la faim et de la soif, quand Adam s'aperçut qu'il tenait encore dans sa main un morceau de

fruit de vie et de mort que sa compagne d'abord, et lui après elle, avaient porté à leurs lèvres.

Cinq graines étaient restées adhérentes à la pulpe empoisonnée.

En souvenir de la faute qu'il avait commise, Adam les confia à la terre et les arrosa de ses larmes, en priant le Seigneur; de faire germer ces semences destinées à rappeler à ses descendants et la défaillance de leurs premiers parents et la dure expiation de leur faute.

Dieu exauça sa prière, et la colline sur laquelle les deux fugitifs s'étaient arrêtés après leur expulsion, se couronna bientôt de cinq cèdres d'une espèce particulière qui ne produisaient aucun fruit, sur lesquels les oiseaux du ciel ne venaient pas se reposer et qu'une sorte de terreur inexplicable défendit, pendant des milliers de siècles, contre la hache des enfants d'Adam, qui peu à peu avaient peuplé la terre.

Un jour arriva pourtant, marqué par les décrets de la Providence, où ces arbres devaient tomber.

Les siècles succédèrent aux siècles et, nombreux comme les sables de la mer, les descendants du premier homme, devenus successivement familles, tribus et peuples, se répandirent sur toute la terre.

Mais, hélas ! à mesure que, par l'émigration, ils s'éloignaient de leur berceau, et, par la longue succession des années du jour de la création de leur premier père, l'image divine s'altérait sur leur front comme un portrait dont le temps efface les couleurs, les traditions primitives se perdaient et, oubliés de leur céleste origine, les hommes dégénérés, cessant de regarder le ciel, leur véritable patrie, se courbaient de plus en plus vers la terre, à laquelle ils se cramponnaient de toute leur faiblesse comme des prisonniers aux bar-

reaux de leur prison.

Bientôt au culte du vrai Dieu succéda le culte des idoles ; toute chair corrompit sa voie, et les enfants de lumière, devenus enfants des ténèbres, s'abandonnèrent à toutes les suggestions de l'esprit du mal.

Devant cet effroyable débordement du crime, la colère du créateur s'alluma ; il détourna sa face et voulut détruire son ouvrage.

Seule une famille trouva grâce devant sa justice. Le patriarche Noé était demeuré fidèle. Dieu voulut qu'il devînt le chef d'un monde nouveau.

“Fais, lui dit-il, une arche de bois suffisante pour contenir, avec ta famille, un couple de chacune des espèces d'animaux qui vivent sur la terre, et renferme-toi avec eux, car je vais envoyer les grandes eaux qui couvriront tout le monde depuis le fond des vallées jusqu'au sommet des plus hautes montagnes.”

Sans se laisser détourner par les railleries des impies qui riaient de sa crédulité et haussaient les épaules en le traitant d'insensé, le patriarche se mit à l'oeuvre.

Mais pour le navire immense, il fallait des poutres énormes, et Noé n'en trouvait aucune d'une longueur suffisante.

Alors un ange vint à lui, qui lui dit : “Va sur la montagne des cinq cèdres et coupe-les, car leur bois est destiné à sauver le monde.”

Le patriarche obéit et, à sa grande surprise, les cinq arbres gigantesques tombèrent sans effort sous les coups de la hache.

De quatre d'entre eux il fit le cadre du plancher de l'arche, et du cinquième, le plus grand de tous, la poutre maîtresse du toit, pour lesquels ils se trouvèrent juste de la dimension indiquée par le divin architecte.

Un siècle durant, Noé et ses fils ne cessèrent de travailler au vaisseau qui devait

porter dans ses flancs la fortune de l'humanité, puis, tout étant prêt, ils entrèrent dans l'arche que Dieu ferma par dehors.

Au même instant, une nuée profonde voila la clarté du soleil, et à la lumière succédèrent d'épaisses ténèbres ; les flots de la mer soulevés en vagues monstrueuses accoururent du fond de l'horizon jettant à l'ouragan leur crinière d'écume ; des éclairs sinistres déchirèrent la nue, des cataractes du ciel s'ouvrirent et la pluie commença à tomber avec un épouvantable fracas ; les fleuves débordèrent, roulant à travers les plaines ravagées leurs eaux bourbeuses ; les ruisseaux se changèrent en torrents, les vallées disparurent puis les bois, les collines, les rochers ; et bientôt du sein de cet océan jaunâtre et mugissant, couvert de débris qui se heurtaient, il ne sortit plus, de distance en distance, que quelques sommets des plus hautes montagnes devenues des îles, et que les eaux tumultueuses continuaient à envahir, chassant devant elles les impies qui, frappés d'épouvante, escaladèrent les rocs en poussant des hurlements de terreur et en vomissant des blasphèmes jusqu'à ce que les flots irrésistibles les enlaçant à leur tour, debout sur la dernière pointe, se refermèrent en tournoyant sur leur tête coupable.

Pendant cette scène inouïe de terreur, pendant ce drame auquel nul autre drame ne peut être comparé, l'arche, mollement bercée par les vagues dociles, voguait paisiblement sous le souffle de Dieu, et après quarante jours de navigation sur ces abîmes sans rivage, venait doucement se poser sur le sommet d'une montagne récemment abandonnée par les eaux que la volonté de Dieu refoulait dans les gouffres sans fond d'où elle les avait fait sortir pour laver la terre souillée par les crimes de ses premiers habitants.

Ainsi que l'avait promis l'ange, les rejetons de l'arbre de la chute d'Adam et d'Eve venaient de sauver une première fois les hommes.

Là ne s'arrêta pas leur providentielle destinée.

Par qui et comment l'arche de Noé fut-elle démembrée ? Par qui et comment les poutres qui en formaient l'ossature furent-elles transportées au loin ? C'est ce que la tradition n'explique pas.

Tout ce qu'elle nous apprend, c'est que les fils de Noé, aussi ingrats que les fils d'Adam, eurent bientôt oublié la punition des premiers coupables et qu'à peine sortis de l'arche ils abandonnèrent la voie du bien pour reporter sur la créature le culte dû au seul créateur.

A peine si parmi ces ingrats Dieu put trouver de quoi se former un petit noyau d'adorateurs qu'il combla de ses plus éclatantes faveurs, sans pouvoir cependant vaincre leurs continuels murmures et leurs incessantes révoltes contre sa paternelle autorité.

Quelques rois de la nation juive se montrèrent cependant plus reconnaissants que leur peuple et le sage Salomon voulut rendre hommage à l'inépuisable bonté du Dieu des Israélites, en lui élevant à Jérusalem un temple qui fut sans rival dans le monde entier.

Les richesses de ce prince étaient immenses, sa réputation s'étendait aux confins de la terre, et tous les autres rois éblouis par sa puissance ne songeaient qu'à lui complaire.

Ce fut à ces courtisans couronnés qu'il s'adressa pour se procurer les matériaux de la construction magnifique qu'il méditait.

Les uns lui envoyèrent de l'or, de l'argent ; d'autres des perles ramassées sous les vagues profondes ; d'autres, les hya-

cinthes merveilleuses et les émeraudes éblouissantes arrachées du sein des montagnes, ou ces blocs de cristaux durs comme le diamant, limpides comme l'eau des torrents et qui se cachent dans les profondeurs des cavernes inaccessibles.

Plus généreux et plus magnifique encore dans ses présents, le roi Hiram s'était chargé de fournir les bois nécessaires pour la construction, et par ses ordres une armée de bûcherons s'était répandue dans les forêts cherchant les cèdres les plus gigantesques, les arbres des essences les plus rares.

Cinq cents chameaux envoyés par lui apportèrent à Jérusalem ce présent vraiment royal, les architectes de Salomon furent unanimes pour déclarer qu'il était impossible de trouver des bois mieux appropriés à leur destination. Mais ce qui les frappa surtout d'admiration, ce fut la merveilleuse beauté de cinq poutres d'une essence inconnue et dont le bois incorruptible, façonné depuis des siècles, avait, par la succession des années, acquis la dureté et la sonorité de l'airain.

Une seule chose préoccupait les maîtres ès-pierres chargés de la direction des travaux, c'était de savoir par quel moyen ils pourraient raccourcir ces poutres sur lesquelles le fer n'avait aucune action, mais il se trouva qu'un calcul plus attentif leur prouva qu'ils s'étaient trompés d'une palme, et que les dimensions des poutres, évaluées en coudées, palmes et pouces, étaient exactement celles qu'indiquaient leurs calculs corrigés, en sorte qu'il fut décidé que ces quatre colonnes précieuses seraient destinées à soutenir le Saint des Saints, sanctuaire inviolable dans lequel étaient déposés l'Arche d'alliance, ainsi que le Chandelier à sept branches, et où le grand-prêtre seul avait le droit d'entrer.

Quant à la cinquième poutre, dont la longueur était égale à la hauteur totale de l'édifice et sur laquelle il aurait pu s'appuyer tout entier, les architectes, ne sachant comment l'utiliser, l'abandonnèrent dans le chantier de Beth-Edjda, situé à l'orient de Jérusalem, entre les murs de la ville et le torrent de Cédron, tout auprès de la fontaine de Siloé, où elle demeura oubliée.

Cette source, légèrement salée, quoique potable, alimentait une immense piscine composée de deux vastes bassins dont l'un servait pour les bains et le second pour la purification des animaux destinés aux sacrifices ou au lavage des victimes déjà immolées.

Les eaux du premier bassin étaient limpides, celles du second rougeâtres et comme teintes de sang.

Or, il arriva qu'il fut nécessaire de réparer ce dernier bassin et que, pour étayer leurs échafaudages, les ouvriers employèrent la poutre oubliée et qu'ils négligèrent ensuite de retirer.

Ses effets merveilleux ne tardèrent pas à s'y faire sentir; on remarqua que l'eau à certaines heures et surtout vers le lever du soleil, bouillonnait subitement comme si une force invisible l'eût agitée, et que le premier malade qui y entraît après ce bouillonnement se trouvait guéri, quel que fût le mal qui l'affligeât.

Le bruit de ces prodiges sans cesse renouvelés se répandit avec rapidité, et de toutes les parties de la Judée les malades affluèrent autour de la source salutaire.

Cette merveilleuse vertu des eaux de la piscine persista jusqu'à l'époque où le méchant Hérode, dans des vues d'intérêt purement humain résolut de faire agrandir le réservoir. La poutre fut retirée à cette occasion; et ne pouvant la faire servir à rien autre chose, faute de pou-

voir la couper, on la jeta en guise de pont sur le torrent de Cédron, ruisseau bourbeux dont les eaux, chargées des immondices de la ville, vont se perdre dans la mer Morte, après avoir traversé une obscure vallée servant, dans sa partie méridionale marécageuse et désolée, de voirie à Jérusalem.

Les travaux terminés, la piscine se trouva avoir perdu toutes ses qualités curatives : les Juifs attribuèrent ce malheur aux péchés du roi Hérode et le bassin cessa d'être fréquenté.

Mais déjà l'influence merveilleuse du bois mystérieux commençait à se faire sentir là où il était tombé, et, par un prodige inexplicable, les rives rocailleuses du Cédron, stériles jusqu'à ce jour, se couvrirent de gazon, de figuiers et de grenadiers d'une beauté et d'une vigueur extraordinaires.

En ce temps-là, un homme extraordinaire, portant la robe blanche des prophètes et les cheveux à la nazaréenne, parcourait la Judée.

Tout était mystérieux dans cet homme : il était né sur la litière d'une misérable étable, et pour célébrer sa naissance, les innombrables légions célestes avaient entonné, en s'accompagnant de leurs harpes d'or, l'Hosanna éternel ; une étoile brillante avait, à travers le ciel guidé les mages de l'Orient jusqu'à la crèche, aux pieds de laquelle s'étaient prosternés, les premiers, les bergers convoqués par les anges.

Fils d'un ouvrier, il avait, dans la moindre de ses actions, une majesté à laquelle n'avaient jamais atteint ni David, ni Salomon, dans la pompe sans pareille dont ils aimaient à s'entourer.

Humble dans ses paroles, grand dans ses actions, il vivait d'aumônes et nourrissait les foules suspendues à sa voix.

Hâï et repoussé par les grands, il était entouré de l'amour et du respect des humbles ; à sa voix l'eau se changeait en vin, les pierres en pain ; les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les morts sortaient de leurs tombeaux, l'ouragan repliait ses ailes et les vagues soulevées se courbaient dociles sous ses pas.

Ses détracteurs l'appelaient l'imposeur Jésus le Nazaréen ; ses admirateurs, le plus grand des prophètes, Jésus fils de David ; ses apôtres et ses disciples, le Christ, fils du Dieu vivant.

Pendant trente-trois ans, cet Homme-Dieu, revêtu de l'humanité comme d'un manteau de souffrances et d'expiation, avait semé sur la terre de Judée ses bienfaits et ses bénédictions, et récolté la haine, le mépris, la douleur.

Toutes les puissances de l'enfer s'élevaient soulevées contre lui, le Fils de Dieu, caché sous les voiles de l'humanité déchue.

Dans sa rage implacable, Satan, ne pouvant pas vaincre, voulait au moins se venger.

Il sentait que l'humanité, déchue par la tentation tombée des rameaux de l'arbre fatal, allait lui échapper par la bénédiction descendue de ce même arbre ; et pour ne pas laisser échapper sa proie, il cherchait des alliés contre le Christ parmi les chefs même du peuple choisi, parmi les prêtres et jusques au milieu des apôtres triés un à un par l'Homme-Dieu.

A partir du premier jour de l'incarnation, avait commencé pour le Christ, cette existence pleine de douleurs physiques et morales, dont la semaine de la passion peut être regardée comme le sanglant abrégé.

Chacune de ses pensées, comme chacune de ses prédications, comme chacun de ses voyages, avait été un pas en avant

vers le Calvaire, vers cette funèbre cime, au sommet de laquelle se dressait le gibet expiatoire sur lequel l'innocente victime, suspendue entre le ciel et la terre, devait servir d'anneau pour souder la chaîne brisée par le péché, pour rattacher la créature à son créateur.

Hérode, le premier, avait comploté la mort du Christ; mais les temps marqués n'étaient pas accomplis, il fallait que les lèvres divines bussent jusqu'à la lie le calice si amer de l'expiation, et la fureur du roi adultère s'était égarée sur des milliers d'enfants nouveaux-nés sans pouvoir atteindre l'objet de ses sangui- naires terreurs.

Après le tyran, les Pharisiens hypocrites et les princes des prêtres, d'autant plus corrompus qu'ils auraient dû être plus purs, s'étaient ligués contre l'Homme-Dieu, avaient semé sa route de ténébreuses embûches et cherché, par tous les moyens possibles, à entraver son apostolat, à éteindre sous le boisseau la lumière naissante de l'Évangile; mais leurs indignes complots n'avaient tourné qu'à leur honte. L'heure marquée pour le suprême sacrifice n'avait pas sonné, car la terre n'était pas préparée suffisamment pour la moisson, et le Christ mourant n'aurait pas pu dire encore, en fixant son dernier regard sur le livre des prophéties: *Consummatum est, tout est consommé.*

Enfin, la semaine du sacrifice arriva. Nous n'avons pas à la raconter.

Quel chrétien ignore les phases principales du grand drame de la passion? quel catholique, si douloureusement enfanté à la vie nouvelle, n'a pas lu dans les livres saints ou entendu dans l'assemblée des fidèles, réunis aux pieds de l'autel pour y répandre leurs larmes avec leurs actions de grâces, le récit de ces

douleurs qu'un Dieu seul pouvait supporter?

Depuis plusieurs années déjà, la poutre jetée sur les noires eaux du Cédron servait de pont entre la vallée sinistre et le pied de la montagne des Oliviers, colline rocheuse, percée de grottes sombres, dans l'une desquelles, toujours d'après la tradition qui nous sert de guide, Adam et Eve, chassés du paradis terrestre, étaient venus pleurer leur péché.

Un soir, tout était sombre dans le jardin; des arbres agités par le vent, il s'élevait comme une plainte étouffée, et sous la lumière blafarde de la lune, qu'entourait un disque sanglant de brouillards, les branches en se balançant revêtaient des formes vagues et menaçantes comme celles de fantômes errants à travers des tombeaux.

Les herbes qui obstruaient l'entrée de la grotte s'écartèrent, ouvrant passage à un homme qui, pâle, défait, se soutenant à peine, la tête enveloppée dans leurs manteaux, au pied d'un olivier.

«Eh! quoi, leur dit-il, d'une voix brisée par les tortures de l'agonie, ne pouvez-vous pas veiller une heure avec moi?»

Celui qui parlait ainsi était le Christ; ceux qui dormaient, ses disciples.

Quelques instants après, les flambeaux brillèrent dans la vallée de Josaphat, et une troupe d'hommes armés, guidés par Judas, l'apôtre vendu aux ennemis de son divin maître, franchissant le Cédron, grimpa le sentier rocailleux de la montagne.

«Maître, je vous salue, dit le traître,» et il donna au Christ le baiser convenu.

Les soldats entourèrent aussitôt celui qu'ils cherchaient et les bourreaux le lièrent avec des cordes en l'insultant; puis ils l'entraînèrent vers le Cédron, l'injuriant et le frappant avec fureur.

Six Pharisiens, armés de bâtons, excitant la soldatesque par leur exemple, et se mêlaient aux tortureurs du Christ.

Deux fois déjà la divine victime, les pieds nus déchirés par les pierres, était tombée sur les genoux, quand enfin le lugubre cortège arriva près de la poutre jetée sur le torrent.

Le sang de l'Homme-Dieu coula pour la première fois sur l'arbre mystérieux qui, malgré son extrême dureté, l'absorba aussitôt comme s'il en eût eu soif ; sa couleur prit une teinte rougeâtre et chacun des pas du rédempteur laissa son empreinte marquée sur la poutre devenue tout à coup tendre malléable.

Quelques heures après, au matin, des ouvriers envoyés dans la vallée pour y couper le bois nécessaire à la fabrication d'une croix plus haute que les gibets ordinaires, s'approchèrent de l'arbre providentiel.

— Voici bien le bois qui nous conviendrait, dit l'un d'eux ; il n'y aurait qu'à le couper en deux morceaux.

— Je crains qu'il ne soit trop dur, reprit un de ses camarades.

— Il est facile de le voir, fit un troisième, en frappant de sa hache la poutre qu'il entailla profondément.

— C'est justement ce qu'il nous faut, s'écrièrent-ils tous ensemble, et, enlevant l'arbre, ils l'emportèrent vers le chantier contre le mur duquel se trouvaient dressées les croix plus basses destinées aux deux larrons.

Quelques coups de hache suffirent pour façonner le gibet, dont les divers parties semblaient s'agencer comme d'elles-mêmes.

De ce qui restait de la poutre réduite aux dimensions données par les Pharisiens, il se trouva encore assez pour faire l'escabeau destiné à poser les pieds du

crucifié et la planchette sur laquelle on pourrait tracer l'inscription ordonnée par le juge.

Le juge, c'était Pilate, gouverneur des Juifs pour les Romains, un de ces magistrats peureux et iniques, qui sacrifient un innocent pour conserver leurs fonctions et croient purifier leur conscience vénale en lavant leurs mains.

A ses yeux le Christ n'était pas coupable ; mais la foule criait : "C'est un ennemi de César !" Le gouverneur eut peur de la foule et de César, et, du haut de son tribunal, il prononça la sentence de mort.

La haine des Pharisiens avait compté sur sa faiblesse ; la croix était déjà prête, elle fut apportée.

Jésus reconnut la poutre mystérieuse que déjà il avait arrosée de son sang, et par trois fois baisa l'instrument de son supplice.

Les bourreaux chargèrent la victime de l'arbre de la chute, devenu l'arbre de la rédemption, et au milieu des rires moqueurs, des blasphèmes, des insultes et des coups, le cortège sinistre s'achemina vers le Calvaire.

En avant marchait une trompette sonnant à tous les coins de rue, puis venaient des enfants et des hommes du peuple portant les cordes, les clous, les corbeilles, les marteaux et les échelles ; après eux, un jeune homme, soutenant sur sa poitrine l'inscription mise par ordre de Pilate, précédait le Sauveur succombant sous le poids de sa croix, lié, avec des cordes, le visage inondé de sang et entouré de soldats romains et de bourreaux juifs ou païens. Les deux larrons le suivaient de près, l'un calme et recueilli, l'autre vomissant d'atroces blasphèmes ; puis venaient encore des soldats ; et, fermant la marche, des Pharisiens à

cheval faisant éclater leur joie infernale et excitant une dernière fois la fureur de la foule égarée par leurs mensonges.

Cette scène, admirable du côté de la victime, hideuse de celui de ses ennemis, se passait à travers les rues de Jérusalem et sur les flancs abruptes du Calvaire, le vendredi d'avant la Pâque, à l'heure même où les trompettes du temple annonçaient le commencement des sacrifices de l'ancienne loi.

Arrivé au sommet du Golgotha, le lugubre cortège s'arrêta ; les croix furent posées sur le sol et les condamnés étendus sur le gibet.

Il pouvait être douze heures et quart quand retentit avec un bruit sourd, le premier coup de maillet frappé pour enfoncer les clous dans les pieds et dans les mains du Sauveur.

Au même instant, la trompette sacrée retentit pour la seconde fois ; dans le temple, les prêtres égorgaient l'agneau pascal.

Le chef qui présidait à la triple exécution du Calvaire donna ordre d'élever la croix.

Le trou préparé pour la recevoir avait été pratiqué dans le rocher, à une assez grande profondeur, moindre pourtant qu'on ne l'aurait voulu, car les ouvriers, dont les outils s'émoûssaient contre un obstacle inconnu, s'étaient vus forcés de s'arrêter.

Quelques-uns des bourreaux s'attelèrent aux cordes attachées aux bras de la croix pour la dresser, tandis que les autres poussaient l'extrémité du gibet vers le creux, où il tomba lourdement.

Le choc fut effroyable, le Christ fit entendre un cri de douleur ; son corps s'affaissa sur lui-même, ses blessures se rouvrirent et son sang, s'en échappant avec abondance, coula le long de l'arbre de

mort, aujourd'hui arbre de vie, jusqu'à la terre, dans laquelle il pénétra.

Un instant la croix sembla vaciller comme une flèche qui vint s'enfoncer en sifflant dans le corps d'un monstre, puis la terre s'agita et une fumée noire et infecte parut ramper sur le sol.

C'est qu'en effet, l'obstacle insurmontable qui s'était opposé au creusement du trou sur le sommet du Golgotha n'était autre que la cuirasse écailleuse du serpent tentateur, roulé sur les ossements de notre premier père, pour empêcher que le sang du Rédempteur n'arrivât jusqu'à lui.

Mais l'arbre de la croix traversa le corps hideux du reptile vaincu qui, contraint par la douleur, se vit forcé de se replonger dans l'abîme pendant que le sang divin, descendant peu à peu, coulait jusque sur le crâne d'Adam, placé au-dessous de l'instrument du supplice.

Il y eut alors dans toute la nature un moment de stupeur et d'attente ; le soleil et la lune s'arrêtèrent, le vent cessa de souffler, les vagues de l'océan demeurèrent suspendues, les animaux firent silence l'univers entier, demeura comme haletant ; les puissances de l'enfer furent remplies d'effroi, les âmes des limbes tressaillirent d'espérance, les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins se prosternèrent dans une muette adoration et Dieu le père, désarmé dans sa justice par l'expiation divine de l'agneau sans tache, étendit les mains pour absoudre l'humanité.

Soudain, du haut de la croix, un cri, à la fois faible et puissant, se fit entendre : "Tout est accompli !" Et, penchant la tête, le Christ rendit l'esprit.

Alors le soleil et la lune parurent s'éteindre dans une obscurité sanglante, la terre trembla, le rocher du Calvaire se

fendit. Adam et Eve, le front baigné du sang de la Rédemption, se prosternèrent au pied de la croix; les tombeaux s'ouvrirent, les morts sortirent de leurs sépulcres, le temple vacilla sur ses fondements, les quatre poutres tombèrent entraînant avec elles le voile du Saint des Saints qui se partagea, et l'on entendit une grande voix qui criait dans le sanctuaire :

“Sortons d'ici !”

Les bourreaux furent renversés, les soldats et le peuple s'enfuirent, beaucoup de maisons croulèrent, les victimes du sacrifice s'échappèrent épouvantées, et à travers les ténèbres on aperçut une multitude de formes hideuses que des légions d'anges balayaient devant elles et précipitaient dans des abîmes qu'éclairait une lueur sanglante.

Après que le corps inanimé du Christ eut été mis au tombeau, la croix sur laquelle il avait été immolé pour le salut de tous fut cachée avec soin, soit par ses ennemis, soit par ses disciples, puis retrouvée, quelques siècles plus tard, par

Hélène, mère de Constantin, le premier empereur chrétien.

Quant aux quatre autres poutres provenant de l'arbre du paradis terrestre, ce fut en vain que les juifs essayèrent de les replacer; il fallut en mettre d'autres à leur place et elles disparurent à tout jamais, dévorées par l'incendie qui, sous Titus, détruisit le temple, en l'année 70.

Transportée plus tard de Jérusalem à Rome, la vraie croix est donc, s'il faut en croire la légende, le seul souvenir qui nous reste de l'arbre témoin de la chute de nos premiers pères. Telle est la poétique légende de l'arbre du paradis terrestre; mais qu'elle soit vraie ou fausse, la croix n'en demeure pas moins la plus insignifiante des reliques, l'arbre fertile en grâces qu'arrosa le sang du Dieu mort pour nous, l'instrument divin de la conquête du monde, le signe de notre foi, le symbole de nos espérances, le soutien de notre faiblesse, le gage de l'amour infini du Christ, notre consolateur, notre appui, notre maître, notre père, notre rédempteur et notre Dieu.

—o—

LE RENOUVEAU

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil radiant, clair et beau.
Il n'y a bête ni oiseau
Qui, en son jargon, chante ou crie.
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent une livrée jolie,
Gouttes d'argent, d'orfèvrerie,
Chacun s'habille de nouveau.
Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Charles d'ORLEANS.

POURQUOI LES VIEUX GÉNÉRAUX SONT LES MEILLEURS

Une chose qui peut surprendre dans la présente guerre, c'est que les rôles les plus importants de direction sont confiés à des hommes déjà quelque peu âgés.

Parmi les principaux chefs, on en trouve de cinquante et soixante ans et même plusieurs au-dessus de cet âge.

Jadis les grands généraux ont donné la pleine mesure de leurs capacités pendant leur jeunesse. César se signala à l'attention du monde à l'âge de vingt ans; Alexandre et Richard II n'avaient que vingt-deux ans quand ils moururent; les guerres de la révolution française et l'épopée napoléonienne fourmillent de généraux de vingt ans d'une indiscutable valeur et Grant, aux Etats-Unis prétendait, qu'au-delà de cinquante ans, il valait mieux, pour un général, de se retirer du service actif car son esprit habitué aux anciennes méthodes ne pouvait pas efficacement faire usage des nouvelles.

Ces raisons étaient sans doute valables pendant les guerres précédentes mais aujourd'hui, avec les formidables contingents d'hommes que met en action une guerre moderne, c'est une précieuse qualité, pour un grand chef que d'être âgé.

La machine militaire à mettre en mouvement aujourd'hui se compose de trop d'organes et de détails pour que l'on ose en confier la manœuvre à un seul homme sans doute brave mais qui manque de la sagesse, de la réflexion et de la pondéra-

tion que seules les années peuvent donner.

D'autre part, un commandant en Chef n'agit plus d'après sa seule inspiration; il a sous ses ordres un état-major composé d'officiers de valeur dont chacun se dévoue à une besogne déterminée.

Le général en chef réunit tous les détails, pèse le pour et le contre des suggestions qui lui sont faites et tire parti de tous les renseignements qu'on lui apporte. C'est ensuite qu'après mûre réflexion il donne ses ordres en vue du but à atteindre.

Seul un homme ayant beaucoup d'expérience de la vie et des choses militaires peut mener cette lourde tâche à bien et il s'en acquitte certainement mieux que des officiers plus jeunes et trop confiants dans leur propre initiative.

— 0 —

Lorsqu'un transatlantique a à transporter un consignement d'or, le précieux métal est déposé dans une pièce spécialement destinée à cet effet. Cette pièce se trouve vers le milieu du navire; sa dimension ordinaire est de 16 pieds de longueur par 10 de largeur et 8 de hauteur. Les murs, le plafond et le plancher sont en tôles d'acier d'un quart de pouce d'épaisseur, solidement rivées. La porte, également en acier, est fermée par plusieurs serrures garanties à l'épreuve des plus habiles cambrioleurs.



L'HOMME AU MANTEAU

Nouvelle Allemande

1789

I

Dans l'un des trente-quatre faubourgs de la ville de Vienne, un homme, d'une cinquantaine d'années, marchait, enveloppé de son manteau, et paraissait en proie à de sombres préoccupations et à un profond sentiment de tristesse. Il sortait de l'église Saint-Etienne ; pendant la longue station qu'il y avait faite, la neige était tombée à gros flocons et couvrait le sol. Sans en être autrement contrarié, l'homme au manteau se dirige lentement du côté du Bourg ; c'est ainsi qu'on appelle à Vienne le palais impérial.

Au détour d'une rue, il aperçut un petit garçon de douze à treize ans, appuyé sur une borne et pleurant à chaudes larmes.

La gentillesse de cet enfant, la rougeur qui couvrait ses joues, sa voix entrecoupée par des sanglots lui firent une vive impression ; il s'approcha aussitôt, ému de pitié, et prenant dans les siennes ses petites mains déjà glacées par le froid, il lui demanda la cause de son chagrin.

— Tu ne sembles pas né pour le métier

que tu fais, dit-il en le voyant solliciter timidement un secours.

— Oh ! certainement non, répondit l'enfant en poussant un gros soupir, les malheurs de ma mère ont pu seuls m'y forcer.

— Et quel est donc ton père, mon pauvre enfant ?

— Mon père est un Français.

— Un Français ?... à Vienne ? Et ta mère ?

— Ma mère est Allemande ; elle était heureuse et à l'aise, car mon père était bon ouvrier, mais les événements de France l'ont forcé de repartir. Et depuis lors, ajouta l'enfant en sanglotant plus fort, ma mère est tombée malade de chagrin ; elle a épuisé ses ressources et n'a pu les renouveler par son travail. Alors... nous avons manqué de pain... et la voyant si triste et si faible, j'ai laissé près d'elle mon jeune frère et je suis sorti pour demander un secours aux passants... Mais tous jusqu'à présent, ont été indifférents à mon malheur et je n'ose plus rien solliciter.

— Pauvre petit ! dit l'homme au manteau ; tiens, porte cette pièce d'or à ta mère et donne-moi ton adresse.

L'enfant secoua joyeusement la neige qui le couvrait et partit en courant, après avoir baisé la main de son bienfaiteur inconnu.

— Bon ! dit celui-ci, il se sauve sans me donner le renseignement que je lui ai demandé, et le rappelant aussitôt :

— Etourdi ! fit-il, et l'adresse ?

— Oh ! pardon, dit l'enfant honteux, la joie me l'a fait oublier. Ma pauvre mère était si mal, quand je l'ai quittée, que j'étais pressé de la revoir et de lui porter une consolation et ce ducat tout brillant neuf.

— Bien, mon enfant ! très bien ! Et tu dis donc qu'elle demeure...

— Au coin de la rue impériale, près le palais Estherhazy, une vieille maison, au cinquième étage. C'est bien haut, n'est-ce pas ?

— N'importe, mon garçon, mais écoute bien. Tu dis que ta mère est malade ?

— Oui, mon bon monsieur.

— Qu'elle a besoin d'un médecin ?

— Oh ! oui, monsieur ?

— Eh bien ! cours derrière l'église Saint-Etienne ; tu demanderas l'hôtel du docteur Sternn et tu le prieras de la part, .. de la part du comte Joseph, d'aller voir ta mère aussitôt qu'il le pourra. Tu as entendu, pars.

Et l'enfant se sauva en courant.

Aussitôt qu'il fut parti, l'homme au manteau réfléchit un instant et puis se dirigea vers la demeure qu'on venait de lui indiquer.

II

Arrivé sur le seuil de la vieille maison, le comte Joseph gravit les cinq étages, lentement et avec peine, comme un homme peu habitué à de pareilles ascensions. Il frappa discrètement à la porte, un bambin

de quatre ans à peine vint lui ouvrir et l'introduisit, sans autre cérémonie, dans la chambre de sa mère.

A l'aspect de ce pauvre logis, le comte fut saisi de pitié : la malade, à bout de ressources, avait, peu à peu, vendu ses bijoux de mariée, ses meubles, son linge et jusqu'aux objets les plus nécessaires ; on ne voyait plus qu'un grabat, deux matelas à terre pour les enfants et trois chaises de paille, et cependant la propreté s'y faisait encore remarquer au milieu de cet affreux dénûment.

Il s'approcha du lit de la malade qui le prit pour un médecin du voisinage dont on lui avait parlé, qu'elle avait fait prier de venir, mais qui, jusque-là, n'avait pas cru devoir se déranger pour une indigente.

— Ma pauvre femme, quel est le mal que vous ressentez ? lui demanda-t-il avec intérêt, en la laissant à dessein dans son erreur.

— Hélas ! monsieur, répondit-elle, après lui avoir décrit, en quelques mots, les diverses phases de sa maladie, j'ai bien peur que la mort seule puisse me délivrer de mes souffrances. Elles sont là, surtout ajouta-t-elle en montrant sa tête et son cœur, et cela ne se guérit pas. Oh ! mes pauvres enfants !

— Il faut prolonger, au moins pour eux une vie qui leur est si précieuse, dit le comte ; mais je ne vois pas votre mari, où est-il donc ?

— En France, monsieur, où l'ont rappelé des malheurs de famille... et de graves dangers à courir. Peut-être est-il perdu pour moi et pour ses fils.

— Des dangers ! fit le comte, en frissonnant malgré lui, des dangers... en France... et de quelle nature ?

— Hélas ! mon bon monsieur, son père dévoué au roi Louis XVI, est déjà mort

en voulant le défendre, mon mari aura suivi bientôt son exemple et y trouvera la même fin. Et moi, pauvre veuve, sans ressources, sans travail, sans force pour en chercher, je mourrai ici de besoin et d'inanition... Mais mon mari a fait son devoir, je ne puis l'accuser... Dieu aura pitié de ces pauvres innocents, car Dieu est juste et bon, il ne voudra pas qu'une action généreuse soit si mal récompensée.

— N'en doutez pas, ma pauvre femme dit vivement le comte en se découvrant avec respect devant une si grande infortune si noblement supportée, Dieu n'abandonne pas ceux qui se dévouent pour leur souverain... Mais revenons à vous, je ne suis point médecin, comme vous le pensez, votre fils m'a rencontré... par hasard!... dans la rue; il pleurait, je l'ai consolé et lui ai indiqué la demeure d'un excellent docteur; il va rentrer avec lui, et voici de quoi acheter les remèdes qu'il ordonnera, ajouta-t-il en posant quelques ducats dans la main décharnée de la pauvre malade. Vous voyez que Dieu a déjà entendu et a commencé à vous exaucer. Ayez donc confiance en lui et donnez-moi quelques détails sur la mort de votre beau-père et les récits que vous fait votre mari. Je m'y intéresse au plus haut degré.

— Monseigneur, lui dit la malade, en se soulevant avec peine sur son grabat, que vous êtes charitable et que Dieu qui vous a envoyé vers moi est bon! Je reconnais bien là sa main.

— Dites, dites, ma pauvre femme, donnez-moi vite les détails que je vous demande.

— Mais, monsieur, vous avez donc aussi des parents là-bas, dans ce pays sauvage, où ils insultent leur roi si doux et leur reine qui est un ange?

— Oui, répondit le comte, oui, j'y ai des parents... une soeur chérie et qui court

aussi... les plus graves dangers...

Et en disant ces mots, il laissa tomber sur la main desséchée, que la malade lui tendait, une grosse larme.

— Que Dieu nous bénisse donc tous deux alors, puisque notre malheur est commun! reprit celle-ci et elle raconta en sanglotant les détails des affreuses journées des 5 et 6 octobre, — la disette réelle ou factice de Paris, — les ouvriers en marche sur Versailles, sous la conduite de Maillart et vomissant des imprécations contre la reine, — l'entrée des assassins dans le palais, — la fuite de Marie-Antoinette, demi-vêtue, dans l'appartement du roi... Mais lorsqu'elle en fut arrivée à cette réponse si belle de la reine à Lafayette: "Je sais le sort qui m'attend, mais mon devoir est de mourir aux pieds du roi..." elle fut interrompue par les sanglots de son visiteur qui semblait ne pouvoir plus contenir sa douleur.

Etonnée à son tour de cette émotion si grande, elle s'arrêta et se prit à considérer l'homme au manteau, dont la figure grave, noble et digne lui en avait d'abord imposé, mais dont la douleur était si profonde qu'elle lui faisait oublier sa propre infortune.

Elle n'osait cependant l'interroger, elle respectait son silence et restait pensive sur son grabat, examinant tour à tour la figure de l'étranger et les pièces d'or qu'il lui avait mis dans la main... lorsque l'homme au manteau, se levant tout à coup de la chaise de paille sur laquelle il s'était assis, prit, sur la cheminée, un encrier, une plume d'oie et le cahier où l'aîné des enfants essayait de tracer des lignes en allemand et en mauvais français, en coupa une feuille, et, après y avoir écrit quelques mots, la tendit à la malade et partit sans prendre congé, pour cacher les larmes qui inondaient sa mâle figure.

III

Peu de temps après le petit garçon rentrait radieux et présentait en même temps à sa mère sa pièce d'or toute neuve et le docteur Sternn.

Celle-ci, stupéfaite de ce qu'elle voyait depuis quelques heures, mais reconnaissant dans son nouvel hôte un véritable médecin, répondit sans hésiter à toutes les questions qu'il lui adressa.

Quand l'interrogatoire fut terminé, les pulsations comptées, la poitrine auscultée, le docteur Sternn réclama à son tour du papier, une plume et de l'encre pour écrire son ordonnance.

Fritz se mit en devoir de le satisfaire, mais voyant son cahier en pièces, il s'emportait déjà contre son jeune frère, quand il aperçut le billet du comte Joseph sur le lit de sa mère.

— Qui donc est venu ici, dit-il, et qui a déchiré mon cahier ?

— C'est un étranger, répondit celle-ci, il a écrit sur ce chiffon de papier et a recommandé qu'on le remît au docteur qui viendrait.

— C'est le monsieur que j'ai rencontré dans la rue, au milieu de la neige, et qui m'a enseigné la demeure du médecin, interrompit Fritz. Oh ! il est bien généreux ce monsieur et j'aurais bien voulu le revoir !

Pendant ce monologue, débité avec une volubilité tout enfantine et un accent joyeux, le docteur Sternn déplaçait le billet qui était en effet à son adresse, et, à son tour, son oeil s'illumina et son accent trahit la plus vive émotion.

— Oh ! mon auguste et bon souverain, s'écria-t-il, je vous reconnais bien là ! Madame, continua-t-il, cet hôte que vous avez reçu, ce généreux inconnu qui est venu vous visiter dans votre mansarde et sou-

lager votre infortune, c'est Joseph II, c'est l'empereur d'Autriche ; c'est le bienfaiteur du peuple d'Allemagne...

— Et cette soeur dont le sort lui arrachait des larmes ?...

— C'est Marie-Antoinette, c'est la reine de France !

Le billet écrit par l'empereur contenait le don d'une pension de deux mille florins sur sa cassette et demandait à la pauvre femme de joindre aux vœux qu'elle ne cessait de faire pour son mari, peut-être victime de son dévouement à son roi, des prières pour une soeur chérie martyre de son amour pour son époux et pour la France.

Le 20 février 1790, l'empereur Joseph II s'éteignait au palais de Schoenbrunn.

Une grande douleur est mortelle, même sur le trône.

— o —

La question du parapluie serait-elle résolue?... Il vient de se fonder en Belgique, au capital de 5 millions, une société de "prêts de parapluie". Le but de la société est de dispenser les gens de se munir, en sortant de chez eux, d'un parapluie, qui est toujours un objet encombrant. Contre la somme de cinq francs par an (1 dollar) la société délivre à ses clients un jeton en aluminium portant un numéro. Il commence à pleuvoir, vous entrez dans la première boutique venue : café, restaurant, marchand de tabac, vous montrez votre jeton et l'on vous remet un pépin. Il cesse de pleuvoir, vous vous trouvez dans n'importe quel endroit, vous entrez dans la première boutique venue et vous rendez le pépin devenu inutile.



LA NOSTALGIE

--- OU ---

LE MAL DU PAYS CHEZ LES SOLDATS

Une attention laborieuse à une multitude de petites choses est le prix de la victoire dans la guerre moderne. Rien qui puisse, de n'importe quelle manière, donner la santé et l'énergie au soldat, est trop minime pour être négligé.

Ses dents et ses pieds doivent être conservés en bon état, il doit avoir une nourriture saine à manger et de l'eau pure à boire, et, s'il fume, il devrait toujours avoir une bonne pipe de tabac dans sa giberne. Il est même très utile de lui épargner les attaques de tristesse profonde provenant du regret d'être éloigné de son pays.

La maladie du pays, ou la nostalgie, comme les docteurs l'appellent, a longtemps été reconnue comme une maladie spécifique des soldats, qui est spécialement sujette à attaquer les recrues. Elle conduit aux désertions, à l'altération de la santé et même à la mort, et quoiqu'elle ne réclame jamais autant de victimes que les balles ou la fièvre typhoïde, elle est certainement susceptible de causer assez de préjudice pour affaiblir sérieusement l'efficacité d'une armée.

Les mauvais effets de la nostalgie dans

une armée ont été déjà remarqués parmi les soldats suisses il y a trois cents ans. Les écrivains de ce temps mentionnent que l'on défendit aux Suisses de chanter ou d'écouter leurs chants nationaux, de crainte de faire naître en eux un accablant désir de revoir leurs foyers montagneux. Un docteur, écrivant en 1688, donne plusieurs échantillons de cette musique, et cite plusieurs preuves de ses fatals effets extraordinaires.

En 1837, le docteur Paulinier, un savant français, publia un livre sur les effets de la nostalgie chez les soldats. Il en décrivit la pâleur, la taciturnité, l'abattement complet, la perte de l'appétit et plusieurs choses encore qui annoncent la maladie; et il ajoute une curieuse observation en disant que cette maladie était inconnue dans les grandes guerres de la république française à cause de l'enthousiasme des soldats pour la France, dont chaque pouce de terre était considéré comme un petit coin de leur foyer, dans leur cas.

Plus tard, quand les guerres de Napoléon eurent sapé la vitalité de la nation, la nostalgie devint presque épidémique

parmi les recrues de 1812 et des années suivantes.

Il n'y a pas très longtemps dans des écrits de Février 1863, un chirurgien d'une armée américaine, De Witt C. Peters, parla de l'influence de cette sorte de mélancolie parmi des jeunes recrues retirées des Etats de l'Est de l'Union et envoyées en bataille dans la région du Sud énervante pour eux.

"Les hôpitaux de la Nouvelle-Orléans", dit-il, "pendant l'été dernier, (en 1862) étaient remplis de cas semblables. La majorité était de jeunes hommes des Etats de l'Est, pour qui l'amour du foyer et la parenté est un trait caractéristique."

Sa définition des symptômes correspond très bien avec celle de ses prédécesseurs. "Il y a d'abord," dit-il, "un grand découragement intellectuel, une perte d'ap-

pétit, de l'indifférence au sujet des influences extérieures, une action irrégulière des organes digestifs et une légère fièvre hectique. A mesure que la maladie progresse, elle est accompagnée de pleurs hystériques, d'une douleur ennuyeuse dans la tête, du battement des artères temporales, d'une expression d'anxiété dans la figure, de l'insomnie et d'une fièvre croissante et de là l'épuisement. Parmi les jeunes prisonniers de guerre, c'est la plus mauvaise complication à rencontrer; comme cet écrivain peut l'affirmer en toute vérité."

Les autorités italiennes considèrent la nostalgie comme une maladie restreinte aux recrues, mais les médecins anglais en ont remarqué quelques cas parmi des soldats ayant fait un long service sur la terre étrangère.

— o —

MES TRESORS

Mon coeur est le trésor où ma main amoncelle
 Mes bijoux les plus fins et mes biens les plus chers;
 J'y veux, pendant le cours de ma saison mortelle,
 Entasser tout ce qu'a de plus beau l'univers.
 J'y mets les pleurs du vent, les sourires des nues,
 Le chant d'amour des nuits, le chant troublé des flots;
 J'y mets la pureté des sources ingénues,
 L'ardeur des yeux brillants, le rêve des yeux clos.
 J'y garde la douceur des choses qui sont mortes,
 Pâleurs dormant sur le tapis du Souvenir,
 Image de l'Eden aux douloureuses portes,
 D'où sans pitié le temps s'acharne à nous bannir.
 J'y garde la splendeur des beautés où j'aspire;
 Tout ce que j'ai rêvé, ce que j'attends en vain;
 Le mystère éperdu de l'aube qui doit luire—
 Et qui ne luit jamais—au détour du chemin.
 Mais j'y garde surtout, au plus pur de moi-même,
 Comme dans un écrin, avec un soin pieux,
 Le souvenir profond et doux de ceux que j'aime,
 Car, de tous mes trésors, c'est le plus précieux!

Henri ALLORGE.



LE MYSTERE DES EAUX PROFONDES.

Le métier de scaphandrier est l'un des plus pénibles qui soient.

Il exige pour ceux qui l'exercent une constitution particulièrement robuste et une longue pratique.

Fréquemment, après une plongée de deux, trois ou cinq heures, suivant les profondeurs, les scaphandriers sont ramenés à la surface, déraillants et le sang leur sortant par la bouche, le nez et les oreilles.

Ils doivent descendre et remonter avec de grandes précautions à raison de six pieds par minute au plus et leurs mouvements sont d'autant plus lents qu'ils ont à plonger plus profondément. Ils perdent donc de ce fait environ une heure pour une plongée à quarante verges durant laquelle ils ne peuvent séjourner plus de cent vingt minutes sous l'eau.

La fatigue qu'ils éprouvent à se mouvoir avec un casque et une pèlerine métalliques assez lourds, des chaussures à semelles de plomb et un gros poids de plomb sur la poitrine est accrue de ce que, pour contrebalancer la pression des eaux, il faut exercer dans le scaphandre, avec la pompe, une forte pression intérieure.

L'homme transpire si abondamment

dans son costume imperméable, qu'il doit revêtir en dessous un caleçon, une vareuse de laine et se coiffer d'un bonnet.

Tandis qu'il fait des recherches dans une épave, répare un navire ou prépare les travaux que nécessite l'établissement d'un pont, d'une digue, d'une bouée, le scaphandrier s'éclaire soit avec une lampe à pétrole qui reçoit de l'air par la pompe, soit avec un petit phare électrique relié à une source d'électricité par un câble à deux conducteurs.

Les accessoires et la pompe nécessaires pour une plongée à 10 ou 15 verges, reviennent à environ \$400.00. Pour les profondeurs plus grandes et les travaux sous-marins, il en coûte \$600.00, mais on loue des appareils complets à raison de 10 ou 12 dollars par jour et à partir de 20 dollars avec un plongeur et un employé expérimenté.

C'est peu payer, à la vérité, les services d'un homme qui expose sa vie chaque fois que son casque de cuivre aux quatre petites fenêtres rondes, disparaît sous l'eau.

Il est arrivé à certains scaphandriers des aventures incroyablement dramatiques. Elles sont si nombreuses qu'il faut citer au hasard.

L'un d'eux qui opérait, voilà trois ans, sur la côte du Brésil, pour dégager l'épave d'un yacht de plaisance, n'échappa à la mort que par miracle.

Un scaphandrier peut communiquer de deux façons avec ses aides : soit à l'aide de signaux convenus en tirant sur une corde, soit avec un tube acoustique fixé au sommet de son casque.

hâte on le ramena à la surface. Il avait perdu connaissance et on comprit tout le drame quand on s'aperçut que le tube par lequel il recevait de l'air avait été presque entièrement coupé à 20 pieds au-dessus de sa tête. Un squalé était l'auteur du méfait.

L'homme, qui était à demi-noyé, revint à la vie grâce aux soins énergiques qui



Ils semblaient vivre encore...

Celui qui nous occupe ne disposait que d'une corde attachée à ses reins. Les gens occupés à actionner la pompe s'émerurent soudain de voir de grosses bulles d'air remonter en bouillonnant à la surface.

En même temps, l'homme qui devait se trouver à quinze verges de profondeur, tirait désespérément sur la corde. En toute

lui furent prodigués.

Ces accidents ne sont, paraît-il pas aussi rares qu'on pourrait le supposer.

Un autre, au Chili, rade de Valparaiso, s'occupant à sortir des cadavres d'un navire qui avait fait explosion, entortilla si malencontreusement sa corde et son tube à air dans la carcasse du vapeur, qu'il ne

put se dégager.

L'air ne pénétrait plus que difficilement dans le tube aplati et la pression extérieure n'en devenait que plus pénible pour le malheureux.

En vain ses aides tiraient-ils sur la corde pour le remonter, le câble engagé dans un enchevêtrement de poutres et de plaques de tôle au-dessus de lui, ne bougeait plus.

Pendant soixante-dix mortelles minutes il travailla sans relâche pour se dégager, n'hésitant pas à couper la corde en deux endroits pour la renouer ensuite. Il suffoquait et était en proie à une violente hémorragie nasale quand on put enfin déboulonner son casque.

Près de Bizerte, un scaphandrier se vit une fois dans l'impossibilité absolue de travailler par la faute d'une énorme bande de petits poissons curieux qui se pressaient autour de son casque, l'empêchant de voir ce que sa lampe éclairait.

On pense bien que l'extraordinaire paysage sous-marin réserve de nombreuses surprises aux rares hommes qui sont appelés à le contempler. Mais quels lugubres spectacles les scaphandriers ne voient-ils pas, eux qui visitent principalement des épaves !

L'un d'eux se trouva un jour, au Danemark, en présence de deux jeunes gens tendrement enlacés et qui semblaient vivre encore les yeux ouverts, les traits calmes.

La mort les avait surpris dans leur cabine d'une façon foudroyante ; le navire ayant été coupé en deux au cours d'une collision.

A un autre fut révélé, dans les flancs d'un vapeur qui s'était retourné complètement, la quille en l'air, un drame effroyable.

La cale du navire formant cloche à plon-

geur, l'eau n'avait pu y pénétrer. Deux malheureux étaient restés de longs jours dans cette prison flottante et ils y étaient morts de faim !

Mais les scaphandriers sont accoutumés à ces tristesses. Ne risquent-ils pas eux-mêmes la mort à chacune de leur descente sous les eaux ?

COUTUMES FUNÉRAIRES

Toutes les pratiques qui tendent à honorer les morts ne peuvent être enregistrées qu'avec respect par le voyageur ou l'historien. Nombreux sont les peuples qui emportent leurs morts à leur dernière demeure dans un cercueil fermé, mais il en est d'autres qui ne posent pas de couvercle sur la bière. C'est affaire de traditions et de croyances. Ce n'est qu'au nom de l'hygiène qu'il peut être à propos d'intervenir.

Les Grecs, qui ont de tout temps accompagné les funérailles de nombreuses solennités, sont partisans du cercueil ouvert et, malgré les efforts officiels, il est difficile de leur faire abandonner cette ancienne pratique.

On peut voir encore à Constantinople des enterrements grecs où cette tradition est observée.

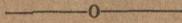
En avant, marchent les enfants de chœur portant des cierges ou des icônes, puis vient le clergé dont la longue chevelure retombe sur les épaules. Tous ensemble psalmodient les litanies des trépassés.

Enfin vient le corps, porté par des croque-morts coiffés d'un bicorne. Le cer-

cueil dans lequel il est placé est ouvert, et les porteurs ont le soin de l'incliner fortement, de telle sorte que le mort apparaît presque debout et est facilement visible pour tous.

La manifestation usuelle de respect à l'égard du défunt ne consiste pas à se découvrir sur son passage, ainsi que nous le faisons, mais on voit des gens, dans la rue ou aux fenêtres vider un verre d'eau. Dans la maison mortuaire, on brise de la vaisselle. Ce sont des moyens de chasser les mauvais esprits.

Quand on cherche à combattre ces vieux usages des Grecs, ils s'indignent et se prétendent persécutés, disant qu'on ferme le cercueil des criminels, mais qu'on doit laisser ouverts ceux des honnêtes gens.



LA CUISINE DES GAUCHOS

Dans les Pampas

On s'imagine le plus souvent, que les Gauchos, ces vachers des Pampas, dévorent des quartiers de viande et absorbent des quantités de vin ou d'alcool en proportion.

Cette croyance est en grande partie erronée. Si le Gaucho aime la viande, il aime davantage les mets où le maïs et le lait entrent comme éléments principaux. La description de quelques plats en usage chez les bouviers argentins servira à nous en convaincre aisément.

Un mets assez fréquent sur l'humble table des Gauchos est la "mazamorra". Pour l'obtenir, on fait cuire dans l'eau salée du maïs pilé au mortier et préalable-

ment trempé. Lorsque le maïs est refroidi, on l'assaisonne avec du lait et du sucre. D'autres fois c'est la "chatasea" qui figure au repas.

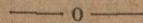
La "chatasea" se confectionne au moyen de "charqui" ou viande de mouton séchée au soleil. On pile au mortier cette viande jusqu'à la réduire en pâte et puis on la fait frire dans de la graisse de boeuf et un peu d'huile, en y ajoutant des tomates, du piment et des pommes de terre en morceaux.

Mais le plat par excellence n'est ni la "mazamorra" ni la "chatasea". La "humita en chala" revendique la première place dans la cuisine argentine.

Pour l'obtenir, il faut faire frire dans de la graisse de boeuf des tomates, des piments et du persil, le tout assaisonné de sucre, de poivre et de cannelle.

On ajoute à ce mélange la fécule obtenue par le râpage de quelques "choclos", c'est-à-dire d'épis de maïs non mûr. Quand le tout est cuit, on le laisse refroidir. Alors on prend des "chalias", les feuilles vertes enveloppant l'épis de maïs, on les farcit du mélange refroidi, on les enroule et on les ficèle. Ces étranges emballages terminés, on fait cuire les saucisses végétales à l'eau salée.

Ces pauvres mets indispensables dont les éléments sont empruntés aux produits directs de l'élevage et de la culture sont parfois suivis d'un dessert, où figurent des confitures délicieuses faites avec les fruits du cactus.



La fleur la plus grosse du monde est probablement celle trouvée dans l'île de Mindanas, une des Philippines, fleur que les indigènes appellent bolo. Elle pèse jusqu'à 22 livres et atteint presque une verge de diamètre.

LA FÊTE DES MAIS



Le nom du mois de mai est très ancien, puisqu'il nous vient des Romains. (Maia était la mère de Mercure). On célébrait le retour du mois de Maia par des festivités en l'honneur de Flore, la déesse des fleurs, la personnification du printemps.

Ces fêtes, à l'époque consulaire, eurent surtout un caractère religieux. On dressait des autels de feuillage aux lares ou esprits familiers de la ville ou des alentours. Des sacrifices étaient offerts à Flore sur ces autels, pour appeler la prospérité sur la république.

Lorsqu'il n'y eut plus de république, les calendes de mai furent exclusivement consacrées au plaisir. La journée commençait par des processions de jeunes gens des deux sexes qui allaient attacher aux portes des gens notables des rameaux de verdure.

Il est intéressant de signaler ce vieil usage romain, car il s'est perpétué dans quelques régions de France. Le jour du premier mai, jeunes gens et jeunes filles se lèvent de grand matin pour aller faire la cueillette des premiers rameaux chargés de feuilles qu'ils trouveront dans les champs.

Cet usage, qui a déjà disparu dans beaucoup de localités, était général au moyen âge. Car cette époque, en dépit de

son christianisme très prononcé, ne sut repousser l'héritage des coutumes païennes.

Elle les adapta seulement à ses nouvelles convictions. C'est ainsi que le mois de Flore, très poétique, devint le non moins poétique mois de Marie. Cette transformation s'opéra d'ailleurs sous les auspices du clergé, qui avait vainement tenté de s'opposer à la célébration de la fête de Flore. Avec intelligence, les prêtres substituèrent la mère du Christ à la déesse des bois. Ainsi, la fête de mai devint non seulement excusable, mais digne d'être encouragée.

De nombreux documents, comme le très précieux manuscrit des "Heures d'Anne de Bretagne", nous attestent l'importance de cette solennité au moyen âge.

On disait alors indifféremment "Fête de Mai" ou "Fête des Mais", et voici pourquoi. L'usage voulut bientôt que l'on rapportât de la campagne, parmi les monceaux de verdure recueillie, un jeune arbre que l'on plantait ensuite sur la place du village. Cet arbre s'appelait le "Mai". La fête de mai devint donc la fête des Mais ou des arbres de joie.

Cette coutume prévalut même à Paris. De nombreuses corporations d'artisans se réunissaient en procession pour aller chercher les arbres de Mai.

Les orfèvres, notamment, en présentaient un, chaque année à Notre-Dame. À l'occasion de cette présentation du "Mai verdoyant", ils éleisaient "Princes de Mai", deux de leurs confrères. Un don

plus durable qu'un arbre fragile accompagnait généralement l'offrande. Ainsi, en 1649, les orfèvres offrirent un tableau de Le Sueur, "Saint Paul prêchant à Ephèse", chef-d'oeuvre qui passa ensuite de Notre-Dame au Louvre.

Les anciennes fêtes de Mai comprenaient jadis deux parties dans leur programme. La première, qui s'appelait poétiquement l'expulsion de la Mort, était la célébration de la fin de l'hiver, symbole de la désolation.

La seconde partie était l'hommage au printemps, au cours duquel on plantait le Mai. Le printemps était généralement symbolisé par un jeune homme ou par un mannequin couvert de verdure que l'on promenait à travers la ville.

Il est hors de doute que les arbres de Mai qui s'élevaient dans la plupart des villages donnèrent l'idée des arbres révolutionnaires de la Liberté.

Rappelons enfin qu'à l'époque franque, les assemblées des grands chefs guerriers étaient nommées "champs de Mai". De même, la fameuse cérémonie qui eut lieu à Paris dans le champ de Mars, et au cours de laquelle Napoléon jura de respecter la constitution de l'empire, s'appela aussi le "champ de Mai".

— o —

Un des Etats de l'Amérique du Sud veut absolument voir ses habitants se marier. Aussi, pour décourager le célibat, une loi passée impose de \$5.00 par mois tout homme non marié âgé de vingt à trente ans. Entre trente et trente-cinq, l'impôt est doublé. De trente-cinq à cinquante, il est de \$20.00 par mois. De cinquante à soixante-quinze, il atteint \$30.00 par mois, puis tombe à \$9.00 par an et, enfin, est supprimé après que l'endurci célibataire a passé quatre-vingt ans.

LE "BOIS DE FER" DU MEXIQUE

Dans les forêts du versant oriental du Mexique se rencontre en abondance un arbre dont les propriétés devraient attirer l'attention des industriels: c'est le "chijole", que les indigènes appellent l'arbre en fer.

C'est probablement le plus dur et le plus dense de tous les bois, et le plus petit fragment tombe au fond de l'eau comme s'il s'agissait d'un morceau de plomb. Quand il est vert, on peut le couper et le scier avec la plus grande facilité; mais, dès qu'il est sec, il ne se laisse entamer ni par la hache ni par la scie.

A Panuco, petite ville dont la fondation remonte à l'époque pré-colombienne, on montre des clôtures en bois de chijole qui datent d'au moins quatre siècles, et dont l'état de conservation est parfait, et l'on a trouvé dans d'antiques demeures de cette ville des charpentes du même bois qui sont restées intactes, alors que les intempéries des saisons détérioraient les matériaux de pierre dure.

Les insectes sont sans action sur ce bois de fer, et le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'être trop pesant.

Mais il est possible que, tôt ou tard, l'industrie trouve un emploi à ses étonnantes qualités de résistance et d'indestructibilité.

— o —

Puisqu'il n'est rien dans le monde qui ne soit soumis à la statistique, on n'a pas manqué de nous apprendre que les cyclistes du monde entier couvrent à eux tous quelque chose comme 100,000,000 de milles par jour.

QUELQUES ENDROITS DONT ON PARLE DEPUIS LE COMMENCEMENT DE LA GUERRE

Breslau est la Capitale de la Silésie, Prusse, et est la cinquième des villes les plus peuplées de l'Allemagne. Elle est située à soixante milles de la frontière russe.

Héligoland, une île de la Mer du Nord, était considérée de bien peu d'importance lorsqu'elle était une possession britannique. Elle est maintenant d'une base capitale pour la Marine Allemande.

Belfort est un fort français d'une grande importance militaire, et fut le théâtre d'un siège acharné en 1870. Cette ville a une population de 40,000 âmes, et est située sur la rivière Savourette.

Metz est une forteresse allemande d'une force immense, près de la frontière française. Elle est considérée comme imprenable. Au point de vue du commerce, c'est un centre important pour les marchandises en cuir et les conserves de fruits.

Sédan est juste à l'intérieur de la frontière française, et c'est là que l'armée entière des Français se livra aux Allemands le 2 septembre 1870, Napoléon III ayant remis son épée au roi de Prusse.

Monténégro, le petit état Balkan qui a déclaré la guerre à l'Autriche, était d'abord sous la domination de la Turquie,

mais il avait gagné son indépendance en 1878. Son armée combattit avec magnificence dans la récente guerre balkanique.

Luxembourg est un grand-duché indépendant, et ne doit pas être confondu avec la province Belge du même nom. Il est borné à l'ouest par la Belgique, au sud par la France, et à l'est par l'Allemagne.

Aix-la-Chapelle, qui est en Allemagne, et environ quarante milles au nord-est de Liège, est un point de considérable importance stratégique. Elle est située sur la frontière allemande, entre l'Allemagne, la Belgique et la Hollande.

Alsace, où une grande partie de la bataille entre les Allemands et les Français a pris place, est la province la plus au sud de l'Allemagne sur la frontière française. Elle a été prise à la France après la guerre de 1870, mais ses habitants sont demeurés Français de caractère, bien qu'ils ne le soient pas de nom.

Boulogne, où les troupes britanniques composant une expédition débarquèrent en France, fut pendant six ans—de 1544 à 1550—une possession anglaise, et l'élément anglais dans la ville était vaste et influent longtemps auparavant que les bateaux de promenade traversant la Manche, la rendirent la place la mieux connue de la

France par la majorité des Supplantateurs Anglais.

Anvers, qui a été pendant quelque temps la capitale de la Belgique, était vigoureusement fortifiée, et était considérée par plusieurs experts comme la plus imprenable forteresse de l'Europe. Elle a été pendant longtemps la métropole commerciale de la contrée, et elle a fait un commerce énorme avec l'étranger. L'origine de son nom est due, à un château qui, autrefois, désignait le site de la ville.

Longwy est une ville française fortifiée sur la frontière belge, à quarante milles au Nord-Ouest de Metz. Elle est appelée "la porte de fer de la France."

Thorn est la ville la plus forte de la Prusse Occidentale. Elle appartenait autrefois à la Pologne et fut annexée à la Prusse en 1793, et de nouveau finalement en 1815.

Konigsberg est une des villes les plus importantes à l'est de l'Allemagne, elle est aussi une des forteresses les plus puissantes de l'Empire Allemand.

Maubeuge est une forteresse française située sur les deux bords de la rivière Sambre. C'est une ville commerciale très prospère avec une population d'environ 25,000 habitants.

Mons, où les troupes britanniques formant une expédition rencontrèrent d'abord les Allemands, est une sale ville qui fait le commerce de la houille; elle est située dans la province belge de Hainaut. De beaux boulevards couvrent maintenant les vieilles fortifications.

Arlon, la capitale de Luxembourg en Belgique, est le point de jonction du grand chemin de fer reliant la Belgique, la France et l'Allemagne. Elle est à vingt-cinq milles de la frontière française.

Charleroi est une ville de Belgique sur la rivière Sambre et est le point de jonction de six chemins de fer. Elle est à vingt-trois milles à l'est de Mons, et est réunie à Bruxelles par un canal.

Lille est une forteresse au nord de la France. Ayant une population de plus de 200,000, c'est un important point de jonction de chemin de fer et avec tout cela une des plus belles villes de la France.

Posen est une importante ville d'Allemagne, 150 milles à l'est de Berlin. C'est la capitale d'une province de la Prusse du même nom; elle est vigoureusement fortifiée, possédant une suite de forts détachés.

Amiens était autrefois la capitale de la Picardie, au nord de la France. Quoique ses fortifications aient été remplacées par de charmants boulevards, elle en conserve cependant son ancienne citadelle. Elle a une population d'environ 100,000.

Reims est une des principales défenses à l'approche du nord de Paris. Elle est fortifiée et est à quatre-vingt-dix-huit milles de la capitale de la France sur le chemin de fer de l'est. Dans sa cathédrale les rois de France avaient coutume d'être couronnés.

Malines est une ancienne ville de Belgique, et depuis 1559 elle a été le siège du seul archevêché de la contrée. C'est l'archevêché de "Canterbury" de Belgique,

elle possède aussi une belle cathédrale gothique datant du douzième siècle.

Gand, la capitale de la Flandre Orientale, est reconnue comme la "Ville des Fleurs" parce qu'elle exporte des quantités énormes de camélias, d'azalées, et toutes sortes d'arbrisseaux propres à décorer. C'est un centre manufacturier de coton, de toile et de dentelle; elle a une population de 200,000.

Louvain, qui a été saccagée par les Allemands, est l'"Oxford" de la Belgique. C'est une ville dans la province de Brabant, dix-neuf milles à l'est de Bruxelles. Ayant une population de 45,000, elle était jusqu'à récemment la métropole intellectuelle des Pays-Bas, elle est maintenant un petit peu plus qu'un amas de cendres.

— o —

ŒUFS D'OISEAUX

Une collection d'œufs étonne par la variété de leurs dimensions, depuis l'œuf géant de l'autruche, le très gros œuf de l'épyornix, jusqu'à l'œuf minuscule du colibri.

Entre ces tailles extrêmes, on remarque avec intérêt l'œuf du "kivi-kivi" ou "aptéryx", un oiseau de la Nouvelle-Zélande qui n'a que des rudiments d'ailes et point de queue.

Cet œuf est tout à fait hors de proportion avec l'oiseau qui l'a pondu. Il est si volumineux qu'il ne peut être replacé dans le squelette de l'aptéryx sans en déranger l'ossature.

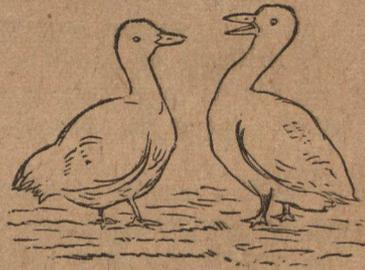
La forme des œufs présente aussi d'innombrables variantes. Il y a les œufs presque ronds du hibou, de l'épervier, de l'émou-

chet et d'un grand nombre d'oiseaux de proie.

Il y a les œufs d'une forme nettement ovale et, enfin, les œufs des oiseaux marins, dont beaucoup sont piriformes.

Cette étude des formes des œufs n'amène pas seulement à des constatations sèches : elle est aussi fort instructive. On sait par exemple pourquoi la nature a voulu que les œufs des guillemots soient en forme de poire. Les guillemots déposent leurs œufs dans les anfractuosités des falaises à pic et ces anfractuosités sont souvent en déclivité.

Si leurs œufs étaient ronds, un coup de vent ou un faux mouvement les ferait aisément rouler au bas des rochers. Leur



forme les sauve de ce désastre. Au lieu de rouler comme une boule, ils oscillent sur eux-mêmes, la pointe en l'air, et décrivent ainsi un certain nombre de demi-cercles, sans sortir du nid.

Ces œufs piriformes, généralement pondus au nombre de quatre par les pluviers, sont disposés en cercle sous la mère qui les couve, leur pointe tournée vers le centre.

De la sorte, ils offrent un bloc compact et occupent moins de place que s'ils étaient ronds. Si leur forme avait été différente, l'oiseau couveur, en raison de sa petite taille, n'aurait pas pu recouvrir complètement ses quatre œufs.

Une collection d'œufs est infiniment

attrayante en raison de la gamme de couleurs qu'on y rencontre. Il y a les oeufs d'une blancheur neigeuse des colombes et des pigeons. Il y a les oeufs bleus du moineau des haies, les oeufs d'un vert bleuâtre des grives.

En fait, presque toutes les variétés de teintes, le jaune, le gris, le marron, le rouge même, sont offertes par les oeufs. Certains sont tachetés, mouchetés comme la robe des léopards, d'autres sont couverts de raies comme la robe des zèbres; d'autres, enfin, sont comme saupoudrés de blanc, de sable, de rose, etc.

En général, on remarque que les oeufs pondus dans les endroits soustraits à la vue comme des creux dans les arbres, des creux ou des replis de terrain, etc., sont blancs et qu'ils présentent souvent une surface très brillante et comme polie. L'oiseau est sûr de sa retraite et il n'a rien à redouter pour la beauté de sa couvée.

C'est le cas des martins-pêcheurs, des perroquets, des plongeurs de mer, des hiboux, des couroucous (genre de grimpeurs) et de bien d'autres oiseaux.

Il faut pourtant faire exception à l'égard des colombes et des pigeons sauvages qui pondent sans chercher à les dissimuler à des ravisseurs possibles.

Il y a enfin d'autres oiseaux, adeptes du mimétisme, qui pondent des oeufs d'une couleur analogue au milieu où ils sont exposés.

Par exemple, une variété de pluviers affectionnent les galets des plages pour y nicher et leurs oeufs s'harmonisent si complètement de couleur avec les petits cailloux qui les entourent, qu'on a peine à les remarquer.

Le nombre des oeufs pondus varie suivant les dangers auxquels l'espèce est exposée. La moyenne est généralement de

cinq pour la plupart des petits oiseaux chanteurs de nos campagnes. Les hiboux, les faucons pondent aussi cinq oeufs.

Beaucoup d'oiseaux marins, comme les pingouins, les bubies ou fous, les macareux, n'en pondent habituellement qu'un seul.

Les mouettes en pondent de deux à quatre.

COMMENT ON PEUT ETRE TUE DANS un MATCH de BOXE

La boxe qui connaît aujourd'hui une vogue énorme, passe auprès des amateurs pour un sport inoffensif.

Sur cent habitués des établissements où se donnent en spectacle des matchs sensationnels, vous en trouverez quatre-vingt-dix-neuf qui vous soutiendront qu'on peut encaisser impunément, pendant des années, des "directs" en pleine figure et que tel champion fameux ne se ressent nullement d'avoir, au début et à la fin de sa carrière, été mis "knock out" plusieurs fois dans de dures conditions.

Certes, les professionnels entraînés méthodiquement à cogner et à recevoir des coups terribles à la face, au coeur et à l'estomac sont susceptibles de supporter des chocs dont un seul suffirait à nous envoyer rouler dans les fauteuils des spectateurs, mais ils n'en sont pas moins des hommes comme vous et moi.

L'entraînement qu'ils suivent ne leur dureit pas le cerveau et ne leur consolide pas la colonne vertébrale. Et les médecins

pourront vous dire que le remboursement des gants dont ils usent ne les empêche pas de ressentir des commotions qui peuvent être très dangereuses.

La meilleure preuve en est qu'on a eu à déplorer déjà des accidents mortels.

L'un d'eux, est celui dans lequel tomba pour ne plus se relever le fameux boxeur américain Mac Carty, l'espoir blanc, que ses compatriotes rêvaient déjà d'opposer à Jack Johnson, le nègre abhorré.

C'est au cours d'un combat contre le

dien cogne dur et le coup qu'il réussit à placer fut terrible.

On peut donc mourir d'un coup au menton. Ceci mérite quelques explications. Peu de personnes savent, en effet, comment le choc reçu à la mâchoire par un boxeur peut le mettre "knock out."

Le schéma qui illustre cet article fera comprendre comment le choc est transmis par la mâchoire à la base du crâne, ébranlant fortement le cerveau.

Suivant la force du coup, l'homme atteint peut éprouver les quatre accidents suivants dont la gravité va en augmentant :

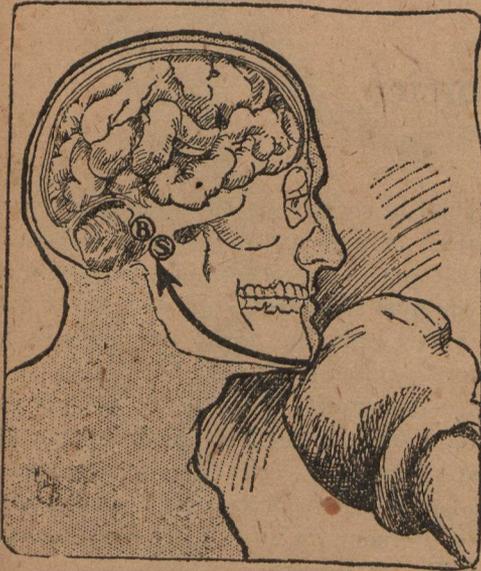
- 1o Un simple ébranlement du cerveau, sans complication ;
- 2o Un sérieux ébranlement du cerveau, mais de peu de durée, avec un prompt retour de la connaissance ;
- 3o Une lésion du cerveau avec petite hémorragie dans la matière cérébrale ;
- 4o Une lésion du cerveau avec hémorragie grave.

Dans la plupart des cas, le boxeur qui tombe vaincu sur le ring n'éprouve que l'un des deux premiers accidents et revient promptement à la vie. Mais quand il y a lésion du cerveau, la mort peut survenir à bref délai.

Les symptômes, dans ce cas, sont l'évanouissement prolongé et ensuite des vertiges, la confusion des idées, la pâleur du visage.

Dans le cas le plus grave, ces différents symptômes s'accroissent et se compliquent du refroidissement des membres. Le pouls est très faible, les muscles se relâchent, les vomissements sont fréquents les yeux se révulsent.

L'homme doit être entouré de bouteilles d'eau chaude. On lui met un cataplasme de moutarde sur le coeur et de la glace sur la tête, puis, on lui fait boire quelques



Un coup violent au menton peut amener la mort.

Canadien français Arthur Pelky que Luther Mac Carty fut tué. On crut qu'il avait reçu un coup au coeur, mais les docteurs qui pratiquèrent son autopsie déclarèrent formellement que c'est au menton qu'il fut atteint.

Arthur Pelky n'est pas un boxeur "scientifique", comme on dit dans l'argot du métier, et Luther Mac Carty lui était nettement supérieur, mais le Cana-

gouttes d'ammoniaque dans de l'eau.

En aucun cas, il ne faut lui donner d'alcool, car ce serait hâter sa fin.

Les soins prodigués à Mac Carty furent inutiles, car le coup lui avait non seulement produit une lésion au cerveau, mais

encore disloqué la quatrième vertèbre cervicale.

On voit donc que la boxe, malgré son utilité et ses avantages, — elle est, en effet, excellente pour le développement du corps, — constitue un sport dans lequel il convient de ne pas exagérer.

Au Pays Des Cannibales d'Afrique

Yoka le Sorcier

Yoka le sorcier, exerçait une grande influence dans le pays. Son nom inspirait aux habitants superstitieux de la vallée du Lukungu un respect mêlé d'effroi.

Dès son jeune âge, paraît-il, Yoka manifesta une vivacité d'intelligence qui lui donna une grande avance sur ses pareils.

Alors que tous, autour de lui étaient asservis par les superstitions, Yoka comprit promptement quels avantages offrait à ses talents la carrière de sorcier. Il eut tôt fait de se créer une situation enviable, dans l'art de tromper les autres. En affectant diverses bizarreries de manières et de parole, il s'entoura artificiellement d'une atmosphère de mystère.

D'un coin obscur de sa hutte, Yoka tirait des provisions inépuisables de petits paquets mystérieux ornés de plumes, barbouillés d'ocre et dont l'efficacité n'était jamais mise en doute.

Il était devenu très riche. Sa profession lui valait des profits incroyables.

Les contemporains qui relataient l'histoire de Yoka racontaient que les com-

pagnes du sorcier étaient bien nourries et avaient la mine prospère, qu'il les choisissait parmi les fillettes les plus jeunes et les plus séduisantes du district et que sa hutte était la plus spacieuse et la mieux construite de tout le village.

Aucune goutte de pluie ne filtrait jamais à travers son toit, disait-on, car les matériaux en étaient minutieusement choisis et mis en place avec le plus grand soin. Personne n'osait se déclarer ouvertement son ennemi.

A la manière des prêtres de l'ancienne Egypte, Yoka jugea convenable de donner à ses gestes un sens mystique, pour répandre la crainte et l'effroi dans les coeurs et imposer la soumission à ses caprices.

Il affirmait qu'il possédait le moyen de se mettre en relation directe avec Ndoki, l'Esprit Mauvais, et ces âmes simples, tourmentées des mystères de la vie, n'en doutaient pas.

Dans ce pays où l'existence est si précaire, où la vie est à tout moment mise

en péril par les dangers et les maladies, on tente tous les efforts possibles pour se rendre propices les influences malfaisantes du Mauvais Esprit, considéré comme tout-puissant.



Yoka le sorcier.

Faisant une diversion, avec la volubilité facile si particulière aux Africains, l'indigène qui contait cette histoire se mit à décrire avec une délicate simplicité les préparatifs qui furent faits quand leur chef Ntougou décida, pour régler quelque menue question, de faire une visite offi-

cielle au chef du district voisin, à deux journées de marche.

D'après la description, il était facile de s'imaginer le remue-ménage et le tohu-bohu dans lequel se trouva le village à cette occasion ; les étranges nippes qu'on endossa, toute une défroque d'uniformes hétéroclites importés d'Europe, et qu'on avait tenus soigneusement cachés dans les coins les plus retirés des huttes.

Pendant la première journée de marche, vers midi, le soleil étant trop ardent, la troupe fit halte à mi-côte d'une montagne, sous l'ombre d'arbres feuillus. De là, quelqu'un du cortège, à la vue perçante, aperçut dans le lointain la forme d'un éléphant qui broutait nonchalamment dans les hautes herbes de la plaine.

Le chef Ntougou, chasseur redoutable se débarrassa de ses oripeaux et partit vers la plaine avec son long fusil à pierre. Sous les yeux de sa suite, qui l'épiaient, le chef s'approcha avec circonspection de sa proie. Parvenu à une distance favorable, Ntougou épaula son antique mousquet et fit feu. Pendant un moment, toute la scène fut enveloppée dans un nuage de fumée.

Quand elle se fut dissipée, on aperçut l'éléphant la tête relevée, et le chef qui se débattait, empalé sur une des défenses de l'animal. Celui-ci, laissant retomber le corps mutilé, s'éloigna tranquillement dans la direction de la forêt lointaine.

Bien que la défense de l'éléphant l'eût transpercé, le chef n'était pas mort et il demanda qu'on le ramenât au village.

Une litière sommaire fut vite construite ; une demi-heure avant la nuit, Ntougou fit un geste de la main et, par signes, demanda sa pipe. Pendant tout le temps qu'il fuma, ses yeux restèrent rivés sur le soleil couchant. Au moment même où l'astre disparaissait derrière une chaîne loin-

taine de collines, la pipe tomba des lèvres du chef : il était mort...

Ici, le narrateur revint à Yoka, parvenu à un tournant de sa carrière. Selon la coutume du pays, le cadavre du chef fut enveloppé dans des centaines de mètres de cotonnade, et pendant les jours de deuil qui suivirent, alors que les femmes hurlaient leurs lamentations, Yoka prépara l'exécution d'un projet ténébreux, grâce auquel il pourrait accuser les ennemis de s'être ligüés avec l'éléphant pour perpétrer le meurtre du chef.

Mais, cette fois, Yoka présuma exagérément de son influence. En vain multiplia-t-il les menaces les promesses, les concessions. Tout fut inutile. Son pouvoir était détruit.

Il paraît qu'un soir, pendant que les anciens du village étaient rassemblés autour du feu, Yoka se glissa auprès d'eux sans être observé. Puis, bondissant vers le feu en levant au-dessus de sa tête un petit baril de poudre, le désespéré régla d'un seul coup toutes les questions d'influence, de pouvoir et de malfaisance.

Un immense éclair, une détonation assourdissante et l'assemblée fut réduite en miettes.

Yoka le sorcier avait sauté comme les autres.

— o —

En Turquie, les imprimeries ne doivent, d'après la loi, n'avoir qu'une porte de sortie. Les fenêtres doivent être grillagées afin d'empêcher d'y passer des journaux. Un exemplaire de chaque chose imprimée doit être soigneusement conservé et, si requis, mis sous les yeux des agents du gouvernement. Enfin, un an d'avance, l'imprimeur doit faire connaître quelle quantité d'encre il aura besoin, cette encre étant fournie par l'Etat.

SACRIFICES HUMAINS

Camille Flammarion a écrit ceci : "Quelque temps après la guerre franco-allemande de 1870, j'ai eu la curiosité de faire le relevé historique de toutes les guerres des diverses parties du monde et j'ai trouvé que le glaive de Mars poignarde environ 40 millions d'hommes par siècle.

L'extravagance humaine de notre planète est ainsi faite que, au lieu de mener une vie tranquille, laborieuse, intellectuelle et heureuse, elle se suicide perpétuellement en s'ouvrant les quatre veines et en jetant le meilleur de son sang dans ses convulsions frénétiques.

Voyez-la à l'oeuvre, cette humanité : elle choisit ses enfants les plus forts, les allaite, les nourrit, les entoure de soins jusqu'à la plénitude de leur âge viril, puis les aligne méthodiquement pour le massacre.

Comme il n'y a que 36,525 jours par siècle et qu'il faut poignarder 40 millions d'individus, elle ne lâche pas un seul instant son couteau, en égorge sans fatigue 1100 par jour, presque un par minute, 46 par heure ! Et il n'y a pas de temps à perdre, car si par hasard elle se repose un seul jour, c'est 2200 condamnés qui attendent pour le lendemain."

— o —

En Australie, où il ne tombe guère que dix pouces d'eau par an, un mille carré de terrain ne peut nourrir que huit ou neuf moutons, tandis que, aux environs de Buenos-Ayres, où il tombe annuellement 34 pouces d'eau, la même superficie de terre suffit à en faire vivre 2,560.

Fait-on Fortune au Théâtre

Combien de fois n'avons-nous pas entendu souhaiter: "J'aimerais être artiste de théâtre; c'est une profession dans laquelle on gagne beaucoup d'argent tout en faisant le plus agréable des métiers!"

Croyez-vous qu'il en soit ainsi?

C'est probablement le plus fastidieux des métiers et l'on n'y gagne pas les trois-quarts du temps de quoi manger à sa faim... A part cela, vous êtes dans le vrai.



Pour un qui réussit à faire fortune, combien d'autres végètent toute leur vie dans la plus accablante des misères! Laissons de côté les "véritables théâtres" de comédie ou de tragédie dont les acteurs principaux ont un salaire à peu près raisonnable et occupons-nous des théâtres de vaudeville dans lesquels quantité d'amateurs et de chanteuses rêvent un engagement sans se douter des déceptions qui les attendent.

Ces théâtres ne réservent souvent que les plus atroces désillusions.

On ne saurait trop le répéter, dans l'espoir de décourager bon nombre d'aspirants chanteurs et chanteuses et de leur épargner une vie de déceptions, de misères et, pour certains, de honte.

Cette carrière tend à s'encombrer chaque jour davantage. Les cafés-concerts se sont multipliés. La moitié des jeunes ouvriers et ouvrières qui les fréquentent se disent, en écoutant l'élégant ténor en habit, la jolie divette en robe pailletée: "Je saurais bien en faire autant, j'ai une belle voix, je "pousse la romance" après les dîners de famille et chacun m'applaudit. En un quart d'heure, j'aurais gagné ma journée, tandis qu'il me faut peiner dix heures et plus à l'atelier.

Et beaucoup de nos présomptueux, trompés par les légendes, s'efforcent d'abandonner leur état modeste mais susceptible de leur assurer une vie honorable, pour s'engager dans la voie décevante de l'art lyrique".

Comment débute-t-on? Il y a deux manières. On va trouver le directeur du petit établissement dont on est l'habitué fidèle et on le supplie d'accorder "audition". Les parents eux-mêmes interviennent souvent; on intrigue, on fait jouer des influences. Puissance de l'illusion!

Quand mourut le chanteur Fragson, on publia le chiffre de son revenu: 160 à 200 dollars par soirée, 60 mille dollars par an!" Aussitôt, raconte le directeur d'un établissement situé en plein faubourg Saint-Antoine, à Paris, le nombre des ap-

prentis, des jeunes ouvriers qui demandaient à débiter, "doubla"; l'appât de la fortune les remplissait d'ardeur; ils croyaient tous gagner la fortune, sans se dire que, pour un Fragon, il y a mille malheureux devant qui, chaque jour, se pose le problème du pain!"

Les débutants "emboîtés"

Le directeur, harcelé, consent à laisser le débutant "auditionner". C'est généralement en matinée ou plutôt à l'apéritif-concert, qui dure de quatre à six heures, que se font entendre les aspirants artistes.

Le public, narquois, malveillant, les guette. La plus légère hésitation, la moindre marque d'intimidation du candidat provoquent les huées de l'auditoire.

On est venu là "pour s'amuser", on s'amuse coûte que coûte. Les femmes sont toujours "emboîtées", c'est le terme qui désigne l'attristante réception. On les interpelle, on les accompagne en tapant sur les soucoupes.

Dans certains concerts d'Europe principalement, où les auditions sont fréquentes, la scène présente un caractère âprement comique. La débutante, parfois, interrompt sa chanson pour tenir tête à ses insulteurs, ripostant à coups d'injures, criant plus fort qu'eux, les domptant; d'autres, imperturbables sous les quolibets, achèvent leur petite romance et se retirent en saluant sous les applaudissements ironiques; d'autres, en pleurs, s'enfuient.

Au premier abord, ces manifestations du public apparaissent comme des actes de grossière brutalité qui indignent. Après, on pense que c'est là, peut-être, une cruelle nécessité si elle a pour résultat de laisser immédiatement les plus faibles, les

plus timides qui seraient devenus les plus malheureux.

Engagements d'artistes.

Une fois engagé, le débutant reçoit un salaire mais à moins d'être un "numéro" sinon inédit, du moins à sensation, le pauvre artiste ou la pauvre chanteuse ne reçoit qu'une rémunération ridicule.

Dans les théâtres de vaudeville d'Europe... et même d'ailleurs, le débutant reçoit 60 cents par soirée...

Mais il pourra continuer à travailler durant le jour? Non. Il lui faudra apprendre des chansons: comme il ignore la musique, il devra passer des heures chez les éditeurs où, à force d'entendre "seriner" un air, il le retiendra. Et puis il perdra le goût du travail manuel, du travail sans gloire des "non-artistes". Il tiendra à fréquenter les cafés où l'on rencontre des "confrères". On le verra pérorer dans les bars où il se posera en personnage extraordinaire... Certains, leurs économies mangées jusqu'au dernier sou, disparaissent; ils reprennent sans bruit leur ancien métier.

D'autres persistent; ils sont les jouets des "agences lyriques" qui leur procurent des engagements, prélèvent de forts honoraires sur le montant des cachets et en prélèvent de nouveaux quand, l'engagement terminé, le malheureux artiste vient en solliciter un autre.

C'est la chasse au travail et "la chasse au billet de banque". C'est insuffisant pour vivre avec dignité, c'est assez pour maintenir chez les incorrigibles l'espoir des jours meilleurs. Sans doute en est-il, particulièrement adoués ou particulièrement favorisés du sort, qui émergent et parviennent aux grosses rémunérations;

rappelons-en la proportion : pour un Mayol, pour un Polin, pour un Dranem ou un Fragon, cent "crève-misère"!

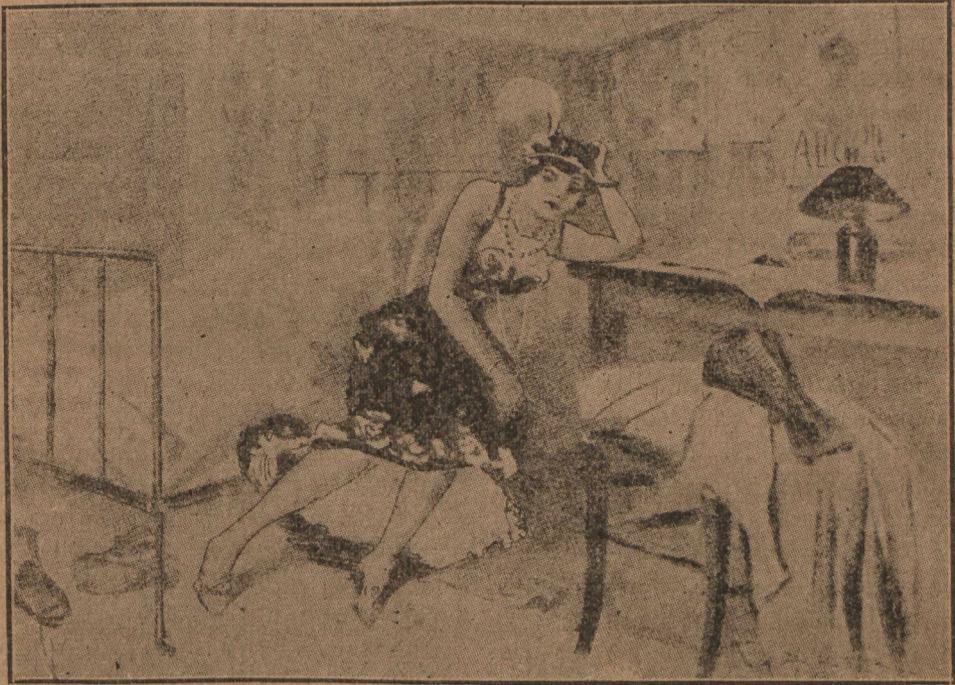
Les femmes ont un sort plus triste que celui des hommes. Certains directeurs de cafés-concerts masquent du prétexte de l'art les plus honteux commerces.

Une directrice d'établissement de l'Ouest écrit à un agent lyrique — nous

heureuse artiste—obligée de payer toutes ses toilettes de scène, ne l'oublions pas—non seulement ne gagne rien, mais s'endette en travaillant!

Les pièges.

Il y a une autre manière de débiter au concert et au music-hall : c'est d'étudier



C'est souvent une lamentable existence que celle d'artiste...

avons eu la lettre sous les yeux—pour lui demander de "fortes buveuses" capables de boire avec les spectateurs et de pousser à la consommation.

Une autre offre \$1.25 par jour à ses artistes. Mais elle les contraint à prendre pension chez elle. Or le prix de la pension dépasse \$1.50, sans compter les "extras" qu'une habile maîtresse de pension sait rendre obligatoires. Si bien que la mal-

un "numéro?" et de le produire dans les divers établissements. On arrive avec un bagage, on le soumet aux directeurs.

Des chevaliers d'industrie, plus riches d'ingéniosité que de scrupules, ont pensé à monnayer le goût des jeunes hommes et des jeunes femmes pour la carrière lyrique et ils couvrent les murs de certaines villes d'affiches alléchantes : "Lancez-vous au théâtre! Entrez au music-hall!"

ou celle-ci, qui, répétée à des milliers d'exemplaires, importune le regard : "Tango! Tango! Tango!"

Ces placards affirment aux aspirants artistes que la direction de telle "école théâtrale" leur enseignera à bon compte et en peu de temps un numéro inédit et les fera débiter "dans les premiers théâtres, concerts et music-halls du monde", tout simplement. Et les naïfs se rendent aux adresses indiquées.

La direction met l'élève entre les mains d'un professeur : chant, diction ou danse. Le prix des leçons varie suivant le pécune du candidat, leur durée aussi. Tant que le malheureux conserve quelque argent, le cours se prolonge. Aux plus pauvres, aux plus pressés aussi, on enseigne un "numéro de danse", c'est ce qui s'apprend le plus vite. Tango! Tango! Tango!

Après quelques semaines ou quelques mois, selon que les économies du pauvre gogo sont médiocres ou abondantes, on fait faire à l'élève les débuts promis. Mais une acquisition s'impose : il lui faut un habit noir ou une défroque de comique, pour les femmes, une robe pailletée.

L'école les fournit au prix fort : jusqu'à 120 dollars la robe! Il faut aussi des affiches illustrées que le nouvel artiste placardera sur les panneaux du concert. L'école fournit les "lithos" aux mêmes conditions. Ainsi raffe-t-on les derniers dollars des postulants.

Le moment du début est arrivé. On expédie "l'artiste" vers quelque ville où les engagements comportent les avantages que nous avons indiqués.

Il advient d'elle ce qu'il advient des autres, ses soeurs en illusion. "Emboîtée" par le public, tenant tête, elle a chance de gagner 60 cents par jour. Rebutée, elle va conter sa détresse à "ses maîtres",

Mais ses réclamations ne sont pas admises : ne lui a-t-on pas appris "un numéro"? Ne l'a-t-on pas fait débiter? Elle n'a pas été engagée ou si elle l'a été, c'est à des conditions inacceptables? Qu'elle s'en prenne à elle-même; elle n'a pas su plaire.

Mais qu'elle se procure de nouvelles ressources et les nouvelles leçons que lui fera donner l'école lui assureront, dans les premiers music-halls du monde... Hélas!

Pourtant, il lui reste sa belle robe pailletée de 120 dollars. Généreuse, l'école la lui rachète 10 dollars! La belle robe, revendue au prix fort, ira couvrir les épaules d'une autre cigale encore confiante.

Certaines se fâchent cependant, et leurs plaintes réitérées ont amené l'arrestation du plus important des directeurs d'"écoles" suspectes. Mais les autres continuent leur immoral et fructueux trafic.

Jeunes gens et jeunes filles qui rêvez débiter au café-concert, n'oubliez jamais :

Que dans cette carrière, une réussite dissimule cent échecs lamentables qui durent toute la vie.

Qu'une comédienne vieillie peut encore jouer, mais qu'une chanteuse de cafés-concerts est finie à quarante ans;

Que la plupart des affiches qui vous promettent des engagements rapides dissimulent des pièges tendus à vos économies et souvent à votre honneur.

Restez tranquillement chez vous, vivez de la vie honnête que vous ont enseignée vos parents, mariez-vous selon votre cœur et fondez une famille honorable. De temps à autre, allez pour vous distraire dans un théâtre qui se respecte et qui respecte le public, cela vaudra mieux que d'amener ce public, dans un théâtre, à vos dépens.

LES METIERS DANGEREUX

Comment on devient acrobate.

Si, dans le domaine théâtral, le goût du public s'est très sensiblement modifié si, après nous être engoués de "genres" comme l'opérette, l'opéra-comique, le vaudeville, nous les avons délaissés pendant un temps plus ou moins long, quitte à y revenir plus tard, nous conservons pour le cirque et les tours d'acrobatie qu'on y exécute le même enthousiasme que nos devanciers et les prouesses de force ou d'adresse nous comblent toujours d'aise.

L'idée du danger qui se rattache à ces performances est certainement pour quelque chose dans notre goût persistant, car elle nous donne un sentiment d'angoisse qui enchante le plus grand nombre d'entre nous, au sein duquel, il le faut bien dire, sommeille l'obscur désir qui, pendant des mois, fit assister un Anglais à toutes les séances d'un dompteur particulièrement audacieux.

—Mais quel plaisir pouvez-vous trouver à être présent à un spectacle que vous avez vu plus de cent fois?

—Je veux être là quand le dompteur sera dévoré!

Fort heureusement pour l'honneur de l'humanité, il y a une autre raison qui nous rend ces spectacles si intéressants : c'est que nous supposons que les acrobates sont soumis, au cours de leurs jeunes années, à un entraînement, à un dressage constituant un véritable supplice et une grande pitié s'allie à notre curiosité.

Les histoires fantastiques montrant de

jeunes enfants auxquels on brise la colonne vertébrale dès l'âge de deux ans pour les assouplir ou qu'on fait se tenir debout, pendant plusieurs heures par jour, avec une jambe élevée en l'air et attachée au corps, si elles témoignent de la richesse d'imagination de ceux qui les lancèrent dans la circulation, n'ont aucun rapport avec la vérité.

Si la vie des jeunes acrobates est rude, terrible, elle ne comporte aucun supplice et les "patrons" qui les forment n'ont recours à aucune cruauté pour en faire des étoiles.

Voici en quoi consiste l'entraînement des jeunes sujets.

On les fait passer par une série d'exercices simples tels qu'on les pratique dans le premier gymnase venu, avec cette différence toutefois que les petits professionnels doivent s'y livrer continuellement, pratiquant sans cesse jusqu'à ce que les mouvements les plus compliqués soient exécutés sans effort aucun.

On leur apprend d'abord à plier le dos légèrement, car la moindre mollesse dans les muscles du dos rend l'homme impropre à l'exécution de nombreux "numéros".

Quand les élèves ont le dos bien souple, on leur enseigne à se courber en arrière, de manière à placer les mains à terre et à se relever ainsi sur les mains, les jambes en l'air, à remettre ensuite les pieds à terre et à se relever ainsi sur les mains, les

jambes en l'air, à remettre ensuite les pieds à terre et à relever graduellement le corps dans sa position verticale. Ces deux exercices et le grand écart sont l'A. B. C. du métier.

En suivant la progression, nous arrivons ensuite au saut périlleux en avant, en arrière et de côté, pour terminer par le saut périlleux tournant, qui combine un tour vertical complet avec un changement horizontal de position.

Mais, quel que soit le travail auquel se préparent les futurs acrobates, il leur faut posséder à fond les éléments de leur art, s'essayer à leurs exercices, graduellement, et recommencer chacun de leurs tours, tout simple qu'il soit, jusqu'à ce qu'ils en soient maîtres absolus.

Le jeune homme qui commence son apprentissage, vers 16 ou 17 ans, pourra devenir suffisamment habile dans une certaine branche de son art, mais pour être un artiste dans toutes les branches, il lui faut commencer à 10 ans, pas plus tard.

Et lorsqu'il connaît son métier à fond, l'artiste ne doit pas rester les bras croisés; il lui faut pratiquer, s'exercer, se perfectionner sans cesse, s'il veut toujours tenir le premier rang. Tous les matins, il devra étudier des tours nouveaux, s'exercer à ceux qui lui sont habituels, afin de se conserver "en forme".

Les tours nouveaux au trapèze ou sur la barre fixe s'étudiaient jadis, les premiers avec des hommes qui tenaient une couverture en guise de filet, les seconds avec l'assistance d'un camarade prêt à recevoir l'artiste dans ses bras, en cas d'accident.

Aujourd'hui, on emploie "la longe", qui consiste en une large ceinture entourant le corps du gymnaste et à laquelle se trouvent attachées deux cordes reliées au

trapèze ou à la barre au moyen de poulies.

Deux hommes tiennent ces cordes en main et surveillent l'évolution du tour nouveau; si l'acrobate vient à manquer son coup, ils tirent sur les cordes et empêchent ainsi l'artiste de tomber en le maintenant suspendu dans le vide.

Jadis également, le filet était inconnu pendant les représentations, et l'acrobate que l'on hissait avec une corde sur son "perchoir" tenait littéralement sa vie entre ses mains, mais aujourd'hui le filet est obligatoire.



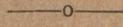
L'apprentissage d'un acrobate

Disons en passant qu'il faut apprendre à tomber dans un filet, car une chute maladroite d'une hauteur de 60 ou 75 pieds peut parfaitement briser un membre.

Dans l'exercice des trapèzes, il faut acquérir une sûreté de coup d'œil qui permette de juger de l'envolée de l'appareil, savoir quand quitter l'un et rattrapper l'autre au bon moment, pour atteindre sain, sauf, et le sourire aux lèvres, la petite plate-forme fixée au haut du hall et qu'on appelle le "perchoir".

Mais, malgré tout, les accidents ne sont pas plus fréquents chez les acrobates que chez les maçons, charpentiers, couvreurs, et le métier est tout de même un peu plus rémunérateur.

LES MACHINES INTELLIGENTES



De plus en plus la machine remplace la main d'oeuvre.

Il y a moins d'un siècle, on tissait à la main de la laine filée à la main, on coupait à la main du blé semé à la main, on ne connaissait que l'aiguille pour coudre les vêtements et les humbles outils de menuisier pour fabriquer les meubles, mais la machine a révolutionné tout cela et l'époque du "fait à la main" nous apparaît aussi lointaine que les temps préhistoriques.

Que ne fait-on à la machine aujourd'hui? A peu près tout, même les maisons et les meubles qui les garnissent!

On se servait déjà des tours à bois, en même temps bien entendu que des machines à raboter; également des machines à mortaiser, à faire les trous rectangulaires qui permettent de loger les tenons et d'assembler le meuble; ce sont également les machines à sculpter, qui donnent des résultats sans doute peu artistiques, mais très rapides, à bon marché.

On a voulu faire davantage. Il faut aller de plus en plus vite, afin de réaliser un bon marché toujours croissant.

Chacun veut maintenant avoir un mobilier qui ait de l'oeil, comme on dit vulgairement; et la plupart des gens qui désirent se procurer ce mobilier ne peuvent point le payer fort cher.

Comme le seul moyen de fabriquer rapidement et à bon marché, c'est de fabriquer à la machine, on s'ingénie constamment à combiner de nouveaux appareils qui assurent, sans l'intervention pour ainsi dire de la main de l'homme des résul-

tats qui nécessitaient auparavant beaucoup de main-d'oeuvre relativement coûteuse.

En Angleterre, où la fabrication du meuble est très développée, où le confortable s'est vulgarisé depuis bien longtemps dans les intérieurs modestes, on a cherché à obtenir la fabrication mécanique presque entière du meuble.

Une maison bien connue, la maison Broom & Wade a imaginé deux machines curieuses servant à fabriquer les sièges.

Tout se fait automatiquement; la plaque de bois destinée à servir de siège de chaise est taillée mécaniquement sur toutes ses dimensions.

C'est sur une sorte de chariot portant un plateau qui peut tourner, que l'on monte et que l'on fixe la planche de bois brut sur laquelle le travail va se faire; le montage s'effectue très simplement et très vite, grâce à ce qu'on nomme une mâchoire mobile.

Le plateau dont nous venons de parler peut prendre trois mouvements combinés de façon à apporter les portions successives de la surface du bois sous le couteau fixé à la tige tournante; c'est ainsi que se forment les dépressions voulues.

Il est curieux vraiment de voir, grâce à des commandes fort ingénieuses, à des leviers, des volants, comment l'ouvrier peut agir sur la machine de telle manière que le plateau qui porte le siège tourne, se déplace horizontalement vers l'avant, puis de haut en bas, pour que la taille du bois s'exécute avec une rapidité surprenante.

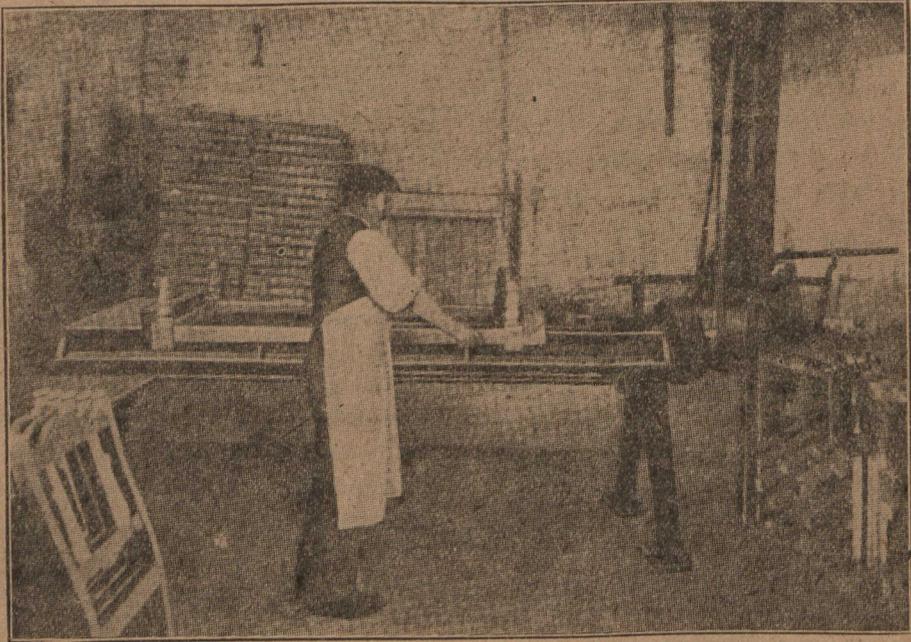
En une heure, l'ouvrier conduisant une

seule machine peut tailler six douzaines de sièges de bois. Le couteau tournant, qui est l'organe actif, est doté de six lames, et il tourne à raison de 4000 tours à la minute.

L'autre machine, non moins ingénieuse, inventée par ces mêmes fabricants, permet de monter les parties diverses d'un siège, par exemple d'un sofa, d'un canapé, d'un fauteuil; d'assembler et de coller pour ain-

prentis. Ces apprentis ont pour mission d'apporter les pièces démontées, après avoir mis de la colle aux bons endroits, sur les tenons et dans les mortaises; ils entrent très légèrement les tenons dans les mortaises, et passent les pièces ainsi sommairement disposées à l'ouvrier.

Celui-ci les place sur le banc même de la machine, comme le montre la photographie que nous reproduisons



L'assemblage mécanique des meubles.

si dire instantanément ces diverses parties.

Bien entendu, les différents morceaux de bois qui doivent, par leur assemblage et leur montage, constituer la charpente, ce que l'on appelle d'un mot technique le bois du siège, ont été dotés de mortaises et de tenons fabriqués mécaniquement, comme nous le disions.

Tout le travail est fait par la machine conduite par un ouvrier aidé de trois app-

Ce banc est en somme une longue table, qui comporte deux mâchoires, dont une est immobile, tandis que l'autre est constamment animée d'un mouvement de va-et-vient, mouvement alternatif.

Quand la mâchoire mobile s'est retirée vers la droite, l'ouvrier place rapidement sur la table de la machine la charpente en bois du sofa, s'il s'agit de monter un de ces meubles. La mâchoire revient vers la gauche; et, avec une précision curieuse, elle

serre le châssis du meuble contre la mâchoire fixe.

On a d'ailleurs la possibilité de régler ce déplacement et ce serrage, suivant les dimensions exactes du meuble; car autrement la machine pourrait serrer trop fort et tout casser.

Instantanément donc, tout le meuble est serré, au maximum; les tenons pénètrent au fond des mortaises; cela sans violence, mais sans qu'une insuffisance de jeu entre le tenon et la mortaise puisse gêner la pénétration.

Quand la mâchoire mobile va se desserrer; elle soulèvera rapidement le bois du meuble, les apprentis le recevront et en passeront un autre à l'ouvrier, et l'opération pourra continuer avec une rapidité vertigineuse.

Assurément, et comme toujours, il faut bien un ouvrier pour conduire la machine; celle-ci n'a pas une intelligence véritable; mais elle permet à la fabrication de se faire très vite, sans imposer à l'ouvrier aucun effort musculaire considérable, et nous n'avons pas besoin de dire que par exemple les six douzaines de sièges en bois qui peuvent se fabriquer en une heure, ne reviennent pas à un prix très élevé par pièce.

— o —

Les Russes ne préparent pas leur thé de la même façon qu'on le prépare au Canada. Premièrement, ils font infuser une pincée de feuilles pendant trente secondes au plus, puis décantent. Après quoi, ils versent à peu près deux petites cuillerées de thé dans un verre qu'ils remplissent d'eau bouillante et ajoutent du sucre et une tranche de citron, mais pas de lait. Le thé ainsi préparé est, assuré-t-on, une excellente boisson sans danger pour la santé.

Un 75 A l'Huile de Sardine

Le soldat français est "débrouillard". Comme sa gaieté, son ingéniosité est proverbiale. Elle le mérite : témoin cette anecdote.

Nous sommes dans les Vosges. Une section de mitrailleuses est installée sur une crête. Abritée derrière de petits rocs, noirs et moussus, elle commande le col.

Sur la route, au loin, apparaissent, déjà, une centaine de casques pointus et la petite batterie commence à faire d'excellente besogne. Mais voici que les terribles engins ne fonctionnent plus aussi bien: "De l'huile!" commande le lieutenant.

Hélas! nul homme n'en possède, et il faudrait aller en chercher, à l'arrière, à huit cents mètres. Avant qu'on revienne, l'ennemi sera là. On a dû cesser le feu; la situation est désespérée.

Soudain, on entend un cri joyeux:

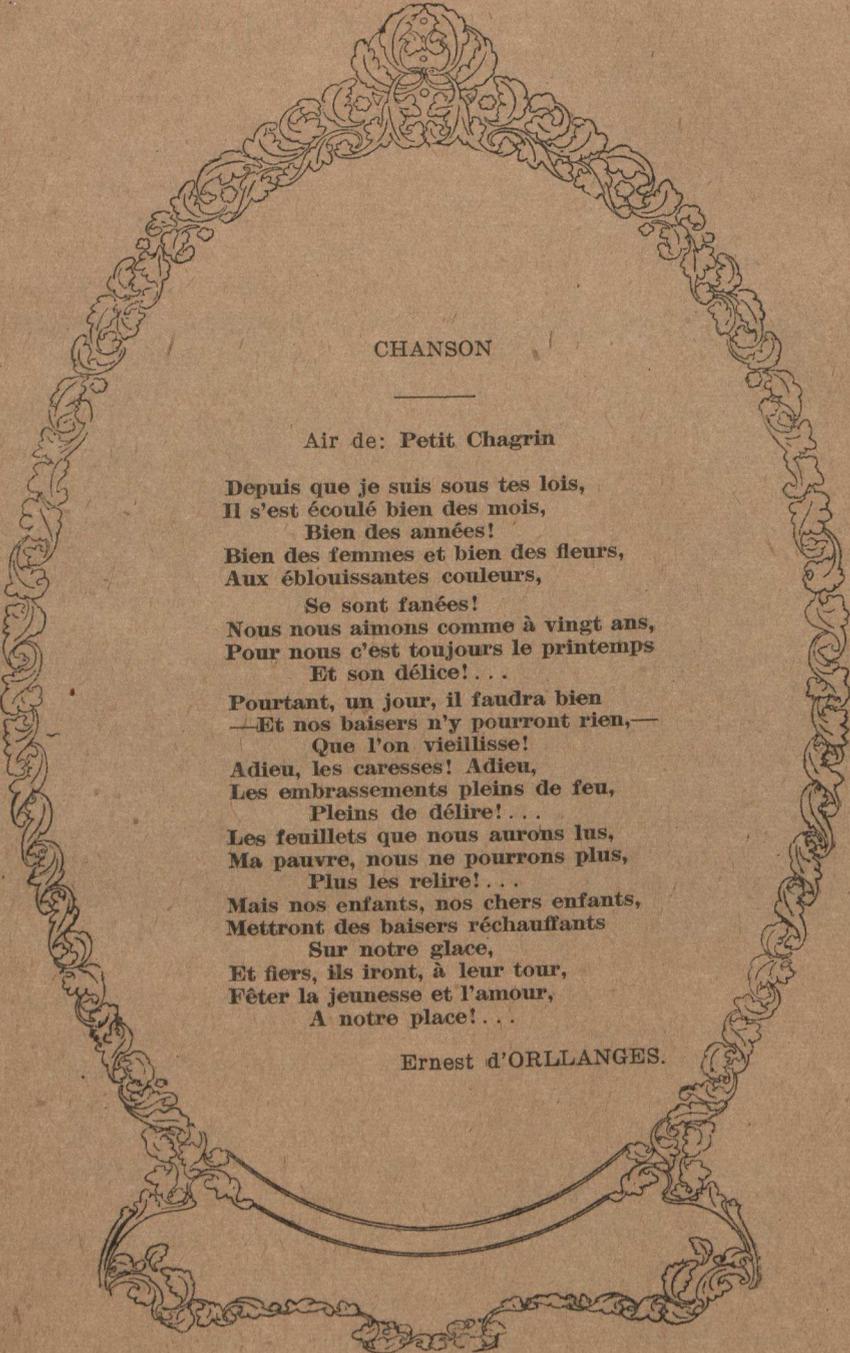
"Vous faites pas de trouble, les gars! J'ai les sardines de maman!"

Et un petit bleu, qu'on appelle "le Parisien", dans la section, brandit triomphalement deux boîtes en fer-blanc qu'il vient de "pêcher" dans son sac.

En cinq sec, on ouvre les boîtes, et on se sert du précieux liquide. Sans doute, l'huile comestible n'est pas prévue par le règlement; mais—c'est ou jamais le cas de le dire:—"A la guerre comme à la guerre".

On reprend la fusillade interrompue: un quart d'heure après, la colonne ennemie était en fuite.

Alors, on put manger les sardines providentielles: jamais la section n'en avait mangé de si bonnes.



CHANSON

Air de: *Petit Chagrin*

Depuis que je suis sous tes loix,
Il s'est écoulé bien des mois,
Bien des années!
Bien des femmes et bien des fleurs,
Aux éblouissantes couleurs,
Se sont fanées!
Nous nous aimons comme à vingt ans,
Pour nous c'est toujours le printemps
Et son délice! . . .
Pourtant, un jour, il faudra bien
—Et nos baisers n'y pourront rien,—
Que l'on vieillisse!
Adieu, les caresses! Adieu,
Les embrassements pleins de feu,
Pleins de délire! . . .
Les feuillets que nous aurons lus,
Ma pauvre, nous ne pourrons plus,
Plus les relire! . . .
Mais nos enfants, nos chers enfants,
Mettront des baisers réchauffants
Sur notre glace,
Et fiers, ils iront, à leur tour,
Fêter la jeunesse et l'amour,
A notre place! . . .

Ernest d'ORLLANGES.



Des Hommes qui se Tuent pour une Tête de Mort

En 1907, un navire allemand, assailli par une tempête, se brisa sur des récifs en Nouvelle-Guinée et fut englouti corps et biens.

On crut du moins que tout l'équipage avait péri et c'est seulement cinq ans plus tard que le contraire a été démontré.

Un matelot nommé Schwartz, qui s'était sauvé à la nage et avait vécu depuis cette date avec des indigènes, arriva en effet un soir dans un poste perdu en pleine brousse, dont les soldats ne furent pas peu surpris de le voir apparaître.

Contrairement à ce qui arrive dans les romans quand les événements se présentent ainsi, notre matelot ne fut pas attaché au poteau de torture chez les Papons et ne se vit point à la veille d'être rôti à la broche. Il étonna les sauvages par sa couleur, ses vêtements, ses habitudes, et ils le considérèrent avec sympathie.

Hésitant à se lancer dans un pays inconnu, Schwartz se résigna pendant cinq ans à vivre parmi ces naturels extrêmement primitifs.

Observateur attentif, impartial, clairvoyant, il rapporte une multitude d'anecdotes, de faits qui contribueront largement à faire connaître certaines peuplades de l'un des pays les plus ignorés du globe.

Parmi ces souvenirs du matelot naufragé, citons la curieuse histoire suivante :

Le chef qui lui avait donné asile s'appelait Krakoroung. Sa tribu se trouvait en guerre depuis des temps immémoriaux avec celle des Raki-Raki, qui vivait dans la forêt à une vingtaine de milles de là et dont le jeune chef, Birugüu était réputé pour sa férocité.

Depuis que ces deux grandes familles voisines se haïssaient, elles s'étaient livré beaucoup de combats restés fameux.

De nombreux morts étaient restés sur le sol et ceux-là on les mangeait de part et d'autre avec un superbe appétit.

Toutefois leurs têtes, vidées de la cervelle et des yeux, qui sont des morceaux de choix, étaient séchées et piquées sur des pieux, car elles constituent dans le pays des trophées glorieux.

Chaque guerrier traçait, sur le crâne de sa victime, un tatouage spécial, rouge, blanc ou noir, qui était comme une signature.

Le marin allemand fut témoin de huit combats dont deux très meurtriers entre les tribus rivales. Au cours du dernier, les Raki-Raki s'enfuirent en débandade,

laissant sur le terrain leur chef Birugüü. Une pierre habilement lancée lui avait fracassé la tempe gauche.

Deux jours plus tard, Birugüü, le détesté, grimaçait sur un pieu plus élevé que les autres et il portait sur le front le tatouage d'un vieux guerrier bien connu. Or le lendemain, ce... sceau avait été remplacé par un autre et on apprit que trois hommes de la tribu se disputaient l'honneur d'avoir tué Birugüü.

Le cas était grave, la tribu se sépara nettement en deux camps et, pendant plusieurs jours, on se battit avec rage. Pour mettre ses guerriers d'accord, Kraboroung les assomma à coups de casse-tête. Ce fut une boucherie tellement immonde, que Schwartz s'enfuit.

Il erra plusieurs mois dans la brousse; misérablement, puis eut la chance de tomber dans un poste au moment où il pensait mourir de faim.

— o —

UNE VISITE AU PAYS DE LA DENTELLE

L'industrie de la dentelle prit naissance en Belgique il y a longtemps, bien longtemps ; et un traité conclu en 1390 entre l'Angleterre et les villes de Bruges et de Malines mentionne pour la première fois cette nouveauté d'alors.

Bruges ! Malines ! noms évocateurs de cîfés anciennes et pittoresques, noms glorieux entre tous au royaume de la mode et de la coquetterie, noms célèbres de célèbres dentelles.

Au coeur de la vieille Flandre, Bruges, avant la guerre, étalait ses petites maisons basses à l'aspect moyenâgeux; ses rues étroites, ses monuments, aux curieuses sculptures, son béguinage imposant et solennel comme il sied au couvent; d'un autre âge.

Partout le calme, partout le silence, pas de voitures, pas de passants, il semblait qu'on avait peur de marcher et d'agir dans cette ville pittoresque et reposante, surnommée avec juste raison Bruges-la-moorte.

Cependant si poussé par la curiosité vous alliez soulever les rideaux à da-

miers rouges et blancs qui ornaient la plupart des petites fenêtres des petites maisons de bois vous pouviez voir, assises dans le coin d'une immense pièce ou luisaient d'archaïques chaudrons de cuivre, une brave vieille au bonnet tuyauté, quelquefois même une jeune, qui, le coussin sur les genoux, maniait d'un doigt agile et sûr, les fuseaux qui s'entrechoquaient avec un bruit de castagnettes.

C'est la dentellière de Bruges et c'est ainsi que s'élaboraient lentement ces chefs-d'oeuvre de fil qui ont fait l'admiration du monde entier.

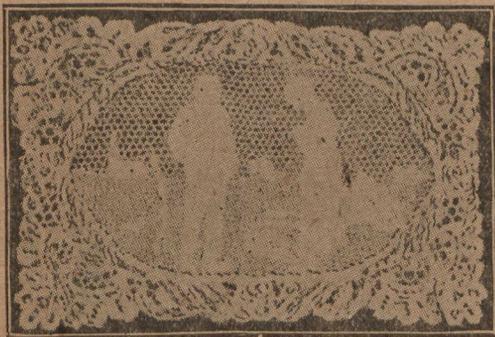
A Bruges on était dentellière de mère en fille, si l'on peut dire.

Les ouvrières utilisaient un fil spécial d'une extrême légèreté et en même temps d'une grande solidité qui était fabriqué dans les filatures de la ville elle-même; sur le coussin généralement recouvert d'une étoffe noire l'artiste en dentelle entrelaçait ses fils en faisant mouvoir les fuseaux, elle fixait les points de croisement au moyen d'épingles plantées dans le coussin et servant en quelque sorte de ja-

ions pour diriger les fils suivant les caprices du dessin.

De la sorte elle composait une dentelle légère et élégante avec laquelle on réalise les accessoires de toilettes les plus divers et les plus appréciés.

Le voyageur qui venait à Bruges ne quittait pas cette ville curieuse sans visiter le Béguinage. Dans cet ancien couvent à la chapelle si ouvragée et d'un style si pittoresque vivaient quelques anciennes "béguines" et ces petites vieilles ridées, survivantes d'un autre âge, ajoutaient un charme encore plus pénétrant à ces lieux déjà si calmes et si recueillis.



Le chef-d'oeuvre d'une dentellière de 92 ans.

On faisait aussi de la dentelle au Béguinage et on y composait de fort jolies choses.

Les pensionnaires supportaient allègrement ce travail méticuleux, on vit leur doyenne Sophie Linzeelé, âgée de 92 ans, manier encore habilement les fuseaux sans le secours de lunettes.

Cette dentellière remarquable a exécuté le petit chef-d'oeuvre que nous donnons ici.

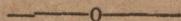
C'est l'"Angelus" de Millet en dentelle et cette composition a obtenu le 1er prix pour sa finesse et son élégance à une exposition de dentelles qui eut lieu dans le vieil hôtel de ville de la cité.

A Malines aux confins de la Flandre orientale, ce fut toujours le pays de la dentelle. Ici ou là, on confectionnait encore les dessins de fil compliqués dont la renommée s'étend dans le monde entier.

A Gand, c'était un mouvement plus intense, la machine supplantait la vieille dentellière aux fuseaux classiques ; mais à Malines nous revenons encore au calme et au silence, aux petites maisons à l'espagnole ayant pignon sur rue et pignon en gradins et derrière les mêmes rideaux à damiers rouges et blancs s'élevaient les mêmes dentelles célèbres.

Le point de Malines, aussi renommé et peut-être encore plus cher que celui de Bruges, se fabriquait d'une seule pièce également au fuseau.

Son caractère particulier consiste en un fil plat qui borde tous les sujets, fleurs ou personnages, et leur donne l'apparence d'une broderie. Mais hélas ! toutes ces dentelles de Flandre qui concurrencent les points d'Alençon, de Valenciennes et du Puy, tendent à disparaître maintenant.



Sait-on que lorsque Corneille mourut en 1684, un enfant posa sa candidature au fauteuil qu'il laissait vacant à l'Académie? Ce jeune audacieux de 14 ans était le duc du Maine. Racine, alors directeur de l'Académie, fut engagé à répondre au jeune candidat que, "lors même qu'il n'y aurait pas de place vacante, il n'y avait pas d'académicien qui ne fût ravi de mourir pour lui en faire une." La flatterie était un peu grosse. Peut-être était-ce ironie? En tout cas, Louis XIV intervint et pria le petit prince de retirer sa candidature. Ce fut Thomas Corneille qui fut élu au fauteuil de son frère.

LE MARIAGE EN SERBIE

Au moment où le roi Pierre Ier a eu besoin de faire donner toutes les forces de la patrie pour lutter contre l'envahisseur, il a dû se féliciter de ce que les familles serbes sont nombreuses. Les hommes tombent sur le champ de bataille, mais ils laissent tous des enfants derrière eux.

On se marie jeune en Serbie, vers dix-huit ans généralement, et les familles de pauvres paysans au foyer desquelles on trouve jusqu'à dix enfants ne sont pas rares.

L'établissement de ses fils est la grande préoccupation de l'homme des champs, et, chargé de leur trouver une épouse, il ne se décide qu'après de longues recherches.

Il visite donc tous les villages, regardant les jeunes filles danser, se renseignant sur leur famille et leurs qualités. Autrefois, la tradition voulait qu'un jeune Serbe épousât toujours une jeune fille d'un district très éloigné, mais cette coutume tend à disparaître.

La demande en mariage, qui n'est qu'une formalité, n'est jamais faite à l'aventure, car le père du futur époux s'arrange toujours pour savoir, par l'intermédiaire de ses amis, si elle sera agréée. L'affaire étant entendue, le paysan et ses camarades revêtent leurs plus beaux habits pour procéder à la "prossidba".

Ils arrivent chez la jeune fille le soir avant le dîner et ferment brutalement la porte pour bien montrer qu'elle n'est déjà plus libre. On les fait asseoir devant le foyer car l'hôte seul, ses proches parents et le père du fiancé ont le droit de prendre place à la table.

C'est seulement après un long échange de politesses banales que l'on aborde le sujet de la visite. En fait, les choses sont déjà arrangées depuis longtemps, mais tous feignent de l'ignorer.

Quand la demande est enfin faite, le visiteur sort de sa besace une appétissante galette à laquelle il joint un bouquet, plus quelques pièces d'or ou d'argent. C'est le cadeau qu'il offre à la jeune fille.

Tandis que, pour la forme, on consulte, à l'écart, la mère de la future épousée, les invités boivent gaiement du vin rouge.

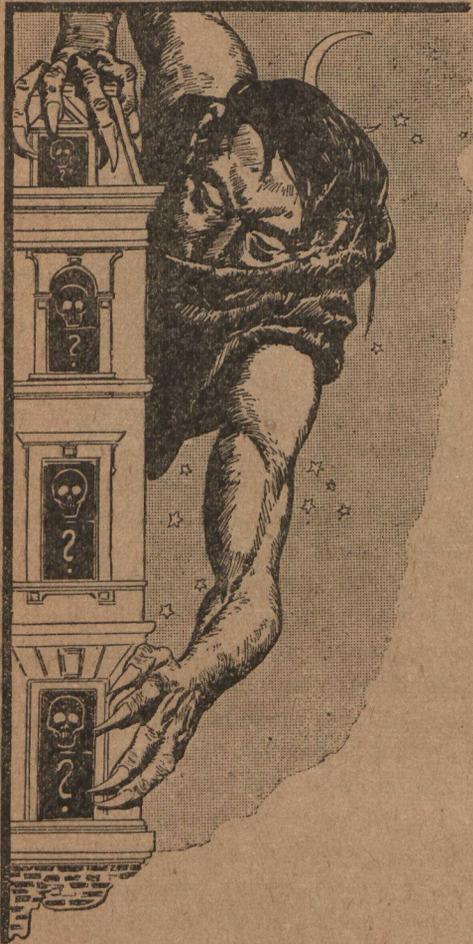
Quand la jeune fille, amenée par son père, a baisé la main de celui dont elle va devenir la bru, elle est considérée comme définitivement engagée. Et l'on tire des coups de fusil en signe de réjouissance. Mais le mariage donne lieu à des fêtes plus pittoresques encore.

Les invités étant très nombreux, chacun paye son écot. Le cortège défile militairement sous les ordres d'un chef; il a aussi son porte-drapeau. On attache des mouchoirs, des serviettes et jusqu'à des chaussettes, aux oreilles des chevaux. Et quand la fiancée paraît, conduite par son père, elle est saluée par une fusillade intense.

Comme tout le monde doit se réjouir, l'un des membres du cortège est chargé de distribuer du vin aux pauvres gens.

— o —

Il y a quelques années, les Australiens, ne sachant comment se débarrasser des lapins qui leur causaient d'énormes dégâts, avaient résolu d'importer un bon nombre de chats pour détruire, tout au moins, les nichées de jeunes lapins. Mal leur en a pris, car maintenant, les chats laissés en liberté, menacent d'anéantir toutes les espèces d'oiseaux utiles ou non à l'agriculture.



UNE MAISON TRAGIQUE

Une inexorable fatalité pèse sur ses quatre étages. L'angoisse suinte de ses murs, la mort est embusquée derrière chacune de ses portes. Et personne encore n'a pu résoudre le mystère effarant de cette habitation sinistre.

C'est à Oporto, au bord même du Douro que s'élève la maison tragique, si près que par les belles nuits claires la lune projette en ombre noire sur les eaux du fleuve sa silhouette sombre.

Les passants attardés font un détour, le soir, pour ne point longer sa façade. Jamais un cortège de baptême ou de mariage ne prendrait la rue maudite qui la longe; ce serait appeler le malheur sur la

tête d'un enfant ou sur un jeune ménage. Les commerçants eux-mêmes refusent parfois d'y pénétrer pour y livrer leur marchandise. Ils ne veulent pas en franchir le seuil.

Le propriétaire n'essaye même plus de vendre cet hôtel particulier construit luxueusement avec tout le confort moderne et qui a une grande valeur. Il perdrait dessus une somme énorme... s'il trouvait un acquéreur, car on dit qu'on trouverait difficilement dans tout le Portugal un capitaliste désireux de faire un pareil placement.

La maison fut construite en 1902, et c'est en 1906 que la tragique aventure commença.

Le premier locataire avait habité l'immeuble pendant trente et un mois sans qu'aucun incident vint interrompre son existence paisible. C'était un riche négociant en raisins secs sur lequel il ne convient pas d'insister puisqu'il n'a joué aucun rôle dans l'affaire.

Une famille anglaise le remplaça, M. et Mme Hawkes voyageaient avec leurs enfants à travers l'Europe, s'arrêtant ici ou là, selon leur fantaisie. L'un de leurs fils était né à Paris, l'autre à Bucarest, le troisième à Catane. Leur petite fille était Luxembourgeoise. Oporto les séduisait, ils désiraient y passer l'hiver, comptant s'y attarder ensuite, s'ils s'y plaisaient, définitivement.

Un soir, pour une faute légère, le petit Harry, qui avait huit ans, fut mis en pénitence dans sa chambre à l'heure du dîner. Cette pièce, située au troisième étage, recevait le jour par une fenêtre donnant sur le fleuve.

Pendant le repas, on entendit tout à coup un grand cri d'épouvante. Les parents, croyant reconnaître la voix de leur fils cadet, montèrent affolés...

La chambre était vide, le petit garçon s'était jeté par la fenêtre!

On le retrouva agonisant sur le sol, au bord du Douro.

"J'ai peur, j'ai peur!" répétait-il. Ce fut tout ce qu'il put dire. Il mourut le lendemain.

Les docteurs qui l'assistèrent à ses derniers moments s'entendirent pour déclarer qu'il ne fallait pas attacher d'importance aux paroles qu'il avait prononcées. En proie à une fièvre violente, il délirait. On se trouvait en face d'un cas de suicide navrant, rien de plus.

Ils demeurèrent persuadés, sans réussir jamais à percer le mystère, que l'enfant avait dû se précipiter par la fenêtre dans un moment de grande terreur, pour échapper à un danger terrible.

On comprendra facilement qu'après un drame aussi lamentable Oporto n'ait plus eu aucun attrait pour eux. Ils repartirent donc bientôt en Angleterre et, presque

aussitôt, M. Manoel Seringuero leur succéda.

Ce négociant en vins fins avait une très nombreuse famille et l'hôtel ne fut pas habité par moins de quinze personnes, sans compter les domestiques.

Le 15 décembre 1906, un neveu de M. Seringuero se pendait dans la cave. Ce jeune homme, qui était en voie de dissiper son patrimoine avait, la veille au soir, dans un tripot, contracté une lourde dette de jeu qu'il ne pouvait payer.

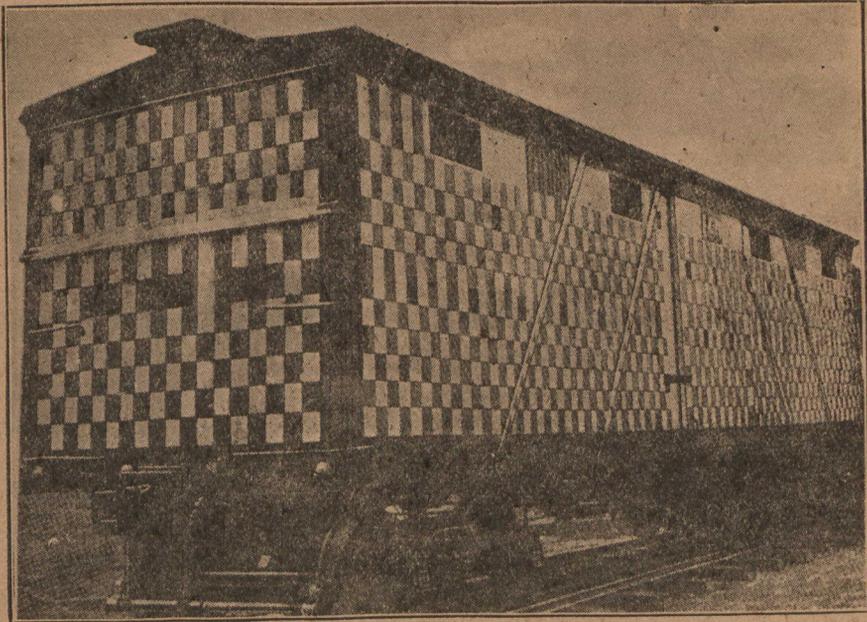
Ainsi expliqua-t-on ce deuxième suicide. Mais en mars, 1907, l'opinion publique fut violemment émue quand on apprit que six des habitants de la maison tragique étaient morts empoisonnés, que trois autres ne valaient guère mieux, que deux encore se trouvaient dangereusement malades. Ils avaient tous, paraît-il, mangé des champignons la veille. Deux des malades succombèrent presque aussitôt, ce qui porta à dix le nombre des morts accidentelles survenues dans cette maison.

Depuis, en 1909, l'un des fils de M. Seringuero, qui était resté dans l'immeuble, fut mystérieusement assassiné avec sa femme, sans qu'on pût découvrir les meurtriers.

L'hôtel était resté fermé depuis. Il y a quelque temps, un Espagnol, auquel personne ne reprochera d'être superstitieux, l'a loué. C'est un vieux savant maniaque qui vit seul dans cette grande maison vide sans réussir à trouver de domestiques.

Et à Oporto, tout le monde s'attend à apprendre un matin la fin tragique du vieillard.

Personne, en effet, ne se soucie, même pour des gages élevés, d'habiter cet hôtel effarant, à la porte duquel la camarade frappe si souvent sans qu'on puisse savoir pourquoi.



Ces meurtrières dissimulées à l'extérieur du wagon par un damier blanc et noir mettent à l'abri des balles ennemies la garnison enfermée dans cette forteresse roulante.

LE TRAIN BLINDÉ

Un Puissant Engin de Guerre

Dans un précédent numéro de la "Revue Populaire" nous avons parlé des trains blindés employés sur les champs de bataille en Europe.

Ces redoutables engins de mort ne sont pas une invention de la dernière heure et déjà on s'en est servi au Mexique à l'occasion des récents soulèvements qui ont agité ce pays.

La répression des révoltes est rendue difficile par la topographie du pays, éminemment montagneux, si bien que le gouvernement doit se contenter, plus particu-

lièrement dans la région des Cordillères, de défendre les villes, ou de tenter de les reprendre quand elles sont tombées au pouvoir des insurgés.

Dans ce but, les autorités militaires ont imaginé un wagon blindé qui présente des innovations intéressantes.

Les parois extérieures sont peintes en blanc et en noir, en forme de damier.

Grâce à cette disposition il est matériellement impossible, même à la distance de cinquante verges, de distinguer l'emplacement des meurtrières, dont les ouver-

tures se confondent avec leurs autres quadrilatères peints en noir.

L'expérience a démontré l'efficacité de ce dispositif. Attaqués fréquemment par des guerillas, les wagons blindés du nouveau système ont essuyé des rafales de balles sans que leur garnison ait eu à déplorer des morts ou des blessures.

La porte d'entrée de ces forteresses roulantes est à coulisse.

Pour protéger autant que possible la garnison contre la chaleur, le constructeur a adopté le système des parois doubles avec circulation d'air entre les deux.

L'armement de ce wagon blindé consiste en six mitrailleuses, dont trois à chaque extrémité. Une centaine de meurtrières percées dans les parois latérales permettent aux tirailleurs de seconder l'artillerie.

L'expérience a prouvé plusieurs fois déjà l'efficacité de ce système, et l'armée fédérale, tout récemment encore, a pu se féliciter de posséder plusieurs de ces trains blindés.

Un jour, une forte colonne d'insurgés apparut dans les environs de Juarez, petite ville dans le Nord du Mexique, et prenait ses dispositions pour la prendre d'assaut.

Par bonheur, un train blindé était entré dans la ville deux jours auparavant. Le gouverneur donnait aussitôt l'ordre de l'atteler à une locomotive et de le lancer dans la direction du camp que les insurgés avaient établi à sept milles de la ville, près de la voie ferrée.

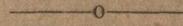
Les insurgés, recrutés parmi les tribus indiennes à demi-sauvages, ignoraient naturellement le caractère militaire du train, qui, de loin leur paraissait composé de wagons de marchandises.

Ils s'élancèrent à sa rencontre, pressés de se partager le butin et, par centaines se

massèrent le long de la voie.

A moins de cinquante pas de distance, les mitrailleuses ouvrirent le feu sur les pauvres diables, fauchant leurs rangs d'une façon effroyable.

Juarez n'entendit plus parler de l'armée des insurgés.



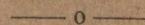
L'INVENTION DES OBUS

Un savant français, M. Flach, a étudié, devant ses confrères de l'Académie des sciences morales, un vieux livre où Guillaume du Vair donnait une pittoresque description du siège que Paris soutint en 1590 contre l'armée de Henri IV.

Les arsenaux s'étaient vidés et manquaient de boulets. Par bonheur nos artilleurs eurent l'idée d'"une invention belle, salubre et profitable en cette nécessité": ils firent ramasser par toute la ville les débris de fer, de cuivre et de métal de toute sorte; puis, en faisant de petits paquets, ils les enfermèrent dans des enveloppes de plomb ayant aussi exactement que possible la forme des boulets qui manquaient.

Les projectiles improvisés firent merveille: la chaleur du coup de canon faisait fondre l'enveloppe de plomb et, en arrivant au but, les morceaux de métal qu'elle contenait s'éparpillaient de toutes parts, faisant dix fois plus de besogne qu'un boulet.

L'obus était inventé.



A la naissance d'un bébé, les Japonais plantent un arbre qu'ils entretiennent soigneusement. Lorsque l'enfant est devenu en âge de se marier l'arbre est abattu et sert à la fabrication d'un meuble.



LE TRAIN ROUGE

Par Georges Prade

Ceci est une histoire vraie. Comment j'en eus connaissance, voilà, si vous le voulez bien, qui restera provisoirement un secret. Nous en dirons quelque jour davantage, en des temps meilleurs.

○

Aix-la-Chapelle, près de la frontière de l'Allemagne et de la Belgique. Onze heures du soir. Nuit de mois de janvier froide et brumeuse. La longue gare aux quais profonds fait scintiller ses feux rouges et verts.

Le haut projecteur des trois hangars Zeppelin, situés le long même de la ligne, près du passage à niveau de la voie de Cologne, balaie l'horizon écourté au travers de la nappe étincelante des gouttelettes de pluie. La ville est déjà calme, mais la gare, éclairée à profusion, ne cesse de retentir du grondement des trains qui passent.

C'est ici le détroit par où s'engouffre le torrent des hommes et des canons qui dévale vers la Belgique et la France.

C'est par ici que s'en reviennent les longs convois muets de blessés.

Que d'espoirs bruyants ont dû les frôler aux jours, lointains d'août, quand dans les longs wagons allemands, garnis de feuillages, les hordes brutales défilèrent en chantant, ivres d'orgueil, s'en allant vers les pays de conquête, vers la Gaule fertile, la terre du soleil, du vin et du blé! Que de rancoeurs et que d'espoirs flétris en sont revenus depuis, après les massacres allemands de la Marne et de l'Yser! Sur le bois du quai gonflé de pluie, le pied se pose avec hésitation, comme s'il allait en faire jaillir, au lieu d'eau noire, du désespoir et de la haine! C'est, comme cette pluie même qui tombe du ciel, pure et fine, présent céleste, l'eau qui fait éclore et vivifie les forces mystérieuses du monde. Elle a touché ce sol, c'est de la boue. Ainsi s'en revinrent, ici même, tes forcés, tes jeunes hommes et tes espoirs virils, ô Germanie!

Discipline et méthode. C'est tout ce qui reste de la "Kultur" d'antan. Mais cela reste admirable. Tant que le lourd

vaisseau de l'Allemagne ne sombrera point, chacun demeurera attentif à son poste. Le chef de gare, roide et brutal, les employés, plus roides encore, ont l'air plus militaires que jamais, et le long des "Bahnsteig", affairées, s'en vont, vêtues les unes de blanc, les autres de noir, les dames de la Croix-Rouge allemande, avec leurs coiffures de linge aux ailes courtes. Au pied de l'horloge, des réchauds électriques tiennent prêts les vivres et les boissons.

Une sonnerie a retenti, le téléphone marche. Chaque poste de Croix-Rouge est relié directement au poste des deux gares qui précèdent et qui suivent sur la ligne.

On a dû annoncer un important convoi, car un flot d'hommes et de femmes envahit le quai, et les employés, sans douceur, et à renfort de cris rauques, font évacuer la gare, n'y laissant qu'infirmières, médecins et soldats.

Le pinceau lumineux des projecteurs aériens danse toujours là-bas, dans la nuit, finissant dans un halo de lumière, s'arrêtant, hésitant.

Que regardent-ils? De l'autre côté, une lueur blafarde se détache peu à peu dans un grondement. Le train arrive, le train-hôpital "Lazarettzug", avec ses wagons rouges, cachant la souffrance derrière leurs hautes murailles de bois plein. Celui-ci est en deux parties, séparées au centre par le wagon d'opérations, qui est en même temps la pharmacie et la salle de veille, longue et haute voiture à coupole ronde, analogue à nos wagons-lits.

La locomotive stoppe et jette à l'eau, qui la noie en tombant du ciel, des jets de vapeur qui s'écroulent. La foule se précipite avec méthode, emportant brancards, sièges, paniers. Mais elle reflue toute vers l'arrière du train, derrière le wagon cen-

tral, et une dizaine de voitures rouges, toujours hermétiquement fermées, restent un peu en avant de la gare, sous la pluie, seules et comme abandonnées...

○

On emporte les blessés dans un brouhaha de voix et de cris. Les tendresses mêmes, en allemand, affectent des gutturales et des aspirations rudes et brèves comme des ordres. La voiture-opérations s'est ouverte, et dans des lits placés parallèlement à la voie, avec couloir central, on devine des formes immobiles, muettes peut-être et à jamais.

Un prêtre, le brassard rouge et blanc au bras gauche, en descend et se promène sans s'éloigner le long du wagon. A quoi songe-t-il? Quelles confidences mystérieuses ont pu lui faire, aux portes de la mort, à l'heure où l'on ne se ment plus à soi-même, quelques-uns de ceux qui sont étendus là, fusilleurs d'enfants, incendiaires et pilleurs d'églises?

Ah! la pluie peut tomber encore, lourde, il n'y aura jamais dans le ciel assez d'eau pour laver ces crimes, il n'y aura jamais sur le sol assez de boue pour que ces corps y retrouvent l'empreinte de leurs âmes envolées! Où ont-ils été, ceux-là? A Termonde? A Louvain? A Aerschot? A Dinant? En Lorraine ou dans la Marne? Viennent-ils du crime pour aller au deuil?

En queue du train, faisant suite aux wagons rouges allemands, il y a trois wagons belges de Bruges et de Louvain même. Les hommes en viennent aussi, et de Dixmude et d'Ypres. Ils sont tous assez grièvement blessés. Cependant on a laissé à Bruxelles, à Liège et à Spa les plus atteints.

Soudain, dans le calme qui peu à peu

tombe, un cri effarant s'élève en tête du train, un cri plus plaintif qu'une plainte, on dirait un rire et un sanglot, mais un rire géant, un sanglot monstre. La locomotive s'est éloignée déjà, et l'on vient d'ouvrir toutes grandes les portes mystérieuses des voitures rouges isolées.

Les lourdes planches ont glissé sur les

la barbe noire ou blonde plaquant la face sous le petit calot de drap.

Des soldats en tenue de campagne, le fusil à la main, les gardent, et aussi d'autres hommes en noir. Qu'est-ce que c'est? Des déserteurs, des rebelles?

Mais à nouveau le même cri, le même ricanement stupide et aigu s'élève. Ce



Des femmes qui sa nglottent s'empressent...

roulettes d'acier avec un bruit aigu, et l'intérieur apparaît, dans la clarté cruelle et blanche des arcs électriques du quai éblouissants au travers des globes dépolis.

Tout le wagon est matelassé, jusqu'au sommet, et sur les bancs de bois, en travers, voici des jeunes hommes en uniforme allemand gris, la figure hâve et tirée,

sont eux. Ils crient encore. Quelques-uns ont les deux bras enfouis dans un sac de toile grise. Ils descendent maintenant en sautillant, balançant la tête, pauvres êtres falots et déments poussant toujours le même "Hi! Hi!" perçant, machinal, et qui parfois s'enfle en clameur plus sombre et plus rauque de bête traquée, fatiguée, forcée, cris d'animaux et non plus d'hom-

mes.

Ce sont des "fous". Ceux-là reviennent de l'effroyable bataille de l'ouest dans la boue, dans la faim, dans le froid, le canon français et ses éventrements devant eux, derrière eux la mitrailleuse allemande et leurs officiers, le mauser au poing.

Leur pauvre raison a sombré dans l'épouvante et la misère, peut-être aussi sous le poids d'obscur remords, au lendemain des forfaits et sous l'excitation fébrile des alcools violents qui les dressèrent un moment, convulsés, debout, héroïques même, face à la mort, puis les laissèrent tomber plus lourdement, si rudement même que le ressort de l'âme fut à jamais brisé.

Depuis, pauvres loques humaines, bêtes craintives et apeurées, ou folles de rage impuissante et sans but, idiots pleurant leur misère ou hurlant leur désespoir, ils s'en reviennent, bétail humain dont la mort n'a pas voulu pour leur réserver un sort plus cruel que la mort même. Ceux-là, à défaut de nos larmes, que nous réserverons jalousement aux nôtres, accordons-leur une immense pitié!

Des femmes qui sanglottent s'empres- sent; leurs vêtements noirs et blancs les enveloppent. On les emmène vite, mais toujours un cri s'échappe, lugubre comme un sanglot, appel de détresse d'une âme qui s'est éteinte à jamais. Un médecin âgé qui est là et qui dirige le service, impassible en apparence, se raidit et plastronne, mais ses mains gantées de blanc, sont agitées d'un tremblement nerveux. A-t-il un fils là-bas? Songe-t-il à tout ce que le destin obscur réserve encore? Comme la nuit est noire! De quoi sera fait demain?...

Sur la place, devant la gare, à la vitrine d'un marchand de cigares, éclairée à profusion, le lamentable troupeau s'éloi-

gne en voiture. Dans la boutique, magnifique, constellé de décorations, le kaiser, superbe portrait en couleurs, les yeux fixes et durs, continue à sourire, la moustache retroussée en croc sur les dents, silhouette d'ogre satisfait. Le médecin allemand dont les mains tremblaient est là, le front appuyé sur la vitre; il regarde l'empereur, la brillante idole. Le voit-il encore, ou ses yeux se détournent déjà en lui-même suivent-ils dans la nuit, les pauvres fous qui s'en vont là-bas, plus déchus que les morts, tristes épaves échouées à jamais?

Et le projecteur des zeppelins, aux lueurs mouillées, dansant par la ville, que regarde-t-il? Que voit-il à l'horizon lointain de la folie et de la mort?

— o —

LE CHANT DU SABLE

Il y a quelque temps une information japonaise annonçait que, dans la province d'Imanoski, les habitants étaient terrifiés par un fait inexplicable.

Une montagne connue sous le nom de Yukuyama faisait entendre, depuis quelques mois, "un bruit semblable aux gémissements d'un blessé". Les habitants du voisinage affirmaient que c'était l'âme de la montagne qui se lamentait et aucun n'osait approcher, et tous les bergers étaient descendus habiter dans la plaine.

La police décida de procéder à de sérieuses investigations pour découvrir la cause réelle de ce bruit. Ses recherches furent sans résultat. Et à l'heure actuelle, une crainte superstitieuse, faisant fuir tout être humain, a rendu déserte une contrée jadis riante et fertile.

Il est possible que les savants japonais

Peau Satinée, Points Noirs, Comédons, Rides disparaissent avec
 l'emploi de
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

Dépositaire en gros: J. E. Barnabé, Pharmacien-Chimiste, Montréal.

parviennent un jour à découvrir la clé de l'énigme. Il n'est pas sans intérêt, sans doute, de rapprocher de ce fait, de nature géologique, la récente communication d'un explorateur d'Afrique, M. W. Harding King.

Il a pénétré, au cours de ses derniers voyages, dans un grand désert qui s'étend entre l'Égypte, le Tibesti, Darfour et Wadaï. Cette région est, malgré son voisinage du chemin de fer égyptien, une des plus ignorées qui soient à notre époque, et les conditions de vie y sont pratiquement les mêmes que celles qu'on y rencontrait aux temps bibliques.

La solitude de ces déserts de sable est impressionnante, leur désolation aussi. On y rencontre de nombreuses dunes qui sont recouvertes d'une sorte de croûte dure. Et lorsqu'à ces endroits on foule le sol avec le pied, on entend un bruit comparable à un son de cloches lointain et pourtant très distinct.

Même lorsqu'on ne bouge point, on entend, au moment de la chute du jour, un bruit que les indigènes appellent le "chant du sable". Ils l'attribuent à des causes surnaturelles, en quoi ils ressemblent aux Japonais d'Imanoski.

Mais une théorie scientifique beaucoup plus reposante nous explique que ce bruit émotionnant est seulement dû à la contraction et au frottement des fragments durcis de sable, après le coucher du soleil, sous l'action du changement de la température.

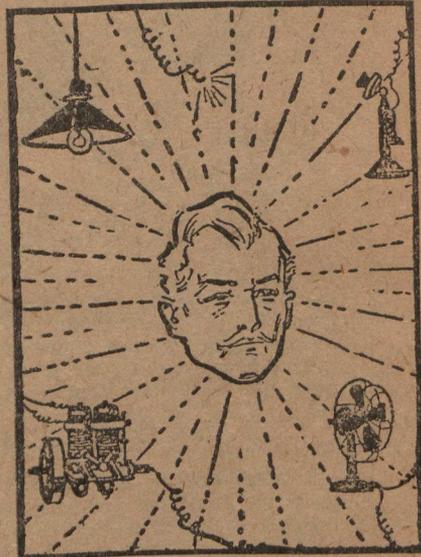
Ces bruits sont parfois analogues au sifflement doux et prolongé que font entendre les fils télégraphiques. Mais, sifflements ou son de cloches, ils sont toujours harmonieux et musicaux.

— 0 —

Les Inconvénients de la Vie Moderne

L'infériorité physique de l'homme des villes sur le paysan est démontrée depuis longtemps. Et pourtant l'homme des champs se nourrit souvent d'une façon fort sommaire, de soupe et de légumes, la viande grevant trop fortement son budget.

Mais il y a d'autres causes à la déchéance de l'habitant des grandes villes et il



Nous vivons au milieu de l'électricité.

semble bien que parmi celles-là l'influence de l'électricité tient la première place.

On a déjà admis que les ondes de la télégraphie sans fil ont une action sur les perturbations atmosphériques.

Comment voulez-vous qu'un pauvre cerveau humain puisse résister à l'influence pernicieuse de cette force mal connue qu'est l'électricité?

Le sol sur lequel nous marchons n'est-il pas sillonné de courants? N'avons-nous

GRATIS - Embellissez votre Poitrine en 25 jours - GRATIS

**TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES
ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS.**

Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc.

Les **chairs** se raffermissent et se tonifient, la **Poitrine** prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **Réformateur**. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.



LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action se combrent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux,

GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF,

bienfaisant pour la santé générale.

LE REFORMATEUR EST TRES BON POUR LES PERSONNES MAIGRES ET NERVEUSES.

Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la **Poitrine** a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps à chasser la nervosité.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS
ECHANTILLONS GRATIS**

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** notre brochure illustrée de 32 pages avec échantillons vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement de la poitrine pour toujours.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 44b Mentana, Montréal

Dépt. 8, Boîte postale 2353.

pas au-dessus de nos têtes les odieux trolleys et... la lumière électrique ? C'est cette dernière surtout qui est pernicieuse, principalement quand elle est produite par une lampe à arc, ses rayons ayant une pénétration infiniment supérieure.

Et nos tissus ne s'arrangent pas du tout, paraît-il, de cette douche de clarté. Ce sont les rayons infra-rouges et ultraviolets qui donnent à l'habitant des villes cette lassitude, ce manque d'appétit contre lesquels il lutte souvent sans grands succès et qui affaiblissent considérablement son énergie.

Faut-il s'en inquiéter outre mesure ? De même que la mentalité de l'homme s'est modifiée avec le temps, son corps s'adaptera évidemment au nouveau milieu dans lequel il se plonge volontairement.

Et puis pour enrichir le sang des citadins qui, de génération en génération, perdent leur santé, il y a le courant constant de l'émigration des campagnes vers la ville. Sans les provinciaux, c'en serait vite fait de la population des grandes villes..

Toutefois, il convient de remarquer que plus nous allons plus nous utilisons l'électricité, et ceci depuis une époque relativement récente...

Un jour viendra où les locomotives, les paquebots, et sans doute les automobiles ne seront plus actionnés par la vapeur d'eau ou de pétrole.

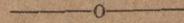
Toutes les maisons seront éclairées à l'électricité et on a parlé plusieurs fois de créer la nuit, dans les villes, une sorte de jour artificiel à l'aide de puissants projecteurs.

Nous vivons au milieu de l'électricité.

Vous voyez d'ici l'existence d'un monsieur qui dînera chez lui sous cette lumière et ne sortira du théâtre, éclairé de la

même façon, que pour subir dans son lit, l'action déplorable de ces rayons puissants...

Vraiment, nous faisons tout ce que nous pouvons pour vivre et mal... et peu de temps.



LA BALLE MYSTERIEUSE



Dans les vertes vallées du Tyrol autrichien, parmi les populations laborieuses des pâtres et des fermiers, il n'était pas à 20 lieues à la ronde de jeune personne plus gracieuse et plus blonde que Martha Fiehner, la fille de maître Hans, le gros fermier de Tennenthal.

Belle, elle l'était évidemment et ses soupirants ne se comptaient plus.

C'est qu'aussi Martha était riche et les nombreux troupeaux de son père faisaient l'admiration et l'envie des autres fermiers ses voisins.

Parmi ceux-ci, Henry Ziegland, se montrait très empressé auprès de Martha, la belle Tyrolienne, et il semblait que les avances du jeune fermier ne fussent point dédaignées.

Aussi, un soir, sous le grand sapin qui dominait la vallée, devant la maison d'Henry Ziegland, au bruit des clochettes de quelques troupeaux attardés dans la montagne, on se fiançait.

Ces fiançailles, ébauchées sous de si heureux auspices, devaient, hélas, se terminer tragiquement.

Henry Ziegland était volage, il partit un jour pour un voyage d'affaires et, à son retour, considéra d'un oeil tout différent la belle Martha qui lui avait donné

**EXAMEN DES YEUX GRATIS**

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal
A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

Le Spécialiste BEAUMIERCoin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

144, rue Sainte-Catherine Est,

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

The Canadian Advertising

L I M I T E D
AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building, 4 rue Hopital, Montréal

son coeur. Bientôt même ce fut la rupture. Elle survint exactement huit jours avant la date fixée jadis pour les épousailles et fit gros scandale dans la paisible commune de Tennenthal.

Martha en fut douloureusement éprouvée, et, quelque temps après un berger qui s'en revenait le soir de la montagne, trouva son corps noyé dans le torrent dont les eaux écumantes bondissent vers la vallée. De désespoir, la jeune fille s'était donné la mort.

La douleur des siens fut immense. Son frère, Ludwig, le robuste montagnard, affolé, décrocha aussitôt la carabine avec laquelle il avait si souvent chassé les chamois dans les gorges de Tennenthal, et, faisant irruption chez l'infidèle fiancé, tira sur lui.

La balle, après avoir effleuré la joue de M. Ziegland, qui sortait de chez lui, alla précisément se loger à 50 pas de là, dans le tronc du gros sapin noir où les amoureux avaient jadis échangé leurs premiers et si doux serments. Le fermier s'affaissa.

Le jeune Ludwig Fiehner, persuadé alors d'avoir mortellement frappé le fiancé parjure, et satisfait d'avoir vengé l'honneur de sa chère Martha, se fit aussitôt après sauter la cervelle avec la même carabine.

Ziegland, cependant, n'avait pour ainsi dire pas été atteint. Il se remit très rapidement de sa légère blessure, et, oubliant peu à peu tous ces tragiques événements, il se maria avec une veuve très riche mais étrangère au pays.

Mais les années passèrent et le souvenir de la belle Martha alla s'effaçant de plus en plus.

De temps à autre encore, une vieille maman, le soir, dans la chaumière, en tricotant les gros bas de laine grise, rap-

pelait bien la rupture tragique de la jeune Tyrolienne et de son fiancé, mais les langues ne se déliaient plus comme autrefois et l'on ne discutait plus avec âpreté toutes les phases des événements qui avaient, à cette époque-là, révolutionné Tennenthal.

La fatalité, que l'on prétend aveugle, allait leur donner, plus de vingt ans après, un dénouement inattendu.

Ziegland avait décidé d'agrandir la cour de sa ferme. Il entreprit donc d'abattre avec l'un de ses fils le gros sapin noir où, il y a vingt-deux ans, s'était logée la balle qui devait venger l'honneur de Martha Fiehner.

Depuis ce temps, l'arbre n'était plus désigné par tout le monde, avec une sorte de crainte superstitieuse, que sous le nom de Sapin des fiancés. En voulant couper le tronc, Ziegland père et fils trouvèrent le bois trop dur pour la cognée. Ils décidèrent alors d'employer une cartouche de dynamite pour le mettre en morceaux.

Après avoir ménagé une petite ouverture dans le bois, ils placèrent la cartouche, l'allumèrent et s'en furent au plus vite à quelque distance. Pas assez loin cependant. L'explosion se produisit et la balle vengeresse, qui sommeillait dans le tronc, fut projetée avec violence contre le front de Ziegland père, qui s'abattit, mortellement frappé. Il eut encore la force cependant de raconter à son fils, avant d'expirer, l'histoire de la balle mystérieuse qui venait le frapper vingt-deux ans après avoir été tirée sur lui.

— o —

La France détient le record d'argent monnayé en circulation: \$40 par habitant. En Angleterre, il n'y en a que pour \$20 par habitant, en Russie pour \$2 seulement.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LA BRAVOURE D'UN AUMONIER

... Grand nez, barbe courte, joues pâles et osseuses, sourcils touffus au-dessus de deux larges yeux noirs qui brûlent d'une flamme pénétrante, c'est l'aumônier.

Le bonnet de police incliné sur l'oreille, il vient de rengainer dans sa ceinture une pipe martialement culottée, car il fume le brûle-gueule comme un vrai fantassin...

Depuis le matin, shrapnells et marmites tombent dru comme grêle sur les tranchées du régiment. Après de longs jours de demi-répît, cette douche de fer et de feu saisit un peu rudement nos hommes. Voici que les Allemands dessinent une attaque. La pente brusque d'un plateau les masque à notre artillerie. Ils vont tenter de se faufiler par ce ravin bordé de broussailles et de surprendre en flanc, par une ruée massive, notre première ligne de défense. Ça menace de chauffer dur.

Il y a quelques semaines déjà, sur ce point du champ de bataille, qu'on ne s'est colleté sérieusement. Les soldats qui sont là sont braves, mais ils n'ont pas, pour les enlever, l'irrésistible ivresse de la charge. On ne peut pas, pour l'instant songer à une contre-attaque. Il faut tenir au poste sans bouger, opposer au choc ennemi une digue indestructible et fixe. Courage passif, le plus difficile des courages !

Tous sont prêts à leur dur devoir. On saura mourir, s'il le faut. Mais on n'est pas toujours maître de la bête et plus d'un n'entend pas sans un léger frisson le grelottement sec de la mitrailleuse, le grincement de ferraille des obus et le bruit de toile qu'on déchire fait dans l'air par les feux de salve.

... L'aumônier retrousse sa jupe noire, escalade une tranchée, court au point le plus dangereux. On le voit serrer dure-

ment les poings et les mâchoires. On sent qu'il ne "veut pas" claquer des dents, que son âme empoigne brutalement et traîne à l'avant, de force, un corps tout prêt à la trahir.

Le voilà dans la première tranchée, creusée depuis peu et mal consolidée encore.

Ceux qui, le soir, au coin du feu, piquant stratégiquement de petits drapeaux dans des cartes, considèrent les armées comme les insensibles pions d'un vaste échiquier, ne savent peut-être pas que les soldats sont des hommes et que, quand la mort pleut rageusement sur une troupe, le mieux trempé des petits gars se sent parfois l'estomac serré.

Silencieux derrière leur abri, nos tirailleurs sont un peu pâles. L'aumônier, resté debout, redresse sa haute taille.

— Vous avez peur, mes enfants ? Moi aussi... Il n'y a pas de honte à avoir peur quand on a le cœur de se dominer. Vous défendez ici votre sol, vos familles, vos libertés... Pas un ne reculera, n'est-ce pas mes enfants ?... Allons ? vous êtes tous à genoux ?... Vous vous repentez tous de vos fautes ?... Je vais vous donner l'absolution.

Sortant tout à fait de la tranchée, le dos offert aux balles ennemies, il trace lentement dans l'air un grand signe de croix...

L'attaque a été repoussée.

C'est ce que le laconisme de l'ordre du jour s'appelle "faire vaillamment son devoir sous un feu violent."

Dans presque toutes les rues des villes et villages japonais on trouve un four public dans lequel, moyennant une légère redevance, les ménagères peuvent venir faire cuire leur pain.

Il y a deux façons de MAIGRIR, l'une dangereuse l'autre inoffensive. Lisez et vous comprendrez

La première vérité à exposer franchement aux personnes affligées d'embonpoint est que cet embonpoint n'est pas seulement une infirmité disgracieuse, mais que c'est une dangereuse maladie qui est la cause initiale de beaucoup d'autres. La seconde vérité est que l'obésité n'est plus désormais un mal incurable et qu'il n'y a aucune raison pour ne pas en arrêter le développement et ramener le corps à son poids normal. Pour cela que faire ? C'est bien simple, prendre des Tablettes LeRoy. Avant d'aller plus loin nous voulons répondre de suite à l'objection que vous ne manquerez pas de formuler. Pourquoi les Tablettes LeRoy feront-elles ce que n'ont pu faire tels ou tels autres produits ou méthodes que vous avez essayés en vain ? Donnez-nous une minute d'attention et vous comprendrez.

Les produits que vous avez pu employer jusqu'ici faisaient un travail incomplet.



Toutes ces méthodes, que ce soit diète, régime spécial, drogues quelconques, cherchaient et parvenaient, parfois, il faut bien le dire, à faire maigrir de façon passagère, mais elles ne prévoyaient rien pour éviter le retour de la graisse.

Les Tablettes LeRoy ont ce précieux pouvoir de faire disparaître progressivement la graisse nuisible et d'empêcher son retour. Elles remplacent par du sang pur, de la peau fraîche et des muscles élastiques la graisse qui s'en va. Chaque Tablette LeRoy signifie un peu de poids en moins et un peu de force et de santé en plus. Lorsque nous aurons ajouté qu'elles sont à base de produits essentiellement inoffensifs, nous pourrions nous dispenser d'insister, car il n'est pas une personne sensée et raisonnable qui n'ait pas compris en quoi les Tablettes LeRoy diffèrent de tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour et qui ne s'explique comment et pourquoi elles produisent des résultats aussi merveilleux et aussi nombreux.

Il faudrait plus que les colonnes de ce journal pour reproduire les lettres témoignant de leur succès. Nous avons fait appel à votre intelligence et à votre bon sens parce que nous comprenons votre hésitation, due à des insuccès répétés. Mais après avoir lu et compris les lignes précédentes, il est impossible que vous n'éprouviez pas le désir de commencer immédiatement l'emploi d'un remède qui, contrairement aux autres, prouve sa supériorité et son efficacité. Écrivez aujourd'hui même et vous recevrez sur envoi de 4 cents pour frais d'envoi une intéressante brochure dont vous retirerez le meilleur profit.

M. JULES LeROY, Fabricant de Produits Pharmaceutiques, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964e NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Pare Lafontaine, Montréal

Gratis aux Hernieux

UN ESSAI DE PLAPAO

Grand Prix et Diplôme décernés à l'Exposition Internationale à Paris, et Médaille d'Or à Rome.

Les PLAPAO-PADS DE STUART, c'est un traitement merveilleux contre les plus graves hernies: application chez vous en secret: sans interruption du travail et à bon marché.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS, c'est-à-dire que vous pouvez vous débarrasser du bandage douloureux, car les PLAPAO-PADS sont faits pour guérir la hernie et non pas seulement pour la retenir, mais ils sont adhésifs et en adhérant fortement au corps, sans glisser, ils sont par conséquent un facteur important dans la rétention d'une rupture qui ne peut pas être retenue par un bandage. Pas de courroies, pas de boucles, pas de ressorts attachés. Doux comme du velours, faciles à appliquer.

Plapao Laboratories, Block 1637, St-Louis, Mo., U.S.A. enverront un Essai Gratuit de Plapao à tous ceux qui le leur demanderont.

CHAPEAUX PORTO-PANAMA

Frais comme une goutte de rosée

Tissés à la main, doux, durables, confortables. Aussi bons que le Panama sud-américain mais plus frais, plus légers, plus habillés. Directement du fabricant à vous \$1.50 poste payée. Donnez votre grandeur et envoyez votre mandat postal. Argent retourné si vous n'êtes pas parfaitement satisfait. De grand style pour les dames cette année.

MARTIN LOPEZ & CO.

P.O. Boîte 148 D, 46, San German Porte-Rico
Références: Banque de Economias, San German.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé).

162 St-Denis, Montréal

Tél. St-Louis 2310

Heures de bureau: { 8 à 11 A. M.
2 à 5 P. M.
7 à 8 P. M.

Dr. Paul E. PICOTTE

CHIRURGIEN DENTISTE

L. D. S.

6, RUE SAINT-VIATEUR OUEST
COIN ST-LAURENT

Près de la gare du Mile-End

POUR ASSASSINER LE ROI ALBERT

A leur entrée à Bruxelles, les Allemands avaient découvert dans les ambulances, trois cents blessés du 9e de ligne décimé à Liège; s'étant emparés de leurs uniformes, ils avaient résolu d'en affubler, à la première occasion propice, trois cents des leurs qui marcheraient sur Anvers, se présenteraient au roi comme d'héroïques revenants et assassinaient le roi et son entourage dans des conditions qui permettraient d'affirmer que le souverain était tombé sous les coups de ses propres sujets, indignés d'être immolés à son cruel entêtement.

Heureusement, la disparition des trois cents uniformes du 9e de ligne avait été remarquée des Belges et l'intention des barbares en partié devinée; on veilla et, à l'heure où les déguisements quittaient Bruxelles pour la route d'Anvers, un personnage, dont le nom sera divulgué plus tard, les précéda à la vitesse maximum d'une auto de première puissance, pour donner l'alerte à qui de droit. A huit miles d'Anvers, les trois cents faux lignards belges furent salués avec enthousiasme par un avant-poste de l'armée anversoise qui leur indiqua la route la meilleure; sûrs du succès, ils allaient de l'avant, lorsque à la chute du jour ils se trouvèrent brusquement empêtrés dans des barrages de fils barbelés, sous une fusillade à laquelle quelques-uns n'échappèrent que pour se trouver prisonniers et penauds aux mains des Belges.

Fait curieux, une dépêche adressée de Londres à Paris parvient plus vite à destination via New-York, que si elle est envoyée directement de Londres à Paris.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

VOYAGEZ SANS ENNUI!

Vous pouvez vous rendre confortablement à l'Exposition Panama-Pacifique avec une garde-robe complète

Les Valises Garde-Robes, bouts en pignons, sont les plus parfaites et les plus commodes inventées pour l'homme ou la femme. Elles suppriment ces nombreux ennuis que nous éprouvons à paqueter ou à dépaqueter. Aucun vêtement n'est écrasé ou froissé. Elles peuvent contenir de grandes toilettes ou habits, Prince Albert, ou les robes les plus élégantes sans la moindre détérioration.

**LA PLUS LEGERE, LA PLUS FORTE ET
LA PLUS COMMODE VALISE
FAITE JUSQU'ICI.**

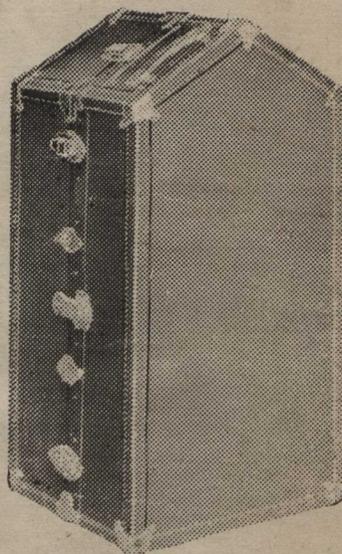
C'est justement ce que vous avez besoin. Toutes les nécessités ont été pourvues d'avance—il y a une place pour chaque chose.

**VOUS AVEZ CE QUE VOUS DESIREZ EN
UN INSTANT SANS BOULEVERSER
TOUS VOS EFFETS**

Vous ne pouvez pas réellement trouver les moyens de voyager agréablement sans une valise semblable.

Laissez-nous vous adresser notre superbe catalogue qui vous démontrera tous les avantages qui rendent la valise Brevetée avec bout en pignon si convenable et tant désirée.

Nous avons aussi en magasin une ligne complète de malles et de sacs de voyage, etc.; qualité garantie.



Samontagne Limitée.

— BLOC BALMORAL —

RUE NOTRE DAME OUEST, MONTREAL, Can.

Succursales :

L'ALLIGATOR,
413 rue Ste-Catherine O.

BAZAR DU VOYAGE,
452 Ste-Catherine, Est.